

Mosaïque

romans collectifs

Mosaïque

romans collectifs

© Mots et Plume - F 21600 Longvic, 2011

© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2011

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-01-4

Sommaire

Patronage de M. le Ministre Luc Chatel	9
Avant-propos	11
Nos écrivains	13
Randonnée périlleuse au fil des saveurs sucrées-salées	25
Rendez-vous à Seratov	89
Mya et ses amis contre la maltraitance	169
Les yeux jaunes	229
Remerciements	269

Patronage de M. Luc CHATEL,
Ministre de l'Education nationale, de la Jeunesse
et de la Vie associative.



*Ministère de l'Education nationale,
Porte-parolat du Gouvernement*

Le Chef de Cabinet

Paris, le

- 8 SEP. 2010

Monsieur le Président,

Vous avez bien voulu appeler l'attention de Luc CHATEL, Ministre de l'Education nationale, Porte-parole du Gouvernement, sur la création d'un nouveau roman collectif, dénommé « Mosaïque », par des élèves de quatre collèges de la région dijonnaise et vous sollicitez, à cette occasion, son patronage.

Monsieur le Ministre vous félicite pour votre action et c'est avec grand plaisir qu'il accorde son patronage pour la réalisation de cet ouvrage.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Jonathan DERAÏ

Monsieur Alain MIGNOT
Président de l'association
« Mots et Plume »
12, rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC

Avant-propos

L'origine étymologique du mot *mosaïque* provient du mot latin *musivum*, lui-même issu du mot grec *μουσειον* (*mouseiōn*) qui signifie grotte. Il s'agissait, au départ, d'un lieu consacré aux Muses, déesses de l'inspiration et de la connaissance. D'abord cavité naturelle, le *mouseion* est ensuite devenu un véritable édifice. Le mot latin *musaeum* en est dérivé ; il a donné par la suite le mot français musée.

Les mosaïques se trouvaient donc, au début, dans des grottes réservées aux Muses. C'était pour les Grecs un cadeau pour les récompenser et les remercier.

La mosaïque est ainsi née dans le bassin méditerranéen. Les premières sont faites avec des galets bicolores, enfoncés dans un ciment de pose. Elles remontent au VIII^e siècle avant JC. Ensuite, du galet, on passe à la tesselle, fragment de terre cuite, de marbre ou de pâte de verre, au fur et à mesure que l'homme invente ces matériaux et les maîtrise. Avec le temps, chaque peuple de la Méditerranée va personnaliser ces mosaïques en utilisant des matériaux, des formes, des tailles et des couleurs différents.

A l'origine, la mosaïque, « dallage lavable à grande eau » dans le vocabulaire grec, est un art fonctionnel, et joue le rôle d'un tapis. D'ailleurs, les motifs décoratifs des premiers tapis retrouvés (VI^eme - V^eme siècles av. JC) ressemblent à ceux des mosaïques de cette époque. La mosaïque est alors un élément de la vie privée, mais sera rapidement utilisée dans

Avant-propos

les édifices publics. La mosaïque est également une ingénieuse application de la peinture, que l'on tenta dès les temps anciens. On notera, toutefois, que la mosaïque murale n'apparaît qu'à l'époque romaine.

À Rome, on préfère le marbre ou la pâte de verre. Les Maures créent, eux, des milliers de zelliges (mot arabe - morceaux de briques émaillées) et propagent une géométrie dite sacrée. Plus résistante que la peinture mais moins malléable, moins riche de nuances et plus proche de l'architecture, la mosaïque fut, à son apogée, la « peinture monumentale » par excellence.

La mosaïque, comme la définit Daniele Levi dans son article « Mosaico », dans l'*Encyclopedia dell'arte antica e classica*, est la « décoration d'une surface architecturale, pavement, mur ou plafond, au moyen de petits cailloux, de morceaux de pierres taillés, de terre cuite ou de pâte de verre, juxtaposés et fixés solidement dans un enduit formant une surface lisse, le plus souvent à décor d'ornements ou de figures ». Cette définition exprime la diversité des techniques mais également des matériaux.

Le titre de ce livre, *Mosaïque*, a été choisi volontairement pour exprimer toute la diversité qui a participé à sa composition : mosaïque des participants, mosaïque des collègues, mosaïque des textes, mosaïque des lecteurs, ...

C'est cette diversité, cette mosaïque, que nous avons déjà découverte l'année passée, qui nous a séduits, et nous sommes très heureux d'avoir pu renouveler une opération qui a démontré son intérêt et son utilité pédagogiques et humains par sa démarche et son résultat.

Mots et Plume
Longvic , le 15 mai 2011



Nos Ecrivains

Collège Camille Claudel - Chevigny St Sauveur

classe de 4^{ème} 3

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

BOULLANGER	Thomas
CHELGHOUIM	Rami
CONTANT	Rémy
DAHOU	Ilhem
DANOS	Maxence
FIFIS	Laure
GODARD	Astrid
GUEUGNON	Maxime
HADAS	Camille
HORY	Mélanie
KAPFER	Léa
LADOUCE	Fabien
MALJOKU	Alexa
MIGNON	Antonin
MORI	Valentin
NOURISSAT	Benjamin
PIGNET	Margot
PRIMARD	Violette
PROCEUREUR	Lucas
RABILLOUD	Dylan
RAMEAU	Nicolas
RENAULT	Maureen
TOSSOU	Rolande
VUITTENEZ	Steve
ZUTTON	Antonin

Collège Camille Claudel - Chevigny St Sauveur

classe de 4^{ème} 4

Professeur : Mme Patricia WUILLET

BACHET	Aurélie
BARBIERI	Geoffrey
BARLET	Margaux
BERABOUKH	Yless
CHABAUD	Stéphanie
COUVERCELLE	Constance
DA COSTA	Antoine
GALLETTI	Valentin
GERACI	Pierre
GERARD	Marie
GRANDEL	Jeanne
GRUYER	Léa
HERVEY	Capucine
JOURANI	Myriam
KABORÉ	Maëlle
MAHIEUX	Julie
NOIROT	Morgane
PUCHOIS	Marie
REDON	Thomas
RENARD	Romain
ROGER	Adaële
SLOMA	Maxine
SUTCLIFFE	Emma
VILLEDIEU	Alban
WEBER	Lucie

Collège Camille Claudel - Chevigny St Sauveur

classe de 4^{ème} 8

Professeur : Mme Marie-José MARTIN

BELOTTI	Mathieu
BERABOUKH	Ronay
BERTRAND	Melissa
BOISIER	Catherine
BOIZEAU	Aurélien
CHARLOT	Sarah
CONXICOEUR	Arnaud
COSSALI	Quentin
DOUGE	Simon
EL BARNI	Nassim
FORT	Nicolas
GAUDIN	Léa
GLASSNER	Eva
GOMES NEVES	Tiffany
GONCALVES	Laura
HUMBERT	Charlotte
JORROT	Léonnie
KARLE	Jessy
LEGROS	Marion
MAURON	Adeline
MEZIAB	Coralie
MONGEARD	Mélanie
SIMULA	Paul
STURM	Jérémy
TOITOT	Aurélia

Collège Camille Claudel - Chevigny St Sauveur

atelier d'écriture

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

GERVAIS

MIELLE

PIERRE

NOBLET

PILATO

PIERRE

Léa 6°4

Maxine 6°4

Alexandre 6°4

Baptiste 3°3

Thomas 3°3

Samuel 3°4

Collège Gaston Roupnel - Dijon

Classe de 5^{ème} 2 SEGPA

Professeur : M. Luc GROSSI

BOUCHACHI	Alla-Eddine
BOUCHERON	Henri
CAUVIN	Mikaël
CRAVY	Océane
DAL MOLIN	Aurore
DUBOIS	Sophie
ENG	Pierre
GUEGNIAU	Antoine
LHEUREUX	Émilie
MALHÔA	Julien
MATROT	Léa
PAILLARDIN	Arnaud
POINSOT	Amélie
RAOUD	Halima
TROUILLET	Lucas
VAUDOISOT	Océane

Collège Gaston Roupnel - Dijon

Classe de 4^{ème} 1

Professeur : Mme Véronique FRANÇOIS

ADEMAJ	Blerta
ANDRIEUX	Louis
BAOU	Myriam
BENSASSI	Noham
BLANCHOT	Bryan
BOUCHOT	Alice
BOUSSET	Émeline
BROYEZ	Sony
CHAMPANAY	Gladys
FIDELAINE	Lou-Jack
GIRARD	Charlène
GRANGIER	Alix
JASHARI	Dhurartei
KLEBER	Marianne
LE GALL	Jéromine
MAHIEU	Hugo
MAUBEY	Jessica
MILLE	Margaux
MIROY	Winona
PERREAU	Noah
PUJOL	Inès
REXHEPI	Albina
RODRIGUES-LISBONA	Angelica
SCOTTI	Hugo
THOMAS	Coline
TOME	Killian
VANDECASTEELE	Klara

Collège Roland Dorgelès - Longvic

atelier d'écriture de 6^{ème}

Professeur : Mme Lucile CORDIER

ASGASSOU	Oussama
BAKKAOUI	Inès
BELKASMI	Hicham
BOULANGER	Mike
CONNAN	Ilona
CORDIER	Loris
CURTA	Alexia
GAUSSIN	Erwann
JOUCHOUX	Kévin
KAMBOUA	Sami
KRELFALLAH	Younès
LARRIVÉE	Marine
MUTIN	Eudlyne
NOGUEIRA	Emmanuel
PINCELOUP	Romain
RACLE	Valentin
ROUGELIN	Angèle
SÉGURA	Tomas
TUNCDÉMIR	Ramazan

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe de 5^{ème} 3

Professeur : M. Fabian CLÉMENT

AKKAS	Umit
ARBEZ	Laureen
BEKKAOUI	Sofiane
BOUHJAR	Marouan
CAMERLO	Johanne
DELPIPPO	Marie
DUNAND	Henri
FRERE	Romain
GIRARDEAU	Lucas
HAULLARD	Lolita
KHATTABI	Sofia
LAINE	Chloé
LINDEPERG	Thibaut
MARTINERIE	Angéline
MASSÉ	Alexandra
MAZOYER	Perle
NOIROT	Mélissa
PETIER	Joris
REVEILLON	Flavien
RIBEIRO	Florian
RUINET	Elsa
SEVILLA	Maxime
TAILLEUR	Dylan
VINCENT	Lucie
YILMAZ	Fatih
ZINGA	Adolphe

Randonnée périlleuse au fil des saveurs sucrées-salées

atelier d'écriture - collège Camille Claudel

et

classe de 4^{ème} 1 - collège Gaston Roupnel



1

Pas un signe de vie à une heure aussi matinale. Ou presque... Une voiture débouche à l'angle de la rue d'Ampfersbach, illuminant ainsi la semi pénombre qui règne sur le petit village de Stosswhir, charmante petite bourgade typiquement alsacienne. On peut deviner, à la lueur des phares, l'architecture locale : les maisons à colombages, la jolie petite église qui associe une façade blanche à un toit noir, dominant ainsi cette magnifique vallée de Munster. L'automobile bifurque en direction de la capitale des vins alsaciens.

Quelques kilomètres plus loin, Colmar est en vue, une des rares cités à avoir conservé son patrimoine architectural au fil des siècles. Peu à peu, se dessine la silhouette de la gare, monument classé de la ville. « Route de Rouffach » a juste le temps de lire Victor, par la vitre arrière du taxi qui le dépose sur le parking SNCF. D'un pas affirmé mais précautionneux, il traverse le hall de la gare qui, peu à peu, commence à s'animer. Victor est un ancien officier de police, aujourd'hui à la retraite.

Le retraité profite des quelques minutes d'attente pour s'offrir un petit déjeuner qu'il n'a pas eu le temps de prendre avant son départ du domicile. Il entre au buffet de la gare, s'assoit et commande un café accompagné d'une part de Kouglouf, spécialité régionale aux raisins secs, saupoudrée d'amandes grillées et de sucre glace, qu'il apprécie tant. A peine a-t-il terminé son gâteau, qu'une voix féminine annonce, par haut-

parleur, le départ du train dans trois minutes. Tant pis pour le café trop brûlant ! Il règle sa note et quitte l'établissement.

Victor prend place dans le train régional qui, après un unique arrêt à Besançon, conclura son voyage à Dijon. Pendant le trajet, il a pu admirer la magnifique citadelle de Besançon, due au génie militaire de Vauban. Arrivant en gare de Dijon, capitale des ducs de Bourgogne, il peut admirer l'imposante cathédrale Saint-Bénigne. Son but du jour n'étant pas de jouer les touristes, il change de quai et saute dans l'autorail pour Nuits-Saint-Georges, station la plus proche de son lieu de rendez-vous, Corgoloin.

Sa mémoire s'érouille, tout le long du trajet. « Quels grands crus ! Ah ! Ce Vougeraie ! 1985, l'année où j'ai fêté mes quarante ans. »... Une voix féminine retentit dans le haut-parleur intérieur, le ramenant à la réalité. Il descend alors du wagon et prend un autobus pour terminer son voyage. Trois quarts d'heure plus tard, la place centrale du village de Corgoloin s'offre à ses pas. C'est l'heure de la pause méridienne.

Une sinistre atmosphère d'automne, comme beaucoup d'autres, d'ailleurs... règne sur le petit village de Corgoloin. Personne, aucun signe de vie. La bourgade semble inhabitée, presque hantée. Seul, le facteur prouve le contraire en finissant de distribuer son courrier dans toutes les maisons. Nicolas contemple l'homme en uniforme de la Poste, tout en finissant son café d'après repas. Il se risque enfin à sortir dans le froid pour récupérer les publicités et les courriers dans sa boîte aux lettres. La rue est calme. Le seul bruit qui vient perturber ce silence est celui de ses pas qui s'enfoncent dans un mélange de feuilles mortes et de boue. Nicolas rentre au chaud. Le visiteur attendu arrive enfin, quelques minutes plus tard. Victor appuie sur la sonnette d'un geste déterminé. Une femme d'environ soixante-dix ans sort sur le pas de la porte.

Randonnée périlleuse au fil des saveurs sucrées-salées

L'accueil est chaleureux ; le neveu se précipite dans les bras de sa tante Armande. Nicolas, son fils, est là, derrière la fenêtre de la cuisine. Quarante ans, fine moustache dominée par un nez épaté, yeux aussi bruns que ses cheveux, il habite à Beaune ; exceptionnellement, il est de passage dans son lieu d'enfance...

Après que Victor se soit restauré à l'invitation de sa tante, Nicolas estime que le moment est opportun de remettre à Victor la lettre parvenue, ce matin même, à son nom. Sa venue ne semble pas être un secret. Victor décachette le pli afin de découvrir ce qu'il renferme, l'enveloppe ne fournissant aucune adresse d'expéditeur. Se laissant tomber dans un fauteuil, il en examine le contenu. L'écriture familière lui en révèle rapidement l'auteur, un ami de très longue date.

Clermont-Ferrand, le 16 Novembre 2010

Cher Victor,

Tu te rappelles de ma fille, Sarah ? Elle a été enlevée ! Hier, j'étais avec elle place de Jaude. Nous étions assis sur un banc. Il devait être aux alentours de dix heures et demie. J'ai détourné mon attention à peine deux minutes et, cet instant passé, elle avait disparu.

Tu dois te demander pourquoi je viens te raconter tout ça. Et bien, quand j'ai découvert qu'elle n'était plus là, sur le banc, j'ai trouvé la carte de visite d'un hôtel. Au dos, était indiqué le montant de la rançon à payer. Les ravisseurs avaient également précisé que, si j'en parlais à la police, ils feraient du mal à ma petite. J'ai pensé que, comme tu étais un ancien officier de police, tu pourrais peut-être m'aider à la retrouver, car je n'ai pas l'argent pour payer.

Si tu acceptes, je t'envoie un billet de train pour Clermont-Ferrand. Je t'attendrai devant la gare, rue de l'Union Soviétique.

Merci, d'avance.

Ton vieil ami, Arthur

L'Alsacien se souvient de la fille d'Arthur, une enfant blonde de 3 ans ; c'est l'âge qu'elle avait, la dernière fois qu'ils se sont vus. Elle avait toujours le sourire aux lèvres. Il est difficile d'imaginer qu'elle se soit fait kidnapper. Un billet pour un aller Dijon-Clermont se trouve dans l'enveloppe. Victor n'a plus un instant à perdre, juste le temps de remercier et de s'excuser, auprès de son cousin et de sa tante, de partir rapidement. Alors, Nicolas décide de l'emmener en voiture à la gare de Dijon où il le dépose à l'arrêt minute.

Après avoir salué Nicolas, Victor part pour le quai J, en ayant pris le temps de composer son billet. Il choisit une place près d'une fenêtre pour admirer le paysage automnal. En revanche, le trajet est assez long et, pour passer le temps, il se promène de voiture en voiture. Pendant ses balades dans le train, une question lui vient à l'esprit : comment Arthur a-t-il appris qu'il devait rendre visite à sa tante ?

La gare clermontoise est bondée ; les voyageurs se bousculent pour sortir du compartiment. Victor cherche Arthur, en vain, et décide de s'asseoir sur un banc en attendant qu'il y ait moins de monde. Quelques minutes plus tard, une main vient se poser sur son épaule : « Victor ? » Il se retourne et voit son ami dans un état tel qu'il ne l'a jamais connu, complètement désesparé, avec de larges cernes sous les yeux. Il ne lui a pas raconté de sornettes.

Ils prennent une chambre d'hôtel, petite mais suffisante pour deux personnes, avec une salle de bains, le téléphone, la télévision et deux lits individuels. Ce doit être un bon établissement car les draps sont bien repassés, pas une poussière. Dès qu'Arthur entre dans la pièce, il tire immédiatement les rideaux. Le clermontois se décide à parler : « Je t'ai écrit, car je crains que mon téléphone soit sur écoute, et je commence à penser que l'on me suit constamment. Je ne t'ai donc rien dit avant d'arriver ici.

- Pourquoi penses-tu que ton téléphone est sur écoute, si c'est un enlèvement ? Et pourquoi avons-nous pris une chambre d'hôtel, au lieu d'aller chez toi ?

- Il faut que je t'avoue quelque chose, à ce sujet. »

Il prend un air grave.

« Il y a quelques temps, j'ai travaillé pour une société malsaine, loin de ma terre auvergnate. J'ai découvert qu'ils recrutait du monde pour organiser le braquage d'une grosse banque. J'ai donc donné immédiatement ma démission, mais ils m'ont fait comprendre qu'ils allaient " s'occuper " de moi. Il est possible qu'ils aient retrouvé ma trace » dit-il, agité.

« Donc, si je comprends bien, tu penses que ce sont eux les ravisseurs de Sarah ? »

Une détonation retentit ...

2

Le coup de feu vient de l'extérieur. On leur a tiré dessus. La fenêtre vole en éclats avec fracas. Le tireur doit être en contrebas, dans la rue. Victor sursaute puis, en policier confirmé, se précipite vers la fenêtre et entrouvre les rideaux dont l'un est percé d'un trou de balle. Il regarde à l'extérieur avec un peu d'inquiétude, mais ne voit rien. Le parking, sous la pluie, est vide. Personne. Se retournant, Victor voit son ami Arthur chanceler et tomber au sol. Il se précipite afin de lui porter secours. Apparemment, il aurait été touché à l'épaule gauche.

Soudain, on entend une cavalcade ; de nombreux pas précipités se succèdent dans l'escalier de service. Ce bruit tonitruant intrigue l'Alsacien qui ouvre brusquement la porte. Mais il n'a pas fait attention à la carquette. Il se prend les pieds dans le tapis et chute lamentablement. En se relevant, il aperçoit un papier plié en quatre, qu'il enfouit dans sa poche ; pas le temps de le lire : il faut, en priorité, prévenir le SAMU ! Peu de temps après, médecin et ambulance sont là, accompagnés par un fourgon de Police. Victor se présente

rapidement aux fonctionnaires de Police et leur promet de venir les voir pour faire sa déclaration, dès son retour de l'hôpital où il tient à accompagner son ami.

Pendant ce temps, une grande dame blonde, aux yeux bleus, qui avait assisté à la scène, est venue au commissariat apporter son témoignage. Le policier lui demande de décliner son identité : « Je m'appelle Colette Duchêne ; je suis domiciliée Rue Bonnabaud, au numéro 7, à Clermont-Ferrand ».

Puis, après que le policier lui ait demandé de raconter sa version des faits, elle fait alors son récit, d'une voix assurée, mais ne dissimulant pas une certaine anxiété qui l'étreint :

« Je promenais tranquillement mon chien, rue Bonnabaud, et je passais devant le "Kyriad". Tout à coup, un 4x4 rouge a déboulé dans la rue, comme un bolide, en provenance du boulevard Pasteur. Lorsqu'il s'arrêta, quatre hommes en sortirent, armes à la main. Je me suis même demandé ce que signifiait cet accoutrement ! De peur que l'on ne me voit, je me suis dissimulée derrière les buissons de Monsieur André, le fleuriste d'à côté. L'un des quatre hommes tira un coup de pistolet dans une fenêtre de l'hôtel, puis deux des bandits y entrèrent en courant.

Trois minutes plus tard, ils sont ressortis, sourire aux lèvres. Il me paraissait évident que des choses mystérieuses se tramaient. Le bruit du moteur vrombissant me ramena immédiatement à la réalité. J'ai tout juste eu le temps d'entrevoir la moitié de la plaque d'immatriculation de la voiture, 176 M... Je rajoute qu'ils sont partis par la rue Gabriel Péri et je les ai vus tourner à gauche dans la rue Fontgiève, pour aller où ? Voilà ; c'est tout ce que je peux vous révéler. » Après l'avoir remerciée d'être venue spontanément témoigner, ainsi que devrait le faire tout bon citoyen, le fonctionnaire de Police la raccompagna jusqu'à l'entrée du commissariat, où la

brave dame tint à lui remettre sa carte de visite, au cas où il aurait besoin de renseignements complémentaires. « Comme dans les films ! » a-t-elle même ajouté.

Dans l'antichambre du service des urgences du CHU de Clermont-Ferrand, Victor attend que le médecin vienne lui donner des nouvelles d'Arthur. Il prend, enfin, dans sa poche, le papier qu'il a récupéré sur le pallier de la chambre. « *Le Diable n'en a pas fini avec vous !!!* » lit Victor, à mi-voix. Quelle peut bien être la signification de ce mystérieux message ? La question submerge son esprit, telle une vague écumante. En quoi cette menace concerne-t-elle Arthur ? Des questions, pour le moment, sans réponse.

Enfin, le médecin urgentiste arrive vers Victor. « Votre ami n'a pas une blessure bien grave. La balle n'a pas traversé le muscle ; elle n'a causé qu'une balafre en séton que j'ai recousue avec quelques points. Il va arriver dans quelques minutes et vous pourrez repartir ensemble après les formalités de sortie. »

Malgré le soleil perçant de ce mois de septembre, le début d'après-midi semble bien terne. Arthur et Victor quittent l'hôpital et prennent un taxi pour se rendre au commissariat de police, afin d'y effectuer leur déclaration. Ils y trouvent le policier qui a déjà pris celle de Colette Duchêne et, après avoir déposé leur plainte, discutent avec lui des événements survenus. Il leur communique alors les propos rapportés par Colette Duchêne et leur demande :

« Que pouvez-vous me dire d'autre sur cette affaire ?

- Hélas, nous ne possédons que de minces indices. » répond Arthur. « Nous disposons, toutefois, grâce à cette dame, d'un début de piste.

- Ah si ; j'oubliais ! Un message a été déposé sous la porte de la chambre, quelques instants après le coup de feu. Un

message qu'il me tarde d'élucider : « *Le Diable n'en a pas fini avec vous !!!* » ajoute Victor.

D'un air entendu, les deux amis et le policier se quittent ; il est alors quinze heures. Et maintenant, quoi de plus normal, pour tout oublier, qu'une petite promenade ... intéressée !

Le Puy de Dôme... Cette montagne qui culmine à 1465 mètres domine Clermont-Ferrand. Arthur et Victor s'élancent sur ses pentes escarpées. Une brume assez dense flotte et englobe totalement la montagne. A partir des renseignements fournis par le policier et par le témoin, les deux amis s'y dirigent, dans l'espoir d'y trouver une information intéressante. Arrivés au sommet, tout en cherchant un indice quelconque, les deux compagnons peuvent observer les ruines du temple gallo-romain construit en l'honneur de Mercure. *La Montagne sans grêle*, telle est son surnom, ne se montre malheureusement pas clémente en ce jour maussade. Après une heure de vaines recherches, ils repartent vers la capitale des comtes d'Auvergne, bredouilles.

C'est alors que, dans la traversée d'un gros bourg, à la sortie d'un virage, une librairie se signale à eux. Dans la vitrine, sur un présentoir bien en vue ?! « *Le Diable du Gouffre du Padirac* ». Le titre du livre se détache et semble flamboyer, en écriture vermeil et bleutée, sur la couverture.

« Arrête-toi ! » s'écrie Arthur.

Victor n'a pas le temps de s'interroger sur la réaction d'Arthur ; il aperçoit l'ouvrage. Le Clermontois, fin connaisseur de la région, entreprend tout de suite de pointer le lieu sur sa fidèle carte Michelin, qu'il juge plus pratique et plus fiable qu'un GPS. D'un seul coup, la chance semble leur sourire et tous les indices correspondent : la direction du Puy de Dôme, le diable, et un lieu vaste regorgeant de tours et de détours où s'emmêlent les galeries avec sa rivière souterraine ; un vrai labyrinthe...

Nos amis repartent donc dans la même direction que précédemment empruntée. Sur la route, une voiture les devance... Une voiture ! Un 4x4 rouge immatriculé 176 M... Victor le désigne à Arthur. A une intersection, le véhicule prend à gauche, en direction du gouffre du Padirac ; ils font de même. Durant l'heure et demie suivante, la situation n'évolue pas et les deux automobiles, l'une suivant l'autre, pénètrent dans la ville de Mauriac où les suspects accélèrent l'allure. Mais passé le centre-ville, plus aucun signe de l'imposant véhicule qui les précédait. Ne sachant que faire, Victor et Arthur décident de poursuivre leur chemin vers leur destination initiale. Après tout, cela n'est peut-être qu'un hasard ?... Cependant, ils appellent le commissariat de Clermont-Ferrand, afin de donner le signalement du véhicule rencontré ; le fonctionnaire qui les avait précédemment entendus leur promet que le nécessaire sera fait rapidement pour l'identifier.

Ils arrivent enfin au Gouffre du Diable. La légende dit que Satan serait passé à Padirac où il aurait rencontré le bon Saint-Martin. Il lui aurait proposé un marché, un défi et Saint-Martin s'en serait sorti victorieux. De honte, le diable serait retourné au coin le plus reculé de ce lieu. Des petits groupes de personnes s'entassent devant l'entrée, malgré l'heure avancée de la journée. Aux abords, ils ne remarquent rien d'anormal. Ils se dirigent vers l'accueil, en quête d'un ticket pour pouvoir accéder au Gouffre et quelques instants plus tard, ils obtiennent leur « laissez-passer ».

C'est alors qu'ils remarquent un mouvement sur la droite, accompagné d'un bruit de moteur en provenance du parking. Un véhicule se gare... Le 4x4 rouge... Deux hommes en sortent et se dirigent, d'un pas rapide, sur la RD 90, vers le petit village de Padirac, à une centaine de mètres de là. Victor et Arthur les suivent en essayant de ne pas se faire remarquer.

Dès l'entrée du village, ils débouchent sur une ruelle étroite. Arthur jette des coups d'œil aux alentours. Brusquement, au détour d'une rue, ils aperçoivent une silhouette couchée au milieu du chemin. Les deux hommes se précipitent et découvrent, allongé sur le sol, un homme de taille moyenne, le manche d'une arme blanche ressortant de la poitrine. Ses yeux se révulsent, il suffoque comme un poisson hors de l'eau. Dans un souffle, il bégaie, presque inaudible : « Att... ten... tion ! » Ses yeux se ferment. Victor met un genou à terre et place son oreille au niveau de la bouche de l'inconnu. L'homme semble vouloir dire quelque chose, mais la douleur mange ses mots. Il bégaie : « La ... la ... la fille ... Ils l'ont ... » Ses yeux se ferment définitivement. Du sang coule de sa blessure et se répand sur le sol. Les deux camarades restent interdits, ne sachant quelle décision prendre.

Victor tente de prendre le pouls de la victime à sa veine jugulaire. Aucun battement ; l'homme est mort. Victor et Arthur se rendent compte qu'ils ne peuvent plus rien pour lui. Victor fouille alors dans les poches de l'homme à terre pour tenter de trouver un indice quelconque.

« Arthur, regarde ce que j'ai trouvé !... »

Il montre alors un étrange morceau de papier glacé, un peu déchiré. Ils n'en croient pas leurs yeux. Leur surprise est totale car l'image qu'ils découvrent leur est bien connue.

« C'est Sarah ! Mais... que fait la photo de ma fille dans la poche de cet homme ? » s'exclame alors Arthur.

« Reste calme ; nous allons bien découvrir la clef de l'énigme !
- Oui, tu as raison ; mais restons prudents. »

Très troublé, Arthur range la photo de l'enfant dans sa poche de veste.

A ce moment précis, des pas de course résonnent derrière eux. Ils se retournent. Brusquement, deux hommes musclés

se précipitent sur eux. L'un des deux inconnus agrippe Arthur. Victor, resté en retrait, fait un pas en arrière en apercevant le revolver posé sur la tempe de son ami et n'ose faire un geste. « Ecoute-moi bien ! » murmura l'agresseur à Arthur. « Si tu souhaites, un jour, retrouver ta gentille petite fille, suis- moi ! »

Les deux amis sont pris au piège. Ils restent silencieux. Sous la menace de l'arme, ils suivent, sans un mot, les deux hommes, laissant le mort derrière eux.

Comme Victor jette un regard en arrière, l'un des deux malfrats lance avec mépris, dans un ricanement menaçant : « Laisse-le donc ; il ne pourra plus rien lui arriver de mal ! »

Anxieux, les deux amis, tremblent de plus en plus fort à chaque pas. Ils débouchent alors dans une dernière ruelle étroite, plus sombre encore car il n'y a pas de candélabre.

« Que nous veulent-ils ? » se demandent les deux camarades. « Que peut-il nous arriver ? »

Ils sont soudain jetés dans une voiture aux vitres fumées, qui attendait là, et qui repart à toute allure. Les fauteuils en cuir sont confortables et la balade aurait pu être plaisante... Victor et Arthur ont le temps de regarder par la fenêtre. Ils constatent qu'ils traversent des forêts et aperçoivent au loin des massifs aux lignes arrondies. Ils roulent sur des routes de campagne pleines de nids de poules. Au bout d'un temps qu'ils n'arrivent pas à déterminer, car ils ont les mains liées dans le dos et ne peuvent regarder leur montre, ils arrivent en un lieu étrange et isolé, une vieille usine désaffectée. L'endroit est sombre et terrifiant. A première vue, personne ne se trouve dans cet ancien bâtiment. Les hommes les poussent en avant, sans ménagement.

« Où sommes-nous ? » demande Victor.

« Tu le sauras bientôt ! C'est une surprise ! » répond l'un des hommes.

Soudain, dans la pénombre, quelqu'un fait irruption. La lumière s'allume et un homme apparaît dans la salle lugubre. Il semble les attendre. Assez corpulent, vêtu d'un excentrique costume vert et orange, il dégage une forte odeur d'eau de Cologne. Artur sursaute en le voyant arriver.

« Comme nous nous retrouvons, après toutes ces années, cher Arthur ! »

L'inconnu parle d'une voix persifleuse et machiavélique.

« Vas-tu me présenter ton ami ? »

Sans attendre, envahi par une colère soudaine et irrésistible, Arthur lui crache à la figure et le regarde avec des yeux qui lancent des éclairs.

« Que nous veux-tu donc, sale rat ? » demande-t-il avec force. L'homme sort un mouchoir de sa poche et s'essuie le visage puis répond, sans sembler surpris :

« Eh bien, est-ce ainsi que tu me remercies ? Je vois que nous ne sommes plus aussi amis qu'avant ! »

Victor lance alors un regard interrogateur à son ami :

« Tu le connais ? »

- C'est cet ancien patron qui me demandait de faire un travail illégal.

- Pourtant, au départ, tu n'étais pas contre » réplique l'étrange nouveau venu. « Explique donc à ton ami ce que tu m'as fait.

- Ce que je t'ai fait ? Plutôt ce que tu voulais que je fasse ! Victor, je t'explique tout. Il y a quelques années, j'étais très ami avec Mickaël, l'homme que tu as devant toi. Je travaillais pour lui, pas toujours de façon honnête. Un jour, lancé dans un grand projet, il a trouvé une certaine manière de gagner beaucoup d'argent. Il m'a proposé de l'aider ; j'ai accepté. On commençait à mettre nos plans en route mais, au bout de quelques semaines, je me suis rendu compte que cela entraînerait des conséquences graves pour nous. Alors j'ai tout arrêté et j'ai décidé de le dénoncer à la police. A la suite du procès, il est resté quelques temps en prison. Aujourd'hui, je constate qu'il en est sorti, grâce, probablement, à certaines

sommes d'argent. Mickaël a toujours été riche mais en a toujours voulu plus.

- La vengeance est un plat qui se mange froid, mon cher ! »

Mickaël claque des doigts. Les deux personnes qui ont conduit Victor et Arthur dans le bâtiment les attachent sur des chaises. Ils disparaissent un court moment et reviennent avec un téléviseur à magnétoscope intégré, qu'ils installent au centre de la pièce. Une fois ses deux acolytes partis, Mickaël met le lecteur de cassette en marche. Sur l'écran s'affiche alors l'image d'une petite fille, sanglotant ; elle ne peut faire aucun mouvement car elle est ligotée, elle aussi. Arthur retient son souffle et ne peut s'empêcher de laisser couler une larme.

« Cet enregistrement date de ce matin même ; ta fille est confortablement installée dans une de mes suites, mais ça peut changer, cela dépend de vous » explique Mickaël.

« Qu'est-ce que tu attends de moi ? s'écrie Arthur.

« Tu vas bientôt le savoir. »

3

« Comment ça, je vais bientôt le savoir ? Pourquoi fais-tu autant durer le plaisir ? Ne vas-tu donc pas enfin cracher le morceau ? » explose Arthur, les nerfs à vif.

Pour toute réponse, un ricanement énigmatique sort de la bouche de l'odieux personnage, dont les traits semblent déformés par la haine, mais qui tente vainement de dissimuler cette rage, par un sourire crispé trahissant sa véritable humeur. Enragé, Arthur essaie, de toutes ses forces, de se dégager des cordes qui le retiennent sur sa chaise. Mais il sait que c'est sans espoir... ; les liens sont trop serrés.... Mickaël ricane méchamment. Arthur ne peut contenir sa colère et se rue verbalement sur l'homme odieux, le traitant de tous les « noms d'oiseaux ».

« Ecoute ! Si tu veux un jour revoir ta petite, tu devras faire tout ce que je veux ! »

Arthur ne répond pas, mais lui jette un regard noir. Mickaël, d'un second claquement de doigts, donne l'ordre à ses deux acolytes de venir récupérer le téléviseur. Une fois celui-ci enlevé, Mickaël s'installe à califourchon sur une chaise en face d'Arthur et de Victor et déclare :

« Tu vas maintenant savoir ce que j'attends de vous, ou plutôt de toi, Arthur.

- Si tu attends de moi que je retourne dans tes manigances financières, ce n'est même pas la peine d'y penser, mon vieux !

- C'est bien dommage. Car c'est exactement ce que j'attends de toi, Arthur ! Je veux que tu travailles pour moi ; j'ai un nouveau projet pour gagner énormément d'argent ! »

Arthur continue :

« Qu'est-ce que tu veux faire cette fois ci, Mickaël ? Faire sauter la planète ? l'irradier ?

- Oh non ; cette fois-ci, je vise plus bas mais plus fructueux. Tu ne reverras jamais ta chère petite Sarah, si tu n'acceptes pas ma proposition ! Ce serait idiot de ta part. » répond Mickaël, d'un ton énigmatique.

« Laisse- la en dehors de tout ça ; elle n'y est pour rien ! » s'écrie Arthur.

L'homme, de forte corpulence, regarde Arthur et lui annonce :

« Mon vieil ami, tu te souviens de ce que nous faisons quand nous étions encore bons copains ? Tu faisais sauter les pare-feux des systèmes informatiques des banques pour que nous puissions retirer gentiment de l'argent des comptes des personnes aisées.

- Je me souviens surtout que tu m'avais dit que toutes ces personnes avaient dérobé l'argent que nous leur reprenions ! Mais en fait, c'est nous qui les volions !

- Tu réfléchis trop, Arthur. Mais j'ai un bon argument pour t'obliger à m'obéir : ta fille ! »

Mickaël ordonne le retour du téléviseur et appuie sèchement sur le bouton « lecture en boucle » du magnétoscope. Il laisse dérouler l'enregistrement, ou plutôt l'image de Sarah.

« C'est à toi maintenant d'entrer en scène. Tu devras désactiver pour moi toutes les protections de la Banque Suisse comme tu sais si bien le faire. Sinon, tu peux dire adieu à ta fille ! »

Puis, plissant les yeux, à la manière d'un prédateur s'appêtant à bondir sur sa proie, il conclut d'un ton sec et ironique :

« Bon ! Ce n'est pas que cette conversation me déplaît ; mais, voyez-vous, mes chers amis, j'ai d'autres chats à fouetter ! Je vous laisse donc en compagnie des rats et des souris ; ce ne sont pas les rongeurs qui manquent ici, je peux vous l'assurer ! Tâchez tout de même de passer une bonne soirée ! Bonne nuit ! » ajoute-t-il, ironiquement, le cigare à la main, tout en laissant l'image de la fille de son ancien associé agir sur celui-ci, comme une torture.

Le sinistre personnage, maintenant silencieux, se contente de sourire et quitte la pièce. Il claque la lourde porte de fer avec, pour dernières paroles, un lugubre : « Je reviendrai vous voir... » Et il se retire, accompagné de ses deux hommes, laissant Arthur et Victor ligotés sur leur siège, seuls dans la pièce. Les deux amis, ne sachant que faire, se regardent.

La lumière s'est éteinte. La lourde porte du hangar s'est refermée violemment, dans un bruit sourd, résonnant pendant quelques instants. Arthur et Victor se retrouvent ainsi dans la pénombre, ne sachant où donner de la tête, après tout ce qui s'est passé. Quelques minutes après, Arthur et Victor entendent le bruit d'une voiture qui s'éloigne. Mickaël et ses complices semblent avoir quitté le grand bâtiment. Victor essaie de se libérer. Mains liées dans le dos, attaché sur sa chaise à la taille et aux genoux, l'entreprise n'est pas simple. Avec surprise, il constate que les bandits ont oublié de lui ligoter les chevilles à la chaise.

« Mais que faire, Victor, que faire ? » questionne Arthur.
« Je n'en ai aucune idée. Mais, dis-moi, tu n'as pas l'intention de rentrer dans son jeu, de travailler à nouveau pour lui ?
- Si c'est le seul moyen de sauver la vie de ma petite fille...
- Non ! Il y a forcément une autre solution ! La priorité est maintenant de partir d'ici au plus vite et de retrouver Sarah.
- Ce type est complètement fou ! » enrage Arthur.

« Oui, mais est-ce que nous avons le choix ? Ta fille est entre les mains de ce fou ! »

Les deux amis, dont les mains sont toujours entravées, s'interrogent à présent sur leur sort et sur ce qu'ils doivent faire en cet instant critique. Victor, silencieux, réfléchit à un moyen de se tirer d'affaire, balayant la pièce d'un regard affuté.

La pièce est spacieuse mais semble étouffante, sans doute à cause de l'étroitesse des fenêtres. Il fait sombre. Les murs en vieilles pierres sont humides et les deux amis souffrent du froid. De l'eau a traversé et taché le plafond ; le sol est couvert de fissures et une odeur de moisissure emplie le nez des prisonniers. Les deux amis toujours inquiets et ligotés sur leur chaise, dans cet endroit lugubre, ne savent plus que faire. Toujours dans l'incertitude, ils conservent, malgré tout, un peu d'espoir.

Ils observent les alentours et leurs yeux s'habituent peu à peu à la pénombre. Ce lieu affreux est éloigné de toute présence humaine. Tout est glauque, sale, lugubre et sombre. Par un trou béant dans le plafond, ils aperçoivent, au-dessus de leur tête, un enchevêtrement de poutres métalliques rouillées. Le sol est humide et jonché d'immondices... L'environnement hostile augmente leur sentiment d'impuissance. Quel stratagème peuvent-ils trouver face à ces truands sans scrupule ? Dans un coin de la pièce, ils découvrent, peu à peu, un carton rempli de vieux journaux jaunis par le temps. Ils aperçoivent également des morceaux de verre brisé jonchant le sol. Soudain, la même idée percute l'esprit des deux amis. Ils se regardent d'un air entendu et se mettent en action. Le verre, éparpillé par terre, leur fournit la même idée.

L'ex-policier procède à un mouvement de balancier d'avant en arrière de plus en plus ample. Sous les yeux ébahis d'Arthur,

Victor réussit à se mettre sur ses pieds, quoique plié en deux par la chaise, et à avancer tel une tortue. Tous deux, toujours attachés sur leur chaise, se déplacent avec difficulté jusqu'aux débris de verre. Tout en sautillant, courbés et toujours en position assise, ils parviennent après de longues minutes jusqu'aux morceaux brisés. Dans un mouvement en avant, Arthur se jette sur le sol, suivi de même par Victor. Ce dernier bascule plus fort et arrive brutalement sur les tessons de verre ! Un cri lui échappe ; sa main est ouverte et le sang jaillit jusqu'à son poignet. Victor tente d'oublier la douleur cuisante qui dévore sa paume et se remet à son périlleux exercice. Il place ses poignets au-dessus du tranchant de verre et effectue des mouvements de l'avant vers l'arrière. Le cordage s'entaille et au bout de quelques minutes, ses mains sont libérées. C'est maintenant à son tour d'aider son ami. Ils répètent la même opération et une fois les mains d'Arthur libres, ils dénouent les liens qui les attachent, par la taille, aux chaises.

« Ouf ! On y arrive... » Les deux hommes sont soulagés. Ils se dégagent de ces cordes qui entaillent leur peau. Pour la première fois depuis longtemps, Arthur reprend espoir. La porte est entrouverte ; les deux amis s'assurent que Mickaël et ses hommes s'en sont allés. « Restons sur nos gardes... » murmure Victor.

Dehors un vaste paysage de campagne s'offre à eux ; des vignobles se dessinent à perte de vue, dans la nuit. Ils n'ont aucun doute. Après avoir émis quelques hypothèses, les deux amis parviennent à la même conclusion. En France, il n'existe pas une multitude d'endroits associant vignes et mers, à en croire les senteurs iodées. De plus, en tenant compte du temps de trajet, le lieu ne doit pas se situer à proximité de l'Auvergne... Le Médoc s'impose à eux comme unique réponse probable.

Les deux amis aperçoivent au sol des traces de pas.

« Ce sont probablement celles de Mickaël ou de ses hommes !

- Suivons-les ! »

La piste les oblige à pénétrer dans une épaisse forêt. Des oiseaux nocturnes hululent et des cris d'animaux sauvages résonnent. Les hommes sont engagés depuis un long moment dans cette forêt quand se dresse devant eux, majestueuse, une immense tour médiévale à l'orée d'une clairière. La pleine lune se détache dans le ciel noir. Victor marche sans rien dire. Il fait frais, le ciel est dégagé. C'est une de ces nuits où le ciel est magnifique, un ciel d'ébène qui expose ses milliers d'étoiles. Victor les regarde en pensant à ce qu'il a vécu. Il s'assoit par terre, ne se rendant même plus compte du froid qui l'entoure, et continue à regarder les étoiles. A des milliards de kilomètres, des étoiles... et encore des étoiles... mais pas d'hommes. Un sentiment l'envahit, un sentiment de solitude, l'impression qu'il est seul dans l'univers. Mais, pour Sarah, il faut garder espoir.

Devant eux, le château est gigantesque et ses tours imposantes, pointant vers le ciel, semblent dater de plusieurs siècles. Certaines meurtrières laissent apparaître des lumières provenant de l'intérieur. Le vent de la nuit, en bourrasques, fait grincer les portes du donjon. Arthur et son ami frissonnent. Soudain, ils voient une ombre projetée sur la haute paroi qui leur fait face. Ils ont l'impression que cette ombre, qui ressemble tant à celle de Mickaël, se dirige vers le chemin de ronde.

Victor et son ami courent en direction d'une petite chapelle, à proximité du vaste château, pour s'y réfugier. Par les ouvertures de leur abri, ils épient celui qu'ils pensent être Mickaël et essaient vainement de percevoir le moindre bruit dans le but de comprendre ce qui se trame. Un instant plus tard, ils voient le petit et corpulent bonhomme sortir du donjon

pour se diriger vers un des chemins de ronde... Soudain, une longue plainte, suivie de sanglots, s'élève de cette tour. Ces pleurs sont alors relayés par un ricanement maléfique et cruel : le rire de Mickaël.

Sarah est « en compagnie » des malfaiteurs. Liée aux bras et aux jambes, elle cherche un moyen de s'échapper. Dans cette geôle humide et sinistre, les minutes passent comme des heures. Comment faire ? Elle se sait surveillée par deux gardes qui, a-t-elle l'impression, ne dorment jamais. Tout à coup, un troisième homme arrive :

« Hé ! On a besoin de vous, les gars ! Le chef a des ennuis ! » Oubliant complètement Sarah, les bandits se précipitent à l'extérieur.

Soudain, elle voit, par terre, une chose inattendue : un couteau. Elle se traîne jusqu'à lui, le saisit et coupe ses liens. Enfin libre ! Elle regarde discrètement à l'extérieur. Un homme se tient un peu plus loin mais lui tourne le dos. La peur envahit la fillette. Et si cet homme fait partie de l'équipe de kidnapping ? Elle s'enfuit, sans se faire repérer, à travers le château et arrive dans une cave à la porte restée ouverte. Par inadvertance, elle se cogne à un tonneau qui sonne le creux. Apparemment, il est vide. Elle a trouvé sa cachette !

En Bourgogne, Nicolas, très inquiet pour Victor, décide de partir pour l'Auvergne. Il se rend à l'hôtel Kyriad, où son cousin était censé séjourner. A l'accueil, on lui dit de se rendre au commissariat, ce qu'il fait sur sa lancée. Il explique qu'il est sans nouvelles de son cousin et que son portable ne répond pas. Le policier de service l'informe de ce qui s'est passé et lui demande le numéro de ce téléphone. Les recherches seront mises rapidement en route. Nicolas communique ses coordonnées et précise qu'il part pour le Médoc. Pourquoi le Médoc ? A-t-il un indice ? Est-il guidé par une force intérieure indescriptible ?

Nicolas arrive au château de la clairière, sans que Victor et Arthur ne s'en aperçoivent. Pourquoi ce château ? Il entre dans la cave toujours ouverte. Pourquoi dans cette cave ? En inspectant les lieux, il remarque une fissure dans l'un des tonneaux alignés contre le mur. Rien ne s'en échappe...

« Tiens, c'est bizarre ! Une fente ? Et le sol est sec ! »

Tout en constatant ces faits, il appuie légèrement sur le bord du couvercle du tonneau, qui bascule alors. Il y découvre la fillette.

« Sarah ? C'est toi ? »

Il la reconnaît, car Victor lui a maintes fois montré des photos de la petite. Enfin ! Une conversation s'engage à voix basse. Sarah explique ce qu'elle fait ici et avoue ne pas savoir comment retrouver l'air libre. Les pensées de Nicolas sont un peu troublées mais, pour lui, pas besoin de GPS. Il expose son idée à la gamine.

4

Il a juste le temps de lui expliquer son plan que la voix épouvantable et bien reconnaissable par la petite kidnappée retentit.

« Vite, petite !... chut !... tais-toi ! », ordonne Nicolas à voix feutrée, tout en observant la réaction de cette jeune fille de dix ans qui se tient face à lui et qui marmonne quelque chose d'incompréhensible...

« Nous devons partir d'ici le plus vite possible et, surtout, faire en sorte que tu sois enfin en sécurité. Ensuite, il faudra que je me mette à la recherche de ton père qui, lui aussi, a disparu. - J'ai entendu l'homme qui m'a enlevée dire à ses camarades qu'il le tenait enfin, lui et son ami Victor... »

Nicolas tente de cacher son inquiétude pour ne pas causer plus de souci à l'enfant ; elle n'a plus que lui pour la protéger, en ces instants périlleux ; il se souvient avec émotion qu'elle a déjà perdu sa mère, quelques années auparavant, dans un terrible accident de voiture. Il faut vraiment tout faire pour la sauver de ces dangereux personnages, et la mettre à l'abri.

Nicolas et la petite fille font peu à peu connaissance et, en compagnie de l'homme, l'enfant se sent, de minute en minute, plus en sécurité. Alors qu'ils discutent à mi-voix tout en avançant dans le château, ils aperçoivent soudain une ombre au tournant du couloir. Ils décident donc de se cacher derrière un mur, en attendant que la mystérieuse personne

disparaisse... Sarah s'aperçoit alors, sans grande stupéfaction, que cette personne n'est autre que Mickaël. La petite fille explique alors à Nicolas pourquoi elle est enfermée dans ce château.

« C'est lui, cet odieux homme, qui me retient prisonnière » chuchote-t-elle.

Une fois la silhouette partie, ils poursuivent leur chemin à l'intérieur de la haute bâtisse. Soudain, ils sentent, tous les deux, comme une présence qui les suit pas à pas. Nicolas fait volte-face mais Sarah, n'osant faire de même, se contente de frissonner. Il ne voit rien mais, une fraction de secondes plus tard, les deux nouveaux amis entendent un vase se briser en mille morceaux. Ils ont donc la certitude qu'ils sont vraiment épierés par quelqu'un ... ou quelque chose...

Puis, ils sentent un fort courant d'air frais s'engouffrer entre les parois de la forteresse, et les flammes des torches s'éteignent. Ils se retrouvent donc dans le noir complet, probablement en compagnie d'un être mystérieux... Difficile pour la petite Sarah de garder son sang froid. Par une haute et étroite ouverture tout près d'eux, se glisse la pâle lumière de la pleine lune. Nicolas possède un briquet ; il le sort de sa poche et l'allume, en abritant la flamme du vent avec sa main placée en protection. Arrivés presque au bout du couloir, ils aperçoivent, à la lueur de la petite flamme, une porte de derrière laquelle semblent provenir des bruits bizarres. Sarah pense, tout de suite, à l'être qui paraissait les épier il y'a quelques instants.

« Approchons-nous de cette porte » murmure Nicolas.

Le bruit s'arrête soudain et l'atmosphère commence à devenir inquiétante. Tout à coup, ils voient la poignée de la porte pivoter sous leurs yeux ébahis et terrifiés... Ils n'imaginent instantanément pas d'autre choix que de tenter de s'enfuir. Mais ils ne peuvent le faire en une fraction de seconde et la porte s'ouvre. Nicolas et Sarah se croient coincés dans le

château, ne sachant pas comment sortir ! Peut-être y a-t-il de nombreux gardes qui attendent à toutes les issues possibles ? Ils n'ont couru que quelques mètres.

« Cache-toi là ; sois courageuse et ne fais aucun bruit. Attends-moi ici deux secondes ! Je reviens. »

Quelques minutes plus tard, il réapparaît, le visage visiblement radieux.

« J'ai découvert un passage dissimulé, une poterne à l'arrière du château. Suis-moi ! ».

Ils se retrouvent ainsi, presque par miracle, à l'orée du bois...

Pendant ce temps, Arthur et Victor, cachés derrière les arbres, observent le château, à une centaine de mètres face à eux. La nuit commence à tomber et Arthur lance des regards inquiets autour de lui. A part ce château, la nature semble avoir gardé tous ses droits, dans la petite vallée.

« Sarah... »

Peu à peu, l'espoir s'éloigne du cœur d'Arthur. Il est sûr d'avoir identifié le cri plaintif, tout à l'heure, celui de son enfant ; cette plainte résonne en écho dans la tête de l'Auvergnat. Victor essaie de le rassurer ; en vain.

« Allez, dépêche toi ; il faut sauver ta fille ! » lui dit l'Alsacien.

« Non, fais ce que tu veux ; nous ne pouvons plus la sauver... » Arthur éclate en sanglots.

Victor tente de le convaincre, mais aucune lumière ne peut éclairer son esprit. Ne sachant que faire, Victor sort de la chapelle.

Tous deux ignorent la présence de leur ami dans le château. Ils décident d'y entrer. En longeant les remparts, ils découvrent un petit ruisseau qui en sort par un espace voûté suffisamment grand pour qu'un homme puisse s'y glisser.

« Attends-moi là, » lance Victor. « Je vais y aller seul.

- Mais c'est ma fille, qui est là-dedans ! » proteste Arthur.

« C'est peut être dangereux pour toi. Moi, j'ai été gendarme.

Je saurai me défendre en cas de danger. Attends ici. »

Victor descend dans le petit ruisseau, l'eau brune lui arrive aux genoux. Il y fait sombre, mais il continue d'avancer courageusement. Il progresse lentement, ses mains appuyées contre les parois lisses, la lumière diminuant de plus en plus...

Au bout d'un moment, Victor entend des sons de voix ; il est dans une obscurité plus profonde que jamais. Au loin, il imagine la silhouette déjà entrevue, évidemment suivie de l'écho de son rire rauque et moqueur. Victor aperçoit enfin une petite clarté, qui dessine un carré au-dessus de lui. « Il s'agit sûrement d'une trappe », pense-t-il. Il s'en approche. Les voix s'estompent lentement mais régulièrement ; puis, elles disparaissent. Il essaye d'ouvrir la trappe pour glisser un œil. Non sans mal, il soulève la lourde dalle de pierre, laissant un peu plus de lumière s'infiltrer dans le tunnel.

Il voit alors une petite pièce, surplombée d'un large plafond d'architecture gothique, et ceinte de gigantesques vitraux. Mais il fait nuit, et seules quelques bougies éclairent ce qui semble être la chapelle du château. Victor sort alors totalement du tunnel, pieds et mains gelées. La nuit est froide et l'eau du tunnel était glacée.

Soudain, Victor entend des pas et il a juste le temps de se cacher derrière une arcade. Deux hommes passent, parlant une langue qu'il n'arrive pas à reconnaître. Une fois les deux gêneurs partis, il sort discrètement de sa cachette, et recommence à marcher, silencieusement, jusqu'à ce qu'il arrive près d'une lourde porte en bois. Il l'ouvre. De l'autre côté, quelle surprise ! Arthur ! Celui-ci n'a pas attendu, immobile ; il a, lui aussi, poursuivi les recherches. Il ne peut s'empêcher de pousser un cri de stupéfaction. Les amis marchent longtemps, sans trouver aucune voie vers la liberté, une fois de plus. Chaque endroit leur semble identique à tout

autre, il n'y a aucune moyen de se repérer. Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest n'éclaircissent plus leur sens de l'orientation, dans ce labyrinthe. Il n'y a plus qu'eux dans cet univers, coincés dans ce dédale ; à tout jamais ? Soudain, Victor aperçoit une sortie et se précipite vers cette nouvelle issue, d'abord en marchant rapidement, puis en courant. Il ne veut qu'une chose : sortir de ce labyrinthe.

C'est alors que deux hommes surgissent d'un étroit passage perpendiculaire. Tous sursautent, autant Victor que les deux robustes hommes plantés devant lui.

« Cours ! » s'écrie Victor. Ils s'engouffrent dans un nouveau couloir mais, malheureusement, d'autres hommes les attendent à l'autre bout. Ils attrapent les deux intrus et les conduisent brutalement dans une pièce, où Mickaël les attendait.

« Encore ! Vous revoilà ? » dit-il, d'une voix vide de tout sentiment.

« Et alors ? Si tu ne veux pas nous voir, laisse nous partir !

- Je crois que vous avez oublié notre petit arrangement.

- Quel arrangement ?

- Je ne vous avais pas prévenus ? Quel dommage ! J'en suis désolé... En fait, j'exige que vous fassiez exactement ce que je vous demande. Sinon, la fillette mourra.

- Que veux-tu encore ? Quel est ton problème ? » hurle Victor.

« Tu n'as toujours pas compris ? Je veux qu'Arthur reprenne son précédent travail ! Il est temps de vous clouer le bec !

- Tu veux faire de lui un voleur ?

- Je n'ai pas "fait de lui un voleur". Il l'a toujours été ; c'est lui qui est venu à moi » rétorque Mickaël d'un ton calme.

« Ce que nous allons faire, c'est quitter ce château ! » déclare Victor »

Sur ces mots, Victor assène un fulgurant crochet droit à Mickaël. Les gardes n'ont pas le temps de prendre leurs armes que les deux rebelles sont déjà sortis de la pièce en

courant. Des détonations retentissent. Les balles claquent et ricochent sur les murs du château, détruisant des ouvrages d'art baroque. Les fugitifs aperçoivent une nouvelle porte, la poussent, et sentent enfin la douce brise de la liberté. Ils s'arrêtent quelques secondes, un rare moment de paix depuis bien longtemps, pour déguster la fraîcheur et le silence de la nature ; la nuit leur semble si belle et harmonieuse, après avoir passé tant de temps dans le sinistre château. Mais bien vite, ils retrouvent le fil de leurs pensées et reprennent leur course, droit vers la forêt. Deux hommes de main de Mickaël sortent, à leur tour, de l'enceinte fortifiée, et voient leurs prisonniers s'enfuir et disparaître dans les bois touffus.

Sarah, quant à elle, est toujours accompagnée de Nicolas. Trente kilomètres plus loin, soit environ trente minutes plus tard, le duo arrive en vue de la capitale girondine. Les clés du gros véhicule rouge, stationné devant la grille du château, étaient restées sur le contact, ce qui leur en facilita l'emprunt...

Pour apaiser l'angoisse de sa petite protégée, Nicolas lui fait visiter un peu la ville, sans descendre de voiture. Il l'emmène même longer la Garonne, sachant que la vue des eaux d'une large rivière est de nature à calmer les esprits. Nicolas gare l'auto sur l'un des quais de la Garonne, devant un restaurant traditionnel du centre de Bordeaux. Il invite sa passagère à l'accompagner. Sans aucune hésitation, il ouvre la porte de l'établissement. Sarah entre à sa suite ; ils traversent une salle aux détails décoratifs surprenants, dont un plafond en bois peint. Sous l'œil intrigué du personnel et des multiples habitués, ils traversent la salle à grandes enjambées, en direction des cuisines.

« Nicolas, quelle bonne surprise ! » s'exclame un homme tout de blanc vêtu, portant une haute toque à ras des sourcils. « Je peux te servir quelque chose ?... » ajoute-t-il.

« Oui ! Nous sommes véritablement morts de faim, après de

nombreuses péripéties... Je prends le menu du jour ; et toi, petite, que voudrais-tu ?

- Sarah aura le même régime de faveur que toi. Mais je souhaite te parler un instant, seul à seul. »

La petite redoute cet étranger qui connaît son prénom et dont l'accent lui rappelle une voix qu'elle essaye de reconnaître.

Installés à une table dans un petit salon privé, on leur sert leur repas. Ils se régalent. Après un petit fromage blanc, le dessert arrive, parfaitement dressé sur une authentique porcelaine de Limoges ; une gousse de vanille fendue est disposée sur le bord de l'assiette, mettant joliment en valeur un petit cannelé. Enrobé de miel, ce gâteau typiquement bordelais ¹ apporte une belle touche finale à ce repas, avec son goût succulent et son fondant à la dégustation.

A peine la dernière bouchée avalée, Mickaël, débarrassé de sa toque et de son grand tablier enveloppant, fait irruption dans le salon, entouré de sa bande. Le reconnaissant, Sarah est pétrifiée ; il s'empare de la gamine terrorisée, comme il l'avait planifié, et annonce sur la même lancée, d'un air triomphal : « Nous tenons la solution de notre pillage, les gars ! »

« Quoi ? Tu m'avais dit que c'était pour... » s'indigne Nicolas. Aussitôt Mickaël ordonne à ses deux complices d'emmener la fillette.

« Je te cloue le bec, minable ! Tu ne vaux pas mieux que ton cousin et son pantin ! » hurle le gangster.

Aussitôt Nicolas reconnaît la voix railleuse qu'il avait entendue dans le domaine du Serpent.

« C'était donc toi ! J'avais appelé le commissaire, pourtant ! Comment t'es-tu débarrassé des policiers ? » s'enquit-il, tout en se glissant habilement vers la porte ouvrant sur le hall.

Mickaël, enorgueilli comme un paon, ne remarque même pas ce subtil mouvement. Il narre sa version des événements, non

sans dissimuler sa fierté, les yeux mi clos et la tête légèrement en arrière, posture d'extrême satisfaction. Lorsque Mickaël rouvre les yeux, il aperçoit Nicolas s'empressant de quitter les lieux, en lui lançant « J'ai gagné la partie ; minable toi-même ! »

Le fuyard court sur le trottoir, sans se retourner. Arrivé au coin de la rue, il tombe nez à nez avec Victor dont la stupéfaction est partagée avec son cousin et son ami.

« Victor ?... Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

- Nicolas ? C'est plutôt à moi de te poser la question ! Moi, j'ai repéré une bagnole qui nous a déjà causé du souci. Mais toi ? C'est tout de même rare de se retrouver ailleurs que chez tante Armande, non ? Je te présente Arthur, mon ami d'enfance dont je t'ai souvent parlé, mais que tu n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer » dit-il en désignant son compagnon tentant de cacher sa grande peine derrière un sourire forcé.

« Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez l'air bizarre ! » interroge Nicolas.

Victor et Arthur prennent un ton grave et expliquent l'affaire délicate. La fillette disparue ... Un homme répondant au nom de Mickaël ... Le Bourguignon fait tout de suite le lien avec l'individu qu'il a quitté quelques minutes auparavant.

« Mais... votre Mickaël... je le connais... C'est mon patron du dimanche ! Enfin ... C'était, devrais-je plutôt dire ; il m'a parlé d'un pillage, je ne veux rien avoir en commun avec cette magouille ! Gagner un peu plus d'argent en allant en Suisse, de temps en temps, pour porter du courrier, ça m'allait et ça me rapportait assez pour me payer de petites vacances ; mais là, il me propose des trucs très louches. Trop, c'est trop... Alors ! Et moi, comme un imbécile, je viens de tomber dans un de ses traquenards et de lui livrer Sarah ! »

Soudain, le regard d'Arthur s'illumine.

« Il y a encore une chance de retrouver ma fille ! Il faudrait que toi, Nicolas, tu retournes auprès de ce fou démoniaque. Tu reprendrais alors contact avec lui et sa bande, tout en communiquant avec nous en toute discrétion. A nous trois, nous réussirons à libérer ma petite Sarah ! »

Les deux hommes écoutent alors attentivement le plan proposé par le père, à nouveau débordant d'énergie.

¹ **Recette des cannelés bordelais**

Pour 8 cannelés

Ingrédients

Une gousse de vanille
40 cl de lait
deux œufs entiers et un jaune
200 grammes de sucre en poudre
40 grammes de beurre
80 grammes de farine
Trois quarts de cuillère à soupe de rhum ou de fleur d'oranger
Miel (si caramélisés)

Préparation

La veille

Fendre la gousse de vanille, bien la gratter, mettre le tout dans une casserole avec le lait porté à ébullition. Retirer du feu et laisser infuser au frais jusqu'au lendemain.

Le jour même

Préchauffer à deux cent quarante degrés pour un four à chaleur tournante ou Th.9 pour four normal . Fouetter les œufs entiers et le jaune avec le sucre, puis délayer avec le beurre juste fondu et le rhum ou la fleur d'oranger. Incorporer la farine et enfin délayer avec le lait bouilli et vanillé. (Avec un pinceau enduire les bords des moules de miel, si caramélisés). Verser ensuite la pâte dans les moules jusqu'à un cm du bord. Cuire quarante-cinq minutes environ à deux cent dix degrés pour four chaleur tournante ou Th.8/9 pour four normal. Laisser refroidir dans les moules avant de les retourner.

5

Les deux hommes écoutent alors, attentivement, le plan proposé par le père de Sarah, à nouveau débordant d'énergie. Ils doivent donc partir à la recherche de Mickaël qui est certainement à Bordeaux. Arthur insiste pour un plan nocturne. Tout le monde semble d'accord avec lui mais il faudrait peut-être s'équiper d'armes, au cas où ils seraient confrontés aux gardes du corps.

« S'armer est trop dangereux pour Sarah ! » s'exclame Arthur, avec véhémence. « Pour sauver ma fille, Nicolas devra retourner auprès de Mickaël pour s'incruster dans son traquenard infernal et restera en communication avec nous ; comme ça, on pourra sauver Sarah... Nicolas, tu partiras voir Mickaël, cet infâme individu ; tu lui diras que tu acceptes un nouveau travail et, enfin, tu m'enverras un message en me disant où est Sarah. Tu lui diras que tu voudrais surveiller ma fille, qui est sa prisonnière, en espérant qu'il acceptera. Pendant ce temps, nous, nous aviserons. »

Nicolas, après une courte réflexion, demande :

« Que ferai-je s'il n'accepte pas ?

- Tu lui diras que tu connais tous les systèmes des comptes des hauts fonctionnaires parisiens. Après ça, je suis sûr qu'il acceptera tout ce que tu lui demanderas ! » s'exclame Victor

« Et nous, qu'allons-nous faire ? » demande Arthur.

« Nous ? Pour l'instant, nous allons louer chacun une chambre d'hôtel et nous reposer, tous les trois, un petit peu ! »

Le lendemain matin, après une longue réflexion stratégique, le trio reprend le 4x4 rouge et retourne vers le château, pensant que la bande à Mickaël est trop stupide pour innover. Une fois arrivés, ils voient la voiture du bandit garée le long du rempart. Nicolas décide d'appeler la police Trente minutes plus tard, des sirènes hurlantes retentissent. Tous pénètrent dans la cour, guidés par Nicolas, et foncent dans la cave où ils trouvent des tonneaux vides éventrés et quelques billets éparpillés, comme si les malfaiteurs avaient déjà prévu la venue des policiers. Ils ont tous fui, ne laissant sur place que la voiture du chef. Nicolas découvre un agenda, sous un journal. Il le met discrètement dans sa poche. Les forces de l'ordre décident de repartir, indiquant aux trois amis qu'ils continuent les recherches.

Une fois seuls, Nicolas sort le carnet, et découvre les informations qu'il révèle :

« Quel idiot ce Mickaël ! Il a encore oublié quelque chose : son agenda ! Regardez ! Il a noté les coordonnées de son portable : je vais donc pouvoir l'appeler.

- Oui, il le faut absolument », acquiesce Arthur.

« Téléphone tout de suite et fixe-lui un rendez-vous », enchaîne Victor.

Le trio ressort dans la cour ; Nicolas tape le numéro ; Michaël lui répond.

« ... En Andorre ? ... Oui, si tu veux ... Je t'entends très mal ... Rappelle-moi ... Ah ! ... Ok, je prends la voiture et je file vers Biarritz. »

Sur les routes d'Aquitaine, dans la douceur matinale de ce mois d'avril, la circulation est aux abonnés absents. Après s'être mis d'accord avec Victor et Arthur, Nicolas s'élance à travers la forêt landaise, afin de rejoindre la destination indiquée. Les deux autres décident de le suivre dans un

deuxième véhicule, pour éviter toutes sortes de problèmes et de malencontreuses rencontres.

Le Rocher de la Vierge, qui se présente à lui, domine le site, accompagné du phare aux deux cents quarante-huit marches de Biarritz, qui devient l'élément principal en paysage nocturne. Nicolas parcourt la ville, du musée de la mer à celui du chocolat, avant de stopper à l'écart de Biarritz, non loin de Bidart. Là, lui et ses suiveurs décident de n'utiliser qu'un des deux véhicules et de garer l'autre, afin d'en avoir toujours un en réserve, en cas de besoin.

Nicolas décide de rappeler le brigand pour lui annoncer qu'il a fait bonne route et qu'il est au pays basque mais il ne le laisse pas parler.

« Voilà ! Tu libères les accès ! Ensuite, tu montes la garde à l'entrée du casino. Si quelqu'un approche, débrouille-toi pour l'éliminer. De toute façon, il ne doit pas y avoir un chat à l'heure de notre rendez-vous ! »

Mickaël, sur le même ton, donne des ordres à ses hommes, dans une langue étrangère, en espagnol croit pouvoir en déduire Nicolas...

Le complot a programmé la rencontre pour le lendemain. Nicolas, Arthur et Victor réfléchissent sur la stratégie à adopter pour déjouer les plans du serpent. Cette réflexion terminée, les trois amis profitent du temps libre dont ils disposent pour visiter Saint-Jean-de-Luz. Bien évidemment, nos fins gourmets goûtent les spécialités locales : ils s'arrêtent dans une petite auberge comme ils les aiment. Après avoir dégusté un axoa, plat rustique traditionnel basque, émincé de veau relevé avec épices, piments d'Espelette et oignons, et un gâteau local aux cerises noires, ils font une promenade digestive. Saint-Jean-de-Luz se dessine sous un frêle soleil printanier. Autrefois port fréquenté par les pêcheurs de baleines, il est aujourd'hui

célèbre pour ses thoniers et ses amateurs d'anchois. Ce lieu est notamment dominé par sa magnifique cathédrale.

Après avoir longuement flâné dans les multiples ruelles de la ville, les sept coups du soir de la cloche sonnante, ils croisent de très nombreux passants qui cherchent le bonheur de leurs papilles dans les nombreux restaurants. Les trois amis repartent en direction du célèbre BAB, le triangle Biarritz Anglet Bayonne, et s'installent pour quelques heures dans un petit hôtel à Bayonne ; ils décident de manger rapidement un sandwich dans leurs chambres où ils vont devoir se reposer avant d'affronter la prévisible fin de nuit difficile.

Tous trois sont debout à deux heures du matin. Après avoir pris un café serré, au distributeur, ils remontent dans leur véhicule qu'ils garent dans un parking souterrain.

Il est maintenant environ trois heures trente. Biarritz est plongé dans une pénombre pesante. Deux imposantes voitures déboulent sur la place du casino. Une dizaine d'hommes aux mines inquiétantes en descendent. L'action semble se dérouler comme planifiée... Nicolas se prépare à se rendre au rendez-vous, dans la salle de poker.

Soudain, une dizaine de policiers lourdement armés et sortis de nulle part, entre dans cet établissement de jeux. La majorité des bandits, prise au dépourvu et désarmée, se rend sans un geste. Sous les regards ébahis des témoins, habitués du casino ou joueurs occasionnels, certains gaillards résistent, n'hésitant pas à utiliser des armes blanches et même des armes à feu.

« Sûrement les hommes de confiance de Mickaël! », chuchote Victor.

Arthur, Nicolas et Victor, médusés, n'ont rien pu faire d'autre que de se cacher et d'observer la scène. Nicolas échafaude

un autre plan pour tenter à nouveau sa chance de rencontrer Mickaël. Il l'explique à Victor et Arthur. Il va aussi faire croire au bandit qu'il est arrivé trop tard au casino.

Le plan de Nicolas leur paraît vraiment très astucieux, et ils le mettent aussitôt en œuvre. Nicolas téléphone sur le champ à Mickaël, lui raconte qu'il a de gros soucis financiers et qu'il doit obligatoirement obtenir de l'argent au plus vite. Il lui dit qu'il est donc prêt à travailler à nouveau pour lui. Naïvement, le malfrat accepte de le réintégrer dans sa bande, et lui donne même un rendez-vous, de la plus haute importance, selon ses propres mots. Arthur reprend soudain espoir quand Nicolas relate la conversation téléphonique, avec précision : Mickaël lui a redonné son entière confiance et veut le revoir, dès demain.

« Il retient Sarah dans une de ses suites, à l'écart de la ville, dans un hôtel luxueux. Je dois à tout prix m'y rendre ! » enchaîne Nicolas. Pleins d'espoir à nouveau, les trois amis décident de prendre une nouvelle chambre d'hôtel pour se reposer et discuter de toute cette histoire ; la nuit porte conseil après tout...

Le lendemain matin, de bonne heure, après une nuit réparatrice, Nicolas est contacté par Mickaël qui lui donne rendez-vous dans cette fameuse suite où il réside actuellement. Aussitôt, Nicolas s'y rend mais demande à Arthur et Victor de ne pas le suivre.

« Je vous raconterai tout ce soir », leur dit-il pour les rassurer. « Fais gaffe à toi, Nicolas, et appelle-nous dès qu'il y aura du nouveau. »

Victor regarde la voiture s'éloigner. Arthur pousse un grand soupir. Les deux compagnons rentrent dans l'hôtel.

Victor pense à sa femme, Arthur à sa petite fille qu'il a peur de ne pas retrouver. Il sent la haine au fond de lui, comme une flamme qui brûle son cœur. La journée passe, trop lentement

pour Victor et Arthur, mais aucune nouvelle de Nicolas ! Ils décident donc de lui téléphoner. Au bout de quelques sonneries, Nicolas répond. Il leur demande de le rejoindre ce soir même, à minuit, et d'être les plus discrets possibles. Leur plan consiste à retrouver Sarah en se rendant chez Mickaël, à l'hôtel.

Tout est sombre, pas un chat. Ils se regardent, intrigués. Victor se précipite vers l'accueil, mais personne. Seule, à la réception, une hôtesse attend les clients. Elle lit le journal du dimanche qui parle en première page de la recherche de Mickaël et de ses acolytes. C'est alors qu'Arthur, s'approchant d'elle, découvre, en première page, une photo d'un témoin ! Ce dernier aurait aperçu, un soir de la semaine, un homme d'une quarantaine d'année obligeant, par la force, une jeune fillette à monter dans une voiture. Tout de suite, les deux amis pensent sans hésitation à Mickaël et à Sarah, et l'espoir renaît !

Brusquement, un bruit les intrigue. L'hôtesse, surprise également lève la tête et paraît inquiète.

« Que se passe-t-il ? » murmure-t-elle. « On dirait un cri étouffé ! »

Ils entendent, eux aussi, un gémissement et, en effet, plus loin, derrière une porte entrouverte, Arthur découvre un homme, ligoté, allongé par terre.

« C'est mon collègue, le réceptionniste, qui doit me relayer tout à l'heure ! » s'exclame la jeune femme.

Le premier réflexe d'Arthur est de le détacher. Il appelle Victor pour l'aider. Une fois le jeune homme libéré, Victor le questionne :

« Que s'est-il donc passé ici ?!

- Un grand homme au sourire étrange est arrivé à l'hôtel, il y a environ deux heures. Il a refusé de payer, a sorti un revolver, a pris ma caisse et a menacé tout le monde ! Il a enfermé les

clients dans la chambre 406, et moi ici. Avant de me ligoter, je lui ai demandé pour quelle raison il faisait ça, et il m'a dit de donner une lettre à deux personnes prénommées Arthur et Victor, qui allaient sûrement venir ici », dit l'homme en bredouillant de peur.

« C'est nous ! Où est-elle ? » demandent-ils en chœur.

Le réceptionniste montre d'un doigt tremblant un tiroir d'un vieux bureau à sa gauche. Arthur se précipite dans la direction indiquée, et l'ouvre. Une tonne de papier s'y trouve. Il remue tout, et reconnaît l'écriture de Mickaël sur une enveloppe. Victor la décachette et lit le message à haute voix :

« Chers amis, comme vous le voyez, j'ai laissé ma petite trace dans l'hôtel où vous êtes passés. Bref, je voulais vous dire que Sarah sera bientôt avec moi, en Bretagne, et que j'attends toujours la réponse d'Arthur. Est-il toujours d'accord pour rejoindre notre groupe ? Cordialement ! Signé, Mickaël. »

Arthur, énervé, jette le papier à terre. Il inspire et souffle fortement en serrant les poings. Victor met sa main sur son épaule, mais Arthur la repousse. Son ami lui dit :

« Ecoute-moi Arthur, nous allons rester la nuit ici, prévenir Nicolas et attendre de ses nouvelles. Montons nous installer dans une chambre. »

Arthur acquiesce d'un hochement de tête. Victor prend aussitôt son téléphone qui vient de vibrer :

« Oui, Nicolas ? Où es-tu ? ... Oui, nous avons du nouveau, nous sommes arrivés à l'hôtel, mais tout a été détruit ... Oui, personne, et finalement, nous avons appris que Mickaël nous a laissé un mot pour nous dire qu'il partait avec Sarah, en Bretagne ! ... D'accord, tu nous tiens au courant. Arthur ne se sent pas très bien ; je crois que tu peux comprendre ... Oui, rappelle-moi dès que possible ! »

Il raccroche et rassure son ami :

« C'est bon, Nicolas rappelle Mickaël et nous élaborons un plan pour récupérer ta fille. Reprends espoir, tout est peut-être bientôt terminé. En attendant, ça te dirait une petite balade nocturne ?

- Oui, pourquoi pas ? De toute façon, j'ai besoin de prendre l'air ! » dit-il en se levant de son fauteuil.

Pendant ce temps, Nicolas est arrivé à destination. Heureusement, il a gardé le numéro du ravisseur. Il le compose et attend une réponse.

« Bonjour Mickaël, c'est Nicolas. Il faut qu'on se voit ... Oui, maintenant, et je te propose dans la ruelle des Amis Retrouvés ... D'accord, au café de la Grelette, à tout de suite. »

Bien heureusement, le malfrat n'est pas encore parti et il est encore temps de le rattraper. Nicolas se rend au lieu indiqué, une taverne pleine d'agitation. Il attend une vingtaine de minutes, il savait très bien que Mickaël serait en retard. Noctambule, comme à son habitude, il est sûrement dans une boîte branchée, bien accompagné. L'ambiance est lourde et enfumée. Des femmes légèrement vêtues circulent dans la pièce basse et une musique de mauvais goût tourne en boucle. Plusieurs personnes de forte carrure sont attablées, jouant à un jeu de cartes où le risque est roi.

Soudain, l'entrée de Mickaël provoque l'interruption du jeu, le silence et quelques chuchotements autour de certaines tables. Nicolas s'aperçoit vite qu'il n'est pas vraiment le bienvenu ici. Il scrute la pièce avec beaucoup d'attention.

Tout à coup, sans qu'il ait le temps de respirer, deux hommes bien en muscles arrivent, l'attrapent par les deux bras et le plaquent sur une chaise ! Mickaël entre dans la pièce.

« Bonsoir, mon cher ami, je vois que tu as pensé à moi ! Ça faisait tellement longtemps ! »

Nicolas, lui, ne dit rien, sous le choc, pensant à ses amis restés loin de lui, et à la petite Sarah...

« Tu as cru que j'allais tomber dans ton misérable petit plan ? Tu crois vraiment que je ne t'ai pas vu avec Victor et Arthur ? »

6

« De quoi ?... De quoi tu parles ? » balbutie Nicolas qui cherche ses mots et n'arrive pas à les retrouver.

Nicolas ne sait quoi répondre. Il marque un instant de silence, avant de poursuivre.

« Je ne vois pas de quoi tu parles... Qui sont Arthur et Victor ? Je veux simplement regagner tes troupes pour me faire de petites économies. Et puis, je répète mon interrogation : qui sont Victor et Arthur ?

- Arrête de me prendre pour un imbécile ! » réplique Mickael, furieux. « Je sais tout, tes petits complots avec tes deux amis, tes plans pour récupérer Sarah... Tu n'as tout de même pas cru que j'allais te laisser partir seul ? Je t'ai vraiment vu avec Victor et Arthur ! Votre discussion avait l'air amicale... »

- On n'obtient pas ce qu'on veut en s'énervant... Si je puis me permettre... »

Les hommes assis autour de la table se sont levés et font maintenant cercle autour de la chaise sur laquelle se tient le pauvre Nicolas. D'autres ont sorti leurs armes, prêts à intervenir si besoin, et se placent devant la sortie. Les insultes volent. Nicolas a échoué, il est pris au piège. Tout à coup, deux hommes le soulèvent avec force et le font sortir pour le conduire il ne sait où.

« Où veux-tu encore m'emmener, vieux magouilleur ? » proteste Nicolas.

« Tu veux retrouver Sarah, eh bien, tu vas la retrouver ! » répond Mickaël.

Mickael s'adresse à ses hommes :

« On part pour la Bretagne ! »

Un des hommes prend la parole :

« Que fait-on de lui ?

- Il paraît que la peur donne des ailes ! Alors, attachons-le à un poids et jetons-le à l'eau... » Il éclate alors de son terrible rire.

Nicolas ne dit rien, le regard dans le vide, sans savoir pourquoi. Mickael se met encore à rire, de son rire rauque. Il claque alors des doigts ; un homme musclé s'approche de lui et administre un énorme coup de poing à Nicolas, en pleine figure, coup qui lui fait voir de nombreuses étoiles. Nicolas perd connaissance. On l'attrape et on le jette violemment à terre.

Quand Nicolas retrouve ses esprits, il voit filtrer la lumière du jour par une petite lucarne. Il a mal au crâne. Sans doute un des sbires de Mickael l'a-t-il assommé avec une bouteille vide. Debout, il est accroché au mur par des chaînes. Hormis le faible halo qui éclaire son visage, la pièce est très sombre. Il est resté quelques minutes imprécises, assommé. Attaché, ayant réussi à glisser une main dans sa poche après bien des contorsions, il essaie de sortir son téléphone, mais n'y arrive pas. Il parvient cependant, la main dans la poche et en appuyant sur les touches à l'aveugle, à envoyer un signal à Arthur. Heureusement pour le prisonnier, Mickaël n'a pas confisqué le portable de Nicolas. Celui-ci ne peut saisir l'appareil qu'au prix d'efforts surhumains. Il parvient à l'extirper de sa poche en le faisant glisser le long de sa cuisse et à envoyer en sms, le nom de son lieu de détention : Café de la Grelette. Puis il laisse tomber le portable et l'amortit du pied.

Il ne prend pas tout de suite conscience de la présence d'une autre personne dans la pièce. Il entend soudain un cri de petite fille. Sarah est de l'autre côté de la pièce, ligotée à une

chaise ! Elle est là, les mains et les pieds liés, et dort ; ses cris proviennent d'un rêve inquiétant. Nicolas ne cherche pas à la réveiller en plein cauchemar ; quelques minutes plus tard, la petite fille ouvre les yeux, voit son ami, et se met à gémir, sans doute pour que Nicolas puisse lui enlever ses liens. Des lumières brillent dans les yeux de cette enfant particulièrement intelligente.

« On va s'en sortir, » lui chuchote-t-il. « Il faut juste trouver le moyen de nous libérer de ces liens. »

Nicolas demande au garde de l'escorter jusqu'aux toilettes. Il avait préalablement, d'un coup de pied discret à ras du sol, envoyé son portable au plus près de la petite. Après concertation, les deux gardes l'accompagnent. Ils pensent qu'une gamine de huit ans ne peut pas représenter un danger pour eux mais, par simple précaution, ils l'enferment dans la pièce. Enfin toute seule, Sarah bascule avec sa chaise et se retrouve par terre. Elle réussit à attraper le portable du bout de ses petits doigts. Elle écrit un message SMS, comme elle l'a souvent vu faire par son père, et l'envoie au premier contact se trouvant dans le répertoire. Puis, au prix d'un effort qu'elle n'aurait pas imaginé possible, elle arrive à se remettre sur les quatre pattes de la chaise. Ouf !

Dés le retour de Nicolas, à l'insu de leurs gardiens, Sarah lui fait savoir, par un habile jeu de signes de la main, qu'elle a envoyé un message. Elle fait glisser l'appareil en direction de son compagnon de geôle qui est désormais assis sur le sol, mains liées. Il réussit à le dissimuler dans sa chaussette. Les deux gardes, détectant une légère agitation de leurs prisonniers, décident d'attacher plus solidement Nicolas, afin d'éviter tout problème avec leur chef.

Pendant ce temps, Victor et Arthur sont revenus de leur balade. Victor se gare et entend le bruit de sa sonnerie messagère :

« Tiens, ce doit être Nicolas ! », dit-il avec un petit sourire en coin. Mais il ne sait pas ce qui l'attend. Soudain, son sourire se fige. Arthur regarde son ami fixement et dit d'une voix anxieuse :

« Qu'y a-t-il ?

- Nicolas m'a envoyé un premier appel bizarre. Il n'y a pas de message, juste des cris étouffés, des bruits de bouteilles cassées et de la musique de boîte de nuit en fond sonore ! Puis un second, juste le nom d'un café, en SMS. Et un troisième, " bip ! bip ! au secours " !

- Avec le nom d'un café ? A mon avis, il lui est arrivé malheur !
- Café de la Grelette, ça te dit quelque chose ? » répond Victor.

« Nous sommes perdus ! Plus jamais nous ne retrouverons ma fille ! Et si on l'a retrouve... Je n'ose même pas imaginer ce que Michaël en aura fait ! » crie Arthur en cachant sa tête dans ses bras croisés.

Victor laisse un blanc et enchaîne, plus constructif :

« Ce n'est pas le moment de laisser tomber. Reprends espoir ! Nous allons chercher ce Café de la Grelette sur Internet et retrouver ce malfrat ainsi que ces affreux complices ! »

Arthur relève la tête, sans prononcer un mot. Il sort de la voiture. Victor le suit sans bruit, et devine qu'il se dirige vers l'ordinateur de l'accueil de l'office du tourisme, en libre accès. Il demande gentiment la place en disant que c'est urgent.

« Nicolas a sans doute eu des ennuis ! » s'exclame Victor.

« C'est probablement là, dans ce café, qu'ils sont actuellement.

- Je crois que nous allons les retrouver... »

Arthur s'assied devant l'ordinateur, clique sur quelques touches, et plusieurs fenêtres avec un curseur clignotant, apparaissent.

« Que fais-tu ? » demande Victor.

« Je vais déjà essayer de retracer le chemin de Mickaël selon les dépenses de ses cartes bancaires. C'est une méthode de hacker que j'ai apprise quand je travaillais pour lui...
- Bon, eh bien, fais ce que tu veux, mais fais vite ! »

Arthur pianote sur le clavier de l'ordinateur, et des informations s'affichent dans les différentes fenêtres. Pendant ce temps, Victor regarde aux alentours pour voir s'ils n'ont pas été suivis, mais aussi si la fille de l'accueil ne voit pas ce qu'ils font. Au bout d'un certain temps, Arthur arrête de taper sur son clavier, semble réfléchir un moment, puis s'exclame :

« Je sais ce que nous allons faire !

- Quoi ? » dit Victor, curieux mais désorienté.

« Il est facile de piéger Mickaël sur le net. Nous allons supprimer toutes ses réservations ; nous pouvons aussi supprimer ses comptes bancaires... Nous pouvons peut-être même le localiser, et écouter ses conversations sur son portable.

- D'accord ! Si tu le dis, je te fais confiance. »

Victor, voyant qu'il ne sert à rien, se sent embarrassé et sort sans un bruit pour ne pas déranger le génie en action.

Des heures d'attente angoissée s'écoulent pour Nicolas et Sarah.

Arthur et Victor sont en route pour retrouver la fameuse boîte de nuit où se trouvait Nicolas, la dernière fois qu'ils l'avaient entendu au téléphone. Ils atteignent la rue du Café de la Grelette qu'Arthur a réussi à localiser. Ils arrivent à proximité d'un dancing. Une épaisse fumée envahit la rue ; des pompiers sont en action et la police retient les badauds. Le café dancing est en feu ! Victor s'approche de l'un des policiers et demande un laissez-passer. Mais le policier répond sèchement : « Interdit au public ». Il repousse les deux curieux, ex-gendarme ou pas. Après cet accueil ferme, les deux amis s'écartent, se rendant compte qu'il ne s'agit pas du

café recherché. Ils ne perdent pas espoir pour autant et se dirigent vers une seconde boîte. Contrairement à la précédente, elle est toujours ouverte. C'est bien là. Arrivant à la porte de l'établissement, ils jettent un coup d'œil furtif : aucune trace de Nicolas, ni de Mickaël. Ils s'y engagent et entrent dans un univers glauque ; ils essaient de passer entre les danseurs à moitié saouls.

Pendant que les employés sont occupés à décrypter les paroles de clients étrangers pas à jeun non plus, ils se faufilent à l'arrière du bar.

« Rien d'anormal ! » chuchote Arthur.

« Si ! Regarde ! Il y a un apprentis dont la porte entrouverte a l'air d'avoir subi quelques dommages. »

Dans la petite pièce sombre, parmi les réserves de boissons, ils distinguent un homme ligoté : Nicolas ! Une conversation sourde, presque inaudible, s'échappe de l'arrière-boutique. Puis, leur parvient la voix du cafetier, une voix pleine de désespoir et de crainte :

« Que voulez-vous que je fasse, maintenant ?

- Rien ! Je vais juste chercher mon paquet ! » répond une voix odieuse et sardonique.

Victor et Arthur ont juste le temps de se réfugier, à côté, dans les toilettes. Victor regarde par l'entrebâillement de la porte et découvre, avec effroi, un grand homme qui prend Nicolas dans ses larges bras et le porte tel un sac poubelle vers son chef. Mickaël sort alors, suivi de sa bande déjà bien réduite, et dit quelque chose que Victor ne peut pas saisir.

Après leur départ, Victor et Arthur quittent leur cachette. L'Alsacien s'adresse à un homme, près de l'entrée, et lui demande, en lui glissant un billet dans la main :

« L'homme qui vient de passer, qu'a t-il dit ?

- Je crois que ses mots étaient : " Allez ! Direction, la Bretagne, la Tour du Décap " »

Il le remercie et lui offre discrètement un second billet, une sorte de pourboire. Puis, Victor et Arthur sortent du café.

Victor s'empresse de déplier une carte routière de la moitié ouest de la France et se met à chercher. Son regard est accompagné de celui d'Arthur. Tous deux scrutent le précieux document en ne laissant aucun détail de côté. Soudain, les deux amis ont une révélation : une ville du nom de Capbreton apparaît. Et si Mickaël leur avait fait passer un message caché dans sa lettre ?...

Les deux amis s'élancent sur les routes landaises pendant vingt minutes seulement, Capbreton ne se situant qu'à une trentaine de kilomètres. Aussitôt entrés dans la ville, Victor et Arthur se trouvent confrontés à une foule de personnes arborant le T-Shirt du club de rugby capbretonnais. Ils aperçoivent une banderole sur laquelle figure la raison de cette manifestation : « 100 ans de rugby au Capbreton ».

« Oh, et puis non ! s'exclame Arthur. Ce n'est pas possible que Mickaël et sa bande se trouvent là. Nous disposons du mot Bretagne comme indice, mais il existe beaucoup d'autres possibilités. Ce serait quand même trop facile qu'il s'agisse de ce lieu plutôt que d'un autre. Mais où est donc Sarah ? » Victor ne peut rien répondre.

Décontenancé, Arthur s'écrie :

« Je me perds dans toutes ces pistes auxquelles rien n'aboutit !

- Oui ! Il est vrai que les indices dont nous disposons ne se relient d'aucune manière ! Cependant, je te propose d'effectuer une nouvelle recherche sur internet. Je ne vois plus d'autres moyens de trouver une relation entre tous ces éléments. »

Tout à coup, le téléphone portable de Victor s'anime.

« Bonjour Armande ! » s'exclame Victor en reconnaissant la voix de sa tante.

« Tu as reçu un message, tu dis ?... De Nicolas !... Et que disait-il ? » s'enquit l'Alsacien.

« Saint-Laurent... Oui, bien sûr ! Merci. » Sur ce, il raccroche.

Une demi-heure plus tard, nos deux amis se retrouvent devant un autre ordinateur.

« Notre piste à privilégier, selon moi, est celle de Saint-Laurent. Mais, à propos, nous ne savons même pas si cet indice concerne vraiment un lieu... »

Sur ces paroles, il tape le nom Saint-Laurent. Tout de suite, une petite liste d'annonces apparaît. Il remarque en quatrième ligne un nom de bon présage : Saint-Laurent-Bretagne-en-Béarn.

Après une rapide recherche sur leurs fidèles cartes, les deux amis constatent que les chances que les bandits soient allés de ce côté sont bien plus probables qu'en direction de Saint-Laurent-du-Var, comme l'avait supposé Armande. Sans perdre de temps, Victor et Arthur s'élancent en direction de Pau. Quant à la fameuse Tour du Décap, ils auront le temps d'y réfléchir, chez une connaissance paloise.

Après plus d'une heure de route, Victor et Arthur arrivent à Pau, chef lieu du département des Pyrénées-Atlantiques. Arthur reconnaît le centre-ville et guide Victor. Sur leur route, ils entrent le château, la Tour de la Monnaie, sans oublier l'église Saint-Martin. Les deux amis ne s'attardent pas ; une averse survient. Ils arrivent à Morlaàs, ville située à quelques kilomètres de Pau, non loin de Saint-Laurent-Bretagne.

Après avoir exposé à Michel, leur hôte, ami de Victor, les raisons de leur venue, ils déjeunent. Au menu, s'invite la

garbure, potage à base de chou, de haricots blancs et de confits d'oie. Une goutte de Jurançon vient ensuite accompagner le Rocamadour, fromage de chèvre midi-pyrénéen, immédiatement suivi des merveilles, beignets croustillants, à l'honneur en ce mardi gras.

Après avoir dégusté ce bon repas, les deux amis font part de leurs indices à leur hôte qui leur répond :

« Non, je ne connais pas cette fameuse Tour du Décap et je ne vois pas quel rapport il peut y avoir entre la Bretagne et Saint-Laurent-Bretagne. Il semble peu probable qu'un quelconque lien existe entre ces deux lieux. »

Brusquement, des étincelles de feu scintillent dans les yeux de Michel qui déclare, fier de sa déduction :

« Attendez ! La Tour du Décap... La Tour du Décapité ? Ah , la Tour du Bourreau !

- La Tour du Bourreau ? » s'interroge Arthur, à moitié convaincu. « Et où peut-on donc la trouver ?

- À Pau ! », répondent Michel et Victor en chœur, portés par leur bonne étoile, dans un élan euphorique.

Ils décident de rendre là-bas le soir même.

7

Après avoir remercié Michel du bon repas qu'il leur a servi, Arthur et Victor se retirent et partent pour la tour du Bourreau sans plus tarder. Dehors, le temps ne s'est pas amélioré, il a même empiré. Un éclair zèbre le ciel gris et, quelques secondes plus tard, le tonnerre retentit, intense et menaçant. D'énormes gouttes de pluie commencent peu à peu à dégringoler et le vent souffle violemment dans les branches des arbres.

La découverte d'un objectif a redonné espoir aux deux amis ; ils quittent le plus vite possible ce village pour avoir le temps de se préparer à cette petite excursion à Sarlat-la-Canéda. Ils repartent pour l'hôtel afin de prendre quelques affaires. Arthur cherche sur l'ordinateur des informations sur cette fameuse Tour du Décapité. Victor rejoint Arthur, et le découvre la tête dans ses bras croisés. Victor accourt et dit à son compagnon : « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui te met dans un état pareil ? »

Arthur répond d'un signe de main, montrant l'écran de l'ordinateur. Victor lève la tête et découvre une photo d'une grande tour. En dessous, il est écrit : la Tour du Décapité. Il déplace la souris pour trouver les informations sur ce grand bâtiment : La Tour du Décapité est aussi nommée la Tour du Bourreau. A l'époque, les condamnés étaient conduits en haut de cette tour, attachés à un grand crochet puis jetés dans le vide ; ils mouraient par pendaison et même parfois décapités par le nœud coulant.

« La Tour du Décapité ! Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? »

Il s'arrête là, la bouche ouverte, ne sachant quoi dire. Soudain, il reprend la parole :

« Maintenant, c'est fichu, tout est fichu. C'est la fin. Sarah est certainement morte là-bas. Il l'a tuée, c'est sûr ! Mickaël est cruel, c'est un fou ; c'est lui, le véritable bourreau, dans cette histoire. Il y a des gens comme ça, dans la vie, qui en veulent à d'autres personnes, sans raison, alors qu'elles n'ont rien fait, rien du tout... Ils cherchent juste à faire souffrir.

- Arrête, Arthur, tu te fais du mal, nous allons quand même y aller, nous verrons bien, rien n'est fini », répond fermement Victor.

« Non ! Pas question ! Je ne veux pas voir ce massacre ! Même si ma fille est vivante, il le fera devant moi, il n'hésitera pas, ce sauvage ! » gémit Arthur.

« S'il te plaît Arthur, ce n'est pas le moment de baisser les bras, il faut continuer, et je ne veux pas y aller tout seul. C'est ta fille, il faut que tu montres que tu es fort, que tu es un vrai père », dit Victor en insistant.

Un silence. Même un trop long silence. Victor baisse la tête.

Tout à coup, il entend un bruit. Il se retourne, et voit Arthur prendre son sac, les clefs de la voiture, passer devant la porte d'entrée, se retourner et dire comme si de rien n'était avec un sourire :

« Tu es prêt, Victor ? Je t'attends dans la voiture. »

Victor ne répond pas, et lui renvoie un sourire. Il prend son sac, le rejoint et les deux amis s'en vont pour Sarlat-la-Canéda.

Retrouvant de l'espoir, Arthur et Victor partent dans leur voiture en direction de Sarlat-la-Canéda. Victor s'installe au volant pendant qu'Arthur consulte la carte de la région pour

indiquer l'itinéraire. Les éclairs se succèdent et la visibilité est très mauvaise. Arthur et Victor se mettent donc en route pour Sarlat-la-Canéda, pleins d'espoir. Victor hoche la tête et appuie d'un coup sec sur la pédale d'accélération. Arthur est perdu dans ses pensées lorsque Victor engage la discussion : « Je suis convaincu que ce soir, tout rentrera dans l'ordre ! » s'exclame-t-il.

« Je préfère ne pas trop me faire d'idée, vois-tu ; quelqu'un pourrait être blessé ce soir. Avec trop d'espoir, on risque d'être déçu... » déclare Arthur, perdu dans ses pensées.

« Je te trouve bien pessimiste, tout d'un coup. Cela ne te ressemble pas. Que t'arrive-t-il ? » demande Victor

« Rien. Rien, c'est juste que, regarde, nous étions à deux doigts de récupérer Nicolas et il a fallu que nous échouions... encore.

- Bien, certes, je suis d'accord, jusque-là nous n'avons pas eu beaucoup de chance, mais, je reste persuadé que cette fois-ci c'est la bonne. J'ai un bon pressentiment.»

Au bout de quelques kilomètres, la nuit est totalement noire et seuls les phares de la voiture éclairent une route sinueuse. Il n'y a pas beaucoup de circulation, même s'il n'est pas très tard. Malgré l'obscurité, ils arrivent facilement à repérer leur chemin, grâce à leur carte détaillée. Une demi-heure s'est déjà écoulée, et ils arrivent bientôt à destination, avec une seule idée en tête : Retrouver Sarah !

Tout à coup, ils voient le panneau indicateur de Sarlat-la-Canéda qui leur désigne une étroite route. Ils s'y engagent et découvrent, après quelques minutes, un vieux village surmonté d'une colline sur laquelle se dresse une vieille tour.

Depuis tout à l'heure l'averse s'est peu à peu calmée.

« J'ai un mauvais pressentiment, dit Arthur dans un souffle.

- Décidément, tu as vraiment le don de dramatiser pour rien ! »

Ils traversent le village sans voir personne, jusqu'à un petit chemin caillouteux qui mène à la tour où ils s'arrêtent pour

organiser un plan.

Ils se dirigent vers la porte de la tour du Bourreau. Celle-ci est fermée car la tour n'accueille des visiteurs que le matin et l'après-midi jusqu'à 15 heures. Ils essaient tout de même de trouver une autre entrée que l'entrée principale. Victor découvre une trappe masquée par des broussailles, après plusieurs minutes de recherche. Ils se glissent à l'intérieur. Une obscurité pesante emplit le lieu. Heureusement, Arthur avait prévu deux lampes torches et les allume. Après quelques minutes d'observation, leurs yeux s'accoutument peu à peu à la pénombre, les deux amis constatent qu'il s'agit d'un souterrain. Un petit escalier en colimaçon se présente devant eux et s'enfonce en terre. Sans plus réfléchir, ils commencent à le descendre. Ils atteignent une longue cave voûtée.

Ils essaient de tamiser la lumière, dans l'hypothèse où d'éventuels bandits s'y trouveraient et avancent prudemment, guettant le moindre bruit. Après quelques minutes de marche discrète, ils découvrent une faible lueur : quelques silhouettes apparaissent, dont plusieurs plutôt trapues. Parmi celles-ci, ils aperçoivent un enfant. Ne voulant pas risquer le tout pour le tout, Arthur et Victor décident de s'éloigner des bandits et de composer le 17.

A quelques kilomètres de là, le téléphone retentit :
« Gendarmerie de Pau, bonjour ! [...] Un Souterrain ? [...] Peut-être... C'est vrai qu'on nous a alertés que des personnes rôdaient près de la tour il y a quelques jours... Plusieurs patrouilles s'y sont rendues pourtant. [...] D'accord, on arrive ! Surtout ne bougez pas ! N'y retournez pas, cela peut-être dangereux ! »

Un moment plus tard, la tour est encerclée par les gendarmes. Grâce aux renseignements d'Arthur et Victor, ils dénichent l'accès secret, soulèvent la trappe et entrent rapidement.

Malheureusement, ils font beaucoup trop de bruit et sont vite détectés par Mickaël et ses complices qui s'enfuient avec leurs prisonniers par une « sortie de secours » qu'ils avaient apparemment aménagée.

Pour se faciliter la tâche et disposer d'une chance de semer leurs poursuivants, les bandits se séparent en deux groupes. Trois bandits s'en vont avec Sarah et Nicolas, pendant que Mickaël, entouré de sa garde rapprochée les couvrent. Le groupe accompagnant Sarah et Nicolas arrache les clés des mains d'un touriste, venu garer son camping-car à quelques mètres d'ici. Mickaël et le reste de la bande reprennent leur propre véhicule. Aussitôt, les deux groupes prennent la direction des Pyrénées. Le 4X4 rouge part devant, au bord de la panne d'essence. Une station service se présente aux bandits qui, ne voyant plus personne derrière eux, font une halte et ravitaillent leur véhicule. Au même instant, les gendarmes, toutes sirènes hurlantes, rattrapent et serrent de toutes parts le camping-car. Les malfrats sont arrêtés, Sarah et Nicolas sont dirigés sur l'hôpital de Pau pour y subir des examens. Malheureusement, Mickaël, prévenu, prend la fuite une fois de plus...

Tandis que les sirènes retentissent dans toute la vallée, Arthur et Victor, dans leur voiture, rallient Pau par le même chemin que le véhicule de police transportant les deux ex otages. Arrivés à l'hôpital, les deux amis rejoignent sans tarder la chambre dans laquelle Sarah et Nicolas se reposent. Nicolas a déjà encaissé son stress récent. La fillette reprend elle aussi ses esprits. Arthur, soulagé, la prend dans ses bras et la serre contre son cœur. De grosses larmes coulent sur ses joues : après tous ses jours de recherche, la voilà enfin à ses côtés. Arthur enlace sa fille dans ses bras protecteurs, le sourire aux lèvres, et dit :

« Mon cœur, mon tout petit cœur, j'ai eu tellement peur pour toi.

- Papa », répond-elle d'une petite voix, « moi aussi j'ai eu très peur.

- Tout est fini, ma puce. »

Arthur aussi est en larmes, Victor prend son ami dans ses bras.

« C'est grâce à toi... Tout est bien qui finit bien ! » confie Arthur.

Après avoir contacté leurs assurances respectives, il est convenu que le rapatriement se fera dès que possible. Armande avait insisté pour que tout le monde vienne se reposer chez elle. Ils remonteront donc tous passer quelques jours en Bourgogne.

Soulagés par cette bonne nouvelle, les deux amis ont une pensée pour la généreuse Armande. Connaissant la gourmandise de celle-ci, ils se rendent chez le célèbre artisan Francis Miot où ils achètent un assortiment de confitures mais aussi des coucougnettes, spécialité locale ; il s'agit d'une amande grillée chocolatée enrobée de pâte d'amande aromatisée à la framboise, gingembre et armagnac, puis candie au sucre de canne blanc.

Un taxi prendra en charge Sarah et Nicolas alors que Victor et Arthur reviendront avec leur auto.

A leur arrivée en Côte-d'Or en début d'après-midi, Victor et Arthur relatent leurs aventures à la tante Armande. Celle-ci leur demande pourquoi son fils était impliqué dans cette affaire. Ils lui expliquent que Nicolas s'était intégré à un gang pour essayer de sauver Sarah des mains de l'ignoble Mickaël.

Ensuite, l'hôtesse annonce qu'elle va préparer un repas en l'honneur du retour de Sarah ; celui-ci sera constitué bien évidemment de gougères puis de charcuterie suivies d'un coq au vin et de petits fagots de haricots verts, liés comme les

fagots de sarments de vignes ; après ils n'échapperont pas au plateau de fromages de Bourgogne. Pour finir, celle-ci réalisera son moelleux au chocolat accompagné de crème anglaise, ainsi que d'une boule de glace au cassis, dessert préféré de son fils. Puis, tante Armande va à la cave chercher de bonnes bouteilles. Les deux amis profitent du bon air et du calme pour effectuer une sieste bien méritée dans les chaises longues du jardin.

Le taxi arrive en fin de soirée. Après de chaleureuses retrouvailles, tante Armande fait entrer tout le monde dans la salle à manger. Une fois la porte de la pièce passée, surprise ! Un somptueux dîner confectionné par la maîtresse des lieux les attend. À table, chacun déguste les mets qui trônent en leur honneur, tout en racontant en détail leur histoire à la maîtresse de maison. Le festin terminé, Armande invite ses convives à aller se coucher. La maison est si grande qu'ils ont chacun une chambre avec de bons lits. Sitôt qu'ils se glissent dans les draps, ils sont entraînés dans les bras de Morphée.

Deux jours plus tard, Arthur et Nicolas sont devant le journal télévisé de 13 heures. Pendant ce temps, Sarah et Victor sont occupés à aider Armande dans le jardin. Tout à coup, la voix de Nicolas se fait entendre :

« Eh ! Venez voir ce qu'ils annoncent à la télévision ! Vite ! »

Tout le monde se précipite devant le poste et écoute attentivement le présentateur :

« Ce matin, vers le massif pyrénéen, une voiture, apparemment recherchée des services de police, un 4X4 rouge, a été retrouvée au fond d'un ravin. Le véhicule, d'après la distance du pied de la falaise à laquelle on l'a découvert, aurait été lancé à pleine vitesse, aurait traversé la glissière de sécurité pour faire une chute d'environ trente mètres. Aucune trace d'un éventuel corps n'a, jusqu'à présent, été trouvée. Les recherches se poursuivent au cas où le conducteur aurait été

projeté hors de l'engin. D'après les policiers il pourrait s'agir de quelqu'un qui désirait se séparer de sa voiture.

Autre fait divers aujourd'hui en France... »

Les cinq téléspectateurs se regardent avec tous la même idée en tête. Puis, sans dire un mot, reprennent leurs activités.

Quelques jours plus tard, après avoir profité pleinement de ce repos à la campagne, Arthur repart pour l'Alsace, Sarah et Victor pour l'Auvergne, mais tous se sont donné rendez-vous pour les grandes vacances à Sète, dans la résidence secondaire de tante Armande, afin de découvrir d'autres spécialités culinaires.

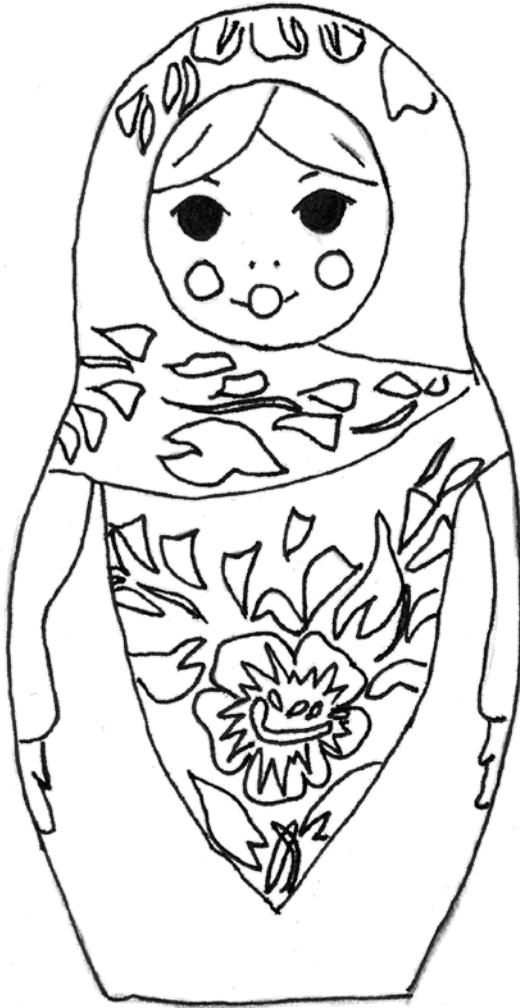
L'histoire ne dit pas ce qu'ils mangèrent...

Rendez-vous à Seratov

classe de 4^{ème} 3 - collège Camille Claudel

et

classe de 4^{ème} 8 - collège Camille Claudel



1

Anton est mon nom, ou plutôt mon prénom. C'est ainsi, en tout cas, que tu me verras nommé, tout au long du récit qui commence et au cours duquel, cher lecteur, tu seras, j'espère, mon compagnon de route. Mon grand âge me permet, le sais-tu, de m'adresser à toi avec toute la disponibilité requise et toute la liberté nécessaire. Ces deux précieux avantages me conduisent en effet vers toi afin de te faire connaître la partie la plus intime de mon existence : le récit de mes souvenirs les plus lointains et les plus marquants, où vont de pair une véritable histoire d'amitié et d'aventure, histoire secrète... en tout état de cause.

C'est en 1925 que je vins au monde, dans le village de Seratov ; j'y ai passé toute mon enfance. En hiver, le paysage est sublime. Les saules sont recouverts de neige et de givre, l'horizon s'étend à perte de vue. Le soleil se reflète sur la couleur blanche de la neige. De temps en temps, un buisson se présente comme une petite lueur de vie dans ce paysage sinistre. Les petits animaux, tels que les lapins, se camouflent dans la neige pour échapper à leurs prédateurs qui, eux mêmes, ont pris une robe de couleur blanche. Le banc de montagnes, au loin, offre un spectacle magnifique qui attire les seuls touristes ayant le courage de monter aux sommets de ces colossales poussées de terre. Le peu de nuages présents dans le ciel dessine des motifs complexes et uniques. Comme tout cela était beau !

Les souvenirs ont une force telle que je me laisse facilement emporter et c'est à peine si je pense, cher compagnon, à te raconter ce moment inoubliable que furent mes retrouvailles avec mon ami de toujours, le plus fidèle et le plus proche, Alexis.

Ce jour-là, je me trouvais, comme à mon habitude à ma table de travail essayant de mettre de l'ordre dans mes affaires et de classer mes archives. Je me laissais distraire, à travers la fenêtre, par le spectacle des oiseaux dans mon jardin, pris dans l'agitation des préparatifs de l'automne. Quel temps grisâtre pour un début d'automne ! Les feuilles volaient en tous sens, poussées par le vent qui soufflait fort, ce jour-là. Des volets grinçaient et claquaient. Le centre ville était désert ; seules quelques voitures circulaient sur la chaussée. Les rares piétons se dépêchaient de remonter l'avenue pour rentrer chez eux et échapper au mauvais temps. Les courageux livreurs de journaux accéléraient pour finir leur tournée. En ce premier jour de soldes flottantes, les commerçants guettaient les rares clients achetant manteaux, écharpes, bonnets et gants. Pour une fois, la météo n'avait pas raconté de sornettes. Les lampadaires et les feux de circulation étaient la seule chose que l'on pouvait clairement distinguer dans le brouillard. Le froid était mordant, étrange pour un début de saison. Grâce aux néons des enseignes, le ciel brumeux prenait des couleurs magnifiques : du marron, du rouge et de l'or illuminaient la sinistre rue.

En même temps, je ne pouvais que tendre une oreille vers la cuisine où Louise, ma gouvernante, faisait un tintamarre du diable. Elle préparait le thé avec son empressement coutumier et jacassait avec plaisir, aimant plus que tout raconter les sornettes les plus extravagantes à son seul admirateur, le chat. Il était question, dans les propos entrecoupés qui filtraient, d'une histoire romantique d'un radieux jeune homme blond épris d'une délicieuse jeune fille qu'elle appelait

Johanna. J'avais compris que Louise prenait, de cette façon, sa revanche sur sa vie solitaire. J'avais pris l'habitude de l'entendre ainsi imaginer des romances et je me disais même qu'un jour peut-être, il serait possible d'en faire un livre. C'est pour ça que, ce jour-là, j'avais suspendu mon activité, juste avant que la sonnette de la porte d'entrée ne retentisse, me faisant, tout à coup, sortir de mes pensées.

Je me levai pour aller voir. Ouvrant la porte, je découvris la silhouette de cet ami si cher à mon cœur. A peine eus-je le temps de réaliser qu'il était là ; mon cœur s'emballa et les larmes coulèrent sur mon visage. Mon ami, me voyant pleurer, sanglota à son tour.

« Je m'étais juré de ne pas pleurer. » me dit-il.

« Mon Dieu ; cela faisait si longtemps, mon ami. Tu es vraiment là ; je ne rêve pas ?

- Allons ! Ce n'est pas une si grande surprise ; il était prévu que l'on se voit rapidement.

- Oui je sais ; mais c'est l'émotion, mon ami. Entre donc.

- Volontiers. »

Avec un grand sourire, Alexis pénétra dans le salon et regarda les cadres accrochés au mur ou plutôt, dirais-je, la seule photographie que j'avais gardée : celle de notre classe de sixième où l'on nous voyait tous trois, Alexis, Louna et moi.

« Tu t'en souviens ? » lui demandai-je

« Comme si c'était hier ! »

L'air triste, mon ami me regarda et dit :

« Anton, il faut que je te parle.

- Que se passe-t-il ?

- Et bien tu te souviens sûrement de ma petite fille, Julianna ?

- Bien sûr ! Je l'adore cette enfant.

- Et tu sais donc qu'à la mort de Louna elle était très triste ?

- Oui ; mais c'est normal puisqu'elle venait de perdre sa grand-mère qu'elle aimait tant.

- Je sais bien. Mais, deux jours après ton départ, elle s'est

réfugiée dans le grenier et a trouvé la photo.

- La photo ?

- Tu sais bien ; cette photo que j'ai gardée ; celle qui contient tant de réponses.

- Oh ! Et que s'est-il passé alors ? Tu lui as dit ?

- Elle m'a posé des questions sur cette étrange photographie. Heureusement pour moi, le détail qu'elle ne devait pas voir était noirci par les multiples traces du temps, et au moment où j'allais lui mentir pour dissimuler mon secret, un coup de téléphone a retenti.

- Et alors ?

- Je venais d'être sauvé par mon banquier. Il voulait me dire qu'il avait pris rendez-vous avec le notaire pour l'héritage et la paperasse. Mais je déteste devoir mentir ; je ne peux vraiment plus supporter cette situation.

- Ah ! Je te comprends mon ami ; mais il faut que tu gardes ce secret. Il serait susceptible de te faire tomber ainsi que tout ton univers. »

Et sur ces mots, nous allâmes nous promener dans le jardin.

Peu de temps après, nous sommes rentrés ensemble dans le salon, puis nous nous sommes dirigés, presque naturellement vers mon bureau. Je le laissai entrer le premier et le vis poser son manteau de yack sur le porte manteau en bois importé de notre village natal, Seratov. Ses yeux se posèrent alors sur ma carte de Russie. Il regarda plus attentivement la zone entourée et hachurée en rouge mais il s'attarda plus encore sur la photo de classe de sixième.

Il aperçut le système d'alarme, la caméra de sécurité et les détecteurs infrarouges à côté d'un coffre à code.

« Tu protèges toujours notre secret ? » demanda Alexis.

« Bien sûr. » répondis-je.

Pour la première fois, il contemplait ma maison, copie conforme des maisons de Russie, avec des meubles en mélèze de Dahurie. Puis il s'absorba dans cette photographie

de classe, unique, sur laquelle nous pouvions nous voir tous trois, Louna, lui et moi. Il était ému ; elle lui rappelait de bons et de mauvais souvenirs. Une larme coula sur sa joue. Je voulais le réconforter mais je le laissai seul encore quelques secondes. Son visage était pâle, on aurait juré qu'il n'allait pas bien. Il ne pleurait plus mais avait encore les yeux rouges. Il me regarda avec émotion et je vis un homme âgé, effondré devant cette photo. A travers ce visage qui m'était si familier, je retrouvais l'homme qui, quelques années auparavant, avait perdu l'être cher et il me revint à l'esprit l'appel que j'avais alors reçu de Julianna.

« Allo !

- Allo ! Qui est-ce ?

- C'est Julianna.

- Ah oui ; comment vas-tu ?

- A vrai dire, pas vraiment bien.

- Que se passe-t-il ?

- Grand-mère Louna est décédée.

- Oh ! Je suis vraiment désolé. J'avais entendu dire qu'elle n'allait pas bien. Je n'ai pas pu prendre de ses nouvelles car je n'avais plus de numéro.

- Ce n'est pas grave ; mais voudrais-tu m'accompagner à l'enterrement ?

- Oui, bien sûr ! Je prendrai le premier vol pour l'aéroport Chérévétévio de Moscou, avec toi.

- Merci ! Alors à demain. »

Le lendemain de cet appel, Julianna et moi avons pris nos billets pour nous rendre, par le premier vol possible, auprès d'Alexis. Après l'atterrissage à l'aéroport Chérévétévio, à Moscou, nous prîmes le train en direction de Serpoukhov. La maison de Louna et Alexis était située aux abords de la ville ; on y accédait par un étroit chemin en bordure de la forêt, au bout duquel s'étendait un petit parc qui précédait l'habitation.

L'air était très humide. Les arbres ombrageaient le sentier. Des araignées et de nombreux insectes grouillaient dans les troncs d'arbres morts. Le sol était tapissé d'une épaisse couche de feuilles. Les champignons grignotés se comptaient par dizaines et les limaces gluantes laissaient leurs longues traînées de bave derrière elles. La lumière du jour pointait entre les peupliers et les chênes. On se serait cru en pleine campagne. Nous longions désormais le périmètre interdit : le squat aux mystères. Le spectacle désolant qui surgit soudain devant moi me montra une triste réalité. A droite se dressait une maison délabrée. Il manquait des tuiles au toit ; l'allée, qui avait dû être sophistiquée à l'époque, était maintenant envahie par les hautes herbes. Par terre, on trouvait des ordures, des mégots de cigarettes et des bouteilles de bière vides. Les façades étaient parsemées de graffitis. Sur le côté gauche, on pouvait voir un chantier abandonné ; ce devait être un ancien entrepôt ou une usine désaffectée. Le bâtiment comprenait trois étages avec des ouvertures brisées. Les murs en béton étaient, eux aussi, recouverts de tags.

Arrivés chez Alexis, par le parc, après avoir emprunté le chemin de pierre bordé de petits buissons, nous vîmes le jardin de Louna. Il y avait encore quelques fleurs en bon état, mais les autres étaient fanées depuis la mort de Louna. Quelques voitures étaient garées dans la cour. Je vis Julianna se diriger vers Alexis et lui demander si elle pourrait s'occuper du jardin de sa grand-mère ; elle ne voulait pas que les fleurs fanent. Elle savait que sa grand-mère y tenait énormément et qu'elle y passait pratiquement tout son temps.

Tous les souvenirs partagés, entre Alexis et moi, nous rapprochaient davantage encore et je vis une inquiétude apparaître sur le visage de mon ami. Il me raconta l'épisode qui l'avait bouleversé. Durant quelques jours, après les obsèques de Louna et après mon départ, il avait vécu avec sa petite fille. Ce fut un moment crucial pour lui parce qu'il avait

dû, une nouvelle fois, garder secret tout un pan de sa vie d'adolescent. Il me narra les exactes circonstances de l'incident de la photographie du grenier.

« J'avais vu Julianna fouiller dans les moindres recoins de la maison et je l'ai suivie jusque dans le grenier. J'ai découvert, avec stupeur, la photo qu'elle tenait entre les mains. Elle la regardait attentivement. Les têtes de mes anciens compagnons d'armes étaient masquées par les moisissures. L'enfant était très intriguée par l'image étrange et suspecte qu'elle avait entre les doigts. Lorsqu'elle remarqua enfin ma présence, elle tenta de m'interroger mais je fis la sourde oreille. J'essayai de l'emmener sur un autre sujet de conversation mais elle insistait et je faillis céder. Je tentai de gagner du temps en lui demandant si elle avait faim. Elle refusa, car elle était impatiente de connaître l'histoire de cette photo. J'étais coincé. J'allais donc devoir lui révéler mon sombre et sinistre passé...

Heureusement pour moi, le téléphone retentit dans la maison juste au moment où je m'efforçais de parler à Julianna avec beaucoup d'embarras. »

2

« Heureusement pour nous, veux-tu dire ! C'est normal qu'elle soit aussi curieuse, Julianna... Avec des parents explorateurs, on s'interroge sur tout et encore plus, surtout après leur triste sort. Pauvre enfant ; avoir perdu ses parents si jeune ! Désolé, Alexis je ne voulais pas te faire de peine à nouveau. »

Derrière les lunettes embuées de mon ami, je vis tout le désespoir d'un homme lourdement affecté par une vie ponctuée de malheurs. Les obsèques de Louna lui avaient rappelé, inévitablement, la disparition de leur fille, Anouchka, et de leur gendre, Igor, dont les corps n'avaient jamais été retrouvés. Julianna n'avait que trois ans lorsque ses parents furent envoyés en Sibérie, au Mont Béloukha afin d'y étudier la faune. Avec une voix pleine de sanglots, il me répondit :

« Tu n'y es pour rien ! J'ai appris à taire certains faits mais je ne supporte plus de mentir au seul être cher qu'il me reste... Tu sais, Julianna a été notre rayon de soleil, à Louna et à moi. - Je t'arrête tout de suite ; nous avons promis ! » l'interrompis-je. « Et d'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi tu dis : mon sombre et sinistre passé ? Car il nous est commun... Sur cette photo, je te rappelle que nous y sommes tous à cause de ce satané Vladimir... ? »

Un long silence s'établit ; je pris la décision de le suspendre :
« N'en parlons plus, cessons de nous lamenter. Je t'invite dans le petit restaurant du coin de la rue qui est très réputé

pour ses galoubtsy ¹ ! Laisse-moi le temps de prévenir Louise, ma gouvernante ; je sens qu'elle a préparé du chtchi ², malgré que j'aie beau lui répéter que je n'aime pas sa soupe ! Normalement, le bouillon doit être épais, gras et aigre, mais elle n'arrive pas à réussir cette soupe aux choux que ma mère me faisait si bien ... »

Je vis un léger sourire sur les lèvres d'Alexis qui me dit alors :
« Tu exagères. Cette brave Louise fait ce qu'elle peut ; mais ce n'est pas dans sa culture ... »

Après avoir promis à cette brave femme que nous rentrerions prendre le dessert qu'elle avait confectionné, nous enfîlâmes nos manteaux et nous rendîmes dans ce petit restaurant qui accompagnait les galoubtsy d'une vodka absolument divine. Je n'avais pas menti à mon ami. Les feuilles de chou farcies au porc haché mélangé à du riz, de l'oignon et des épices savamment choisies lui avaient fait oublier temporairement ses soucis. La boisson avait dû également nous y aider... Nous rentrâmes donc, légèrement ivres à l'appartement, et Louise crut que nous étions ravis par l'énorme vatrouchka ³ qui trônait sur la table du salon.

¹ Les galoubtsy, ou dolma, sont originaires des anciennes Républiques du sud de l'ex-URSS. Les feuilles de chou remplacent les traditionnelles feuilles de vigne. On fait blanchir les feuilles de kapousta (chou), et on les garnit d'un mélange de viande de bœuf ou de porc hachée crue, d'oignons, de riz, et l'on ferme.

² Le chtchi (soupe au chou) est une des plus vieilles recettes russes. C'est un bouillon plus ou moins épais, gras et aigre que l'on prépare avec de la viande, du poisson ou des champignons. On y ajoute souvent des salaisons ou des saucisses. Son épaisseur dépend de la quantité des ingrédients de base : chou, oseille, autres légumes ou ajout de farine. Son acidité - de la quantité de saumure, de vinaigre, de kvas, de crème, de tomates. Le véritable chtchi russe se prépare dans des pots en terre dans le four traditionnel. On sert le chtchi avec la viande et on y ajoute un peu de crème fraîche aigre. Au printemps on le prépare souvent à l'oseille et aux pousses d'ortie ; c'est le chtchi vert. On le sert avec de la crème et des oeufs durs hachés.

³ La vatrouchka est un célèbre dessert russe à base de fromage blanc assez épais. La vatrouchka peut se déguster nature, agrémentée ou non de raisins secs, parfois de zestes de citron ou garni d'une préparation croquante au pavot et au miel.

Pour lui faire plaisir, nous reprîmes de cette tarte au fromage blanc et aux raisins secs dont nous ne raffolions ni l'un ni l'autre...Je servis donc à Alexis une dernière vodka et nous nous promîmes de nous revoir très bientôt.

Les jours et les mois passèrent. Je décidai d'inviter Alexis et Julianna pour Рождество (Rojdetsvo), ou Noël, si tu préfères, lecteur. Je dois t'indiquer que les Russes fêtent Noël selon l'ancien calendrier julien, en retard de 13 jours sur celui de Louise, ou le tien, puisque ma gouvernante est d'origine française. Cette soirée se fête plus entre amis qu'en famille et il n'y a pas de cadeaux à ce moment-là ce que mon employée ne comprenait pas... Elle racontait alors au chat les Noëls les plus merveilleux de sa jeunesse ce qui ne tardait pas à me faire sourire pensant à mon idée de rassembler toutes ses aventures dans un livre qui dépasserait les huit cents pages tant elle était bavarde... J'avais d'ailleurs entrepris de l'écrire.

Vint enfin ce jour tant attendu, qui nous permit de nous retrouver, Alexis et moi.

Ces quelques jours, en attendant Julianna, ont été d'une rare intensité. Nous ne pouvions nous empêcher de nous raconter nos vies et d'aller d'anecdotes en fous rires, comme au bon vieux temps. Cette exaltation était parfois entrecoupée de confidences et le ton alors se faisait plus grave. Malgré tous les événements des dernières années, nous retrouvions parfois spontanément les attitudes un peu futiles de notre enfance.

Imagine mon cher lecteur qu'une surprise n'arrive jamais seule. Ce qui va suivre t'étonnera autant que moi car, quelques jours seulement après ces retrouvailles, l'émotion fut à son comble dans ma maison de vieux solitaire.

C'était un jour froid et ensoleillé. Nous étions cependant

encore en automne, mais la neige nous avait surpris et était arrivée de façon inhabituelle. Planté derrière la fenêtre du salon, je sentis, sur mon épaule, la main d'Alexis. Il m'entraîna près de la porte fenêtre du salon. Les flammes dansantes de la cheminée se reflétaient dans les vitres. J'aperçus au dehors une silhouette féminine qui se dirigeait vers la maison.

Traversant le jardin, elle marqua un petit temps d'arrêt devant les arbres déjà revêtus de flocons blancs. Les branches des haies délimitant la propriété semblaient elles-mêmes alourdies par cette pellicule poudreuse. En tout cas, à cet instant même, je ne voyais plus que cette jeune femme longeant l'allée principale. Elle marchait d'une allure un peu hésitante, laissant derrière elle des traces de semelles de ses chaussures. Elle se tenait maintenant derrière la porte d'entrée et avant même qu'elle ne fasse le geste d'actionner la sonnette, dans un réflexe, j'ouvris. J'avais intuitivement reconnu cette silhouette à la démarche fluide et légère.

« Julianna ! Bonjour ; entre, entre vite au chaud ! »

Devant moi, se tenait cette jolie jeune fille dont le visage gardait encore quelques traits de l'enfance.

« Bonjour Anton, je t'embrasse ! Je suis très heureuse de te revoir. »

Elle parlait avec un ton très rieur et ses yeux pétillaient comme deux magnifiques petites étoiles. Elle était détendue, et semblait toujours aussi facétieuse.

« Tes cheveux sont toujours aussi blonds mais tu as troqué tes couettes pour un petit chignon ; tu es toute en beauté et ton grand-père m'avait caché cela. Hein, Alexis ! »

Celui-ci l'avait prise dans ses bras, chaleureusement, mais n'avait rien dit jusque-là.

« Je ne t'ai pas averti, je voulais que tu la découvres à son arrivée. Avec qui as-tu fait le voyage et comment es-tu venue ? D'ailleurs, je m'inquiétais à ce sujet ! »

Julianna fut assez laconique dans sa réponse ; elle précisa seulement qu'elle était arrivée en taxi et que quelqu'un l'avait accompagnée. Le regard de mon ami s'était alors assombri et une gêne était apparue sur son visage. Je changeai de sujet.

« Quel plaisir de vous avoir tous les deux ! Installez-vous ! Nous allons nous restaurer un peu, histoire de nous réchauffer et de fêter ce moment. »

Je souris à Julianna qui avait retrouvé ses mimiques chaleureuses et malicieuses. Elle se déplaçait de temps à autre dans le salon avec l'allure gracieuse d'une patineuse. J'appelai Louise pour qu'elle nous apporte une petite collation. En même temps, je devinais quel plaisir elle allait avoir de retrouver Julianna avec laquelle elle avait été si complice autrefois, lui racontant toutes ses histoires les plus fantasques et riant à qui mieux mieux. Elle arriva, le chat sur ses talons comme d'habitude, un torchon à la main et vêtue de son éternel accoutrement un peu vieillot.

En voyant Julianna, elle se jeta à son cou avec toute la tendresse qui la caractérise. Son accent bien marqué venait encore souligner son originalité et son parler franc.

« Bonjour ma petite ! Comme tu as grandi ! » s'exclama-t-elle avec un grand roulement de R.

« Ma Louise, comme je suis heureuse de te revoir ! On va pouvoir se raconter nos petites histoires, comme celle du faucon et du serpent que tu m'avais inventée.

- Oui, mais je vais changer de sujet si je veux que tu m'écoutes encore avec le même petit minois et les mêmes jolis yeux ronds remplis de scintillantes lumières.

- Venez nous rejoindre dans le salon » enchaîna Alexis, « on a plein de choses à se dire. »

Pendant un bon moment la conversation fila bon train et chacun y allait de son souvenir, dans tous les sens. On évoqua une visite mémorable au zoo où Louise avait réussi à captiver tout un public de jeunes singes fascinés, poussant de

petits cris à chaque fois qu'un silence s'installait. Même le chat allongé à côté de Julianna s'intéressait à la discussion !

Lorsque tout le monde fut un peu remis de ses émotions, Julianna, assise sur le canapé, but son thé, du bout des lèvres, avec délicatesse et une sorte de nonchalance, assez peu habituelle chez elle. Je mis sur le compte de la fatigue. Elle était ainsi plus jolie encore. On apercevait, quand elle souriait, ses dents d'une blancheur presque transparente comme le givre d'un petit matin d'hiver. Je repensais à son enfance et me rappelais la petite fille tantôt boudeuse, tantôt rayonnante, parfois capricieuse, mais si volontaire et si ambitieuse pour la future carrière qu'elle projetait.

Traditionnellement, le soir de Noël, les jeunes filles se tirent les cartes pour savoir si elles vont se marier dans l'année et avec qui. Julianna s'adonna à cette tradition et vit des choses étranges : l'apparition d'un homme au lourd passé. Alexis s'empressa de lui préciser que les cartes ne dévoilent pas toujours la vérité mais, perspicace, elle questionna son grand-père :

« Cet homme n'aurait-il pas un rapport avec la photographie ? »

Ennuyé et me regardant, il lui répondit :

« Oui, c'est Vladimir Ruskov !

- C'était un de vos amis ? » demanda-t-elle, intéressée.

« Nous faisons partie de la même bande. » ajoutai-je.

« Quelle bande ? » s'empressa-t-elle de questionner.

« Cela ne te regarde pas, petite curieuse ! » grommela Alexis.

Le copieux repas de Noël et la vodka aidant, j'entrepris de broser le portrait de Vladimir à Julianna.

« Ce jeune homme, Vladimir, vois-tu, avait l'air hostile et sombre. Ses cheveux noir ébène, courts mais mal coupés, sa tête carrée et sa grosse mâchoire le faisaient apparaître comme un sauvage, pour ceux qui ne le connaissaient pas.

Pour avoir combattu à ses côtés, je sais que c'était un grand soldat qui s'adaptait aux situations. Il courait comme une gazelle, pouvait marcher aussi lentement qu'une tortue, mais il était toujours prêt à attaquer s'il le fallait.

- Sur le Front, il avait changé ... Cela fait très longtemps qu'il ne m'a pas donné de nouvelles... » ajouta Alexis

La gouvernante apporta le dessert et Julianna ne nous posa plus de questions.

Alexis et Julianna restèrent plusieurs jours chez moi. Louise était ravie de trouver quelqu'un à qui parler français puisque la jeune fille étudiait plusieurs langues européennes. Pendant ce temps, avec Alexis, nous évoquions nos craintes de voir ressurgir le passé. Avec le décès de Louna, Vladimir semblait avoir retrouvé notre trace... J'avais même cru l'apercevoir ! Mes nuits étaient de plus en plus agitées. Après une soirée où Alexis et moi avions évoqué l'histoire de la photo, je ne pus m'empêcher de la revivre dans mes rêves.

Et pour que toi, lecteur, tu puisses mieux comprendre ce qui nous lie, Alexis et moi, je me dois de te la raconter.

Je me souviens d'un jour plutôt sinistre où Alexis, mes camarades et moi préparions un mauvais coup. Vladimir, un adolescent de notre bande, ne pensait qu'à ça ! Pendant toute la journée, il nous avait expliqué son plan diabolique... Nous nous étions donné rendez-vous, au petit matin, à l'entrée de Saint Pétersbourg. Nous devons former notre groupe près du Musée Anatchkov. Vladimir nous donna les dernières instructions avant notre intrusion dans le bâtiment.

Personne ne nous avait entendu comploter, semble-t-il ; seul un homme avec un accoutrement ridicule marchait sur le trottoir opposé et il était trop loin pour entendre. Cependant je ne pus m'empêcher de rire, ce qui rendit Vladimir très mécontent... Sur le plan que nous avions dessiné, notre cible,

une matriochka, se trouvait dans une petite pièce, au fond de la bâtisse. Heureusement pour nous, Vladimir avait découvert qu'un passage caché se trouvait dans le mur. Comment l'avait-il appris ? Nul ne le sait. Nous nous sommes alors dirigés vers le passage, à pas de loup. Sur l'ordre de Vladimir, Ivanov donna un léger coup de pied dans l'une des briques. La porte secrète s'ouvrit sans un bruit. Elle menait directement dans la pièce où se trouvait la poupée gigogne. Une fois à l'intérieur, Vladimir nous précisa, à voix basse que, dans la petite poupée se trouvait une clef spéciale qui nous apporterait la richesse jusqu'à la fin de nos jours. Nous étions intrigués par ses paroles mais nous avons autre chose à faire que de nous interroger. Vladimir souleva d'un coup la cage de verre qui protégeait la matriochka.

Celle-ci était assez petite, en bois de tilleul, et représentait une petite fille tout à fait normale. On pouvait observer des inscriptions gravées en russe ancien sur le bas de sa robe. Elle souriait et ses yeux semblaient nous fixer comme si elle nous voyait vraiment.

Tu te doutes bien, cher lecteur, que, comme tu peux l'imaginer, nous devons maintenant déguerpir rapidement...

Un bruit de verre cassé nous fit sursauter : la cage de verre gisait en mille morceaux sur le sol. Des pas de course retentirent au loin. Nous nous sommes enfuis par le passage secret mais une silhouette se découpa dans l'ombre. Un coup de pistolet retentit, puis trois autres. Et nous avons enjambé un cadavre. Moi, Anton, je fis, instinctivement, un mouvement de recul tant l'horreur était forte ! Puis, nous nous sommes dépêchés de nous enfuir, contrairement à Alexis. Il avait remarqué que l'homme avait un appareil photo, chose tellement rare à l'époque. Rapidement, il s'en saisit. Une fois dans notre cachette, nous avons enfin pu contempler notre prise. Vladimir ouvrit la matriochka ; mais son sourire s'éteignit

brusquement lorsqu'il regarda le contenu de la poupée. Il n'y avait pas de clef ! A la place, se trouvait un morceau de papier sur lequel étaient inscrits un nom et une adresse mystérieuse... Avant de nous quitter, Vladimir demanda au plus jeune de nous prendre tous en photo. Ce n'est que très longtemps après qu'Alexis fit développer la pellicule sur laquelle était gravé le fameux cliché qui avait tant intrigué Julianna...

Petit à petit, notre bande s'était désunie ; mais nous retrouvâmes Alexis, Vladimir et moi, au Front pendant la seconde guerre mondiale et c'est là que tout bascula...

3

Alexis me regarda et nous arrê tâmes de replonger dans nos souvenirs. Nous reprîmes alors une discussion chaleureuse qui ne semblait pas enchanter Julianna. Une odeur agréable envahit alors la pièce. Louise, le chat sur les talons, apportait le thé. Elle l'avait préparé dans le samovar, sorte de grosse bouilloire qui permet de maintenir plusieurs litres d'eau à la bonne température pour préparer ce breuvage si apprécié. J'avais dit un jour à ma gouvernante que je n'en avais jamais bu de meilleur que le fameux « Remparts de Varsovie », mélange de thé noir et d'agrumes séchés. Je le lui avais vanté comme un délicieux thé d'après-midi au fort goût de pamplemousse et, la connaissant, elle avait dû courir toutes les boutiques de la ville pour satisfaire mon envie. Nous nous préparâmes à la cérémonie traditionnelle.

Je peux te dire, cher lecteur, que, dans ma famille, cet instant de partage était très important. Le samovar me venait de mes arrière-grands-parents, et je me rappelle encore ma mère ; elle refusait que quelqu'un d'autre qu'elle touchât à cet objet qui m'impressionnait lorsque j'étais enfant. Pour que tu comprennes encore mieux, je vais te décrire le nôtre : il est constitué d'un foyer, d'un grand récipient évidé en son centre et d'une cheminée. Dans le foyer, un brasier de charbon de bois est préparé et sert à chauffer l'air qui se trouve dans la cheminée qui le surmonte : ce système permet d'amener et de maintenir l'eau à une température constante. La forme du

samovar est étudiée de façon à ce que l'on puisse entendre les différents stades de l'ébullition de l'eau : elle commence par « chanter », puis « bruire » et enfin « gronder comme la tempête ». Un robinet, placé sur la paroi extérieure, permet de remplir aisément tasses et théières. La théière, dans laquelle un extrait de thé très concentré est préparé, est posée au-dessus de la cheminée, et est ainsi maintenue au chaud. Pour se servir, chacun verse dans sa tasse un fond de thé, qu'il rallonge d'eau chaude.

Quand l'eau commençait à bruire, nous savions que nous allions bientôt prononcer des paroles que je croyais magiques « na tchai » qui signifie tout simplement « pour le thé ». Mais ce qui me plaisait encore davantage, c'était la façon de le boire : il fallait placer un sucre entre les dents, le thé s'en imprégnait en passant de la tasse à la bouche. Aujourd'hui, je préfère, même si cela est un sacrilège pour les puristes, porter mes lèvres à la tasse et y ajouter un nuage de lait... J'aime beaucoup mon samovar qui ressemble à une clé formée de quatre ronds. Le vase, de couleur argentée, est très travaillé et les motifs variés fournissaient des sujets à mon imagination d'enfant.

Louise servit le thé en premier à Julianna dans une tasse en porcelaine blanche ornée de décors à l'or pur, provenant du service de ma grand-mère, apparentée à la famille de Nicolas II, dernier Tsar de Russie. Il n'est pas étonnant que j'aie conservé quelques bonnes manières aristocratiques !

Julianna, dont l'humeur n'était plus aussi enjouée, s'exclama alors : « Je n'ai jamais goûté un thé aussi divin, dans un contenant aussi magnifique ! Louna ne m'en avait jamais parlé et pourtant nous avons l'habitude de déguster son préféré, l' " Impérial ", que je croyais être le meilleur, sans doute à cause de son nom. Quand nous le buvions, je me croyais une

grande dame... » Alexis l'interrompt gentiment ; je pense que le chagrin était encore trop présent en lui.

Un peu lasse, Julianna demanda à se retirer et partit se reposer. Cela qui nous permit, à Alexis et moi, de parler à nouveau de notre passé trouble... Il voulut revoir la matriochka, conservée dans mon coffre-fort. Je la sortis et, après avoir relu les inscriptions sur le papier, qui nous avait créé tant d'ennuis avec Vladimir, je la replaçai très vite dans sa cachette...

Le lendemain, la jeune fille sortit seule, prétextant vouloir faire quelques emplettes dans les magasins de la ville ; mais, le soir, elle revint sans achats. Je trouvai cela étrange mais ne voulus pas inquiéter mon vieil ami Alexis. Plusieurs jours passèrent avec toujours les mêmes interrogations de Julianna sur le passé mais nous restâmes toujours très vagues dans nos informations.

Le lundi suivant, Julianna nous annonça qu'elle souhaitait se rendre au Muséum d'Histoire Naturelle afin de rencontrer les collègues de ses parents. Alexis s'empressa d'ajouter qu'il l'accompagnerait.

« Viendras-tu avec nous Anton ? »

- Non ; je suis un peu trop fatigué en ce moment pour aller en ville. Allez-y simplement tous les deux. Mais revenez tout de même avant la nuit. » répondis-je.

« Oui ; ne t'inquiète pas, Anton. Nous serons là pour le dîner. » affirma Julianna.

Elle enfila son manteau, mit ses gants et entourra son cou de l'écharpe que sa mère adorait, seul souvenir d'elle qu'elle gardait précieusement. Elle aida Alexis à revêtir son pardessus puis ils sortirent tous deux. Par la fenêtre, je les suivis du regard ; ils traversèrent la ruelle en face de chez moi.

Après m'être assis dans mon fauteuil, j'écoutai un peu de musique. En plein milieu d'une « Improvisation pour piano » de Rachmaninov, je sursautai en entendant la porte claquer. Ce n'était pas habituel. Louise revenait d'être allée faire ses courses ; elle entra rapidement dans le salon, l'air soucieux, et me tendit un journal. M'en étant saisi, le gros titre me sauta aux yeux : « Macabre découverte sur le Mont Béloukha », lus-je à haute voix. « Le 15 décembre dernier, plusieurs spécialistes de la montagne effectuaient un trek dans le massif de l'Altaï, à la frontière entre le Kazakhstan et la Russie. Rappelons que, souvent comparé au Mont Blanc, sommet incontournable par sa beauté, il est classé au patrimoine mondial de l'Unesco, en tant que montagne d'or de l'Altaï. L'équipage devait y réaliser des photographies pour une revue géographique célèbre. Mais leur découverte de ce paradis ne fut pas aussi idéale qu'ils le prévoyaient ! Deux corps prisonniers dans un glacier... » Je me tus, laissant tomber le journal à terre.

Pendant ce temps, Alexis et Julianna étaient arrivés devant l'imposant bâtiment du Muséum d'Histoire Naturelle. Le grand-père y pénétra le premier, suivi de très près par sa petite-fille. Ils étaient pratiquement les seuls visiteurs et, sous leurs yeux, de nombreux animaux empaillés semblaient les accueillir... Un énorme tigre de Sibérie, espèce devenue menacée, les émerveilla. A ce moment-là, leur visite fut interrompue par deux personnes en blouse blanche, qui arrivèrent comme s'ils avaient été prévenus de la venue de ces visiteurs...

« Bonjour ! Je suis le docteur Piotr Donskoï et voici mon adjointe Ivanovna Douchka. Que pouvons-nous faire pour vous aider ? » demanda l'homme, les yeux mi-clos laissant entrevoir qu'il n'avait pas beaucoup dormi les derniers temps. « Bonjour ! Je suis Alexis Pietroslav, le père d'Anouchka et beau-père d'Igor qui ont travaillé ici ; et voici Julianna, leur fille. Pourrions-nous vous entretenir en privé ? » demanda Alexis.

« Bien sûr. Veuillez nous suivre dans mon bureau. », répondit le docteur Donskoï.

« Je vous montre le chemin. » ajouta Ivanovna Douchka.

Situé à l'extrémité d'un couloir, au fond du musée, le bureau était une pièce assez vaste, rempli d'animaux empaillés, mais aussi de cartes murales et de photographies diverses, témoignages des diverses expéditions auxquelles les intéressés avaient participé au cours des dernières années. Après les avoir fait asseoir, le docteur Donskoï commença par leur indiquer les différentes contrées où il s'était rendu et entama un véritable exposé sur le tigre de Sibérie.

« Quel idiot ! Je ne suis pas là pour entendre toute sa science ! » pensait Julianna.

Elle sortit alors de son sac une photographie où ses parents jouaient avec elle dans leur belle propriété de Novossibirsk, à proximité du massif de l'Altaï, et coupa, d'un ton un peu sec, le savant :

« Merci pour tous ces renseignements, docteur Donskoï, mais je suis là pour un tout autre sujet ! »

Alexis lui fit de gros yeux mais, connaissant sa petite fille, il savait que rien ni personne ne la ferait taire.

Le visage d'Ivanovna Douchka s'éclaircit d'un coup.

« Oui, je reconnais ce cliché ; c'est même moi qui l'ai réalisé. Anouchka était une excellente amie. Ils sont partis avec Igor en mission pour étudier la faune...

- Ivanovna, » l'interrompt le docteur Donskoï, « je dois m'entretenir en particulier avec ce monsieur. Je vous serais reconnaissant de nous laisser seuls un moment. Vous pourrez poursuivre votre conversation avec mademoiselle. »

Bien que ceci déplût fort à Julianna, les deux femmes s'exécutèrent et quittèrent le bureau, Ivanovna continuant à évoquer les bons souvenirs qu'elle avait de son amitié avec les parents de la jeune fille.

« Désolé, Monsieur. Je vous présente toutes mes condoléances. » murmura le docteur Donskoï.

- Je ne comprends pas ! » répondit Alexis.

Le scientifique tendit alors un journal du matin à son interlocuteur. Celui-ci put alors y lire, en première page : « Deux corps prisonniers dans un glacier [...] Après identification [...] Igor et Anouchka [...] ». Effondré, mais en même temps soulagé de savoir que les corps avaient été retrouvés, Alexis interrogea le docteur : « Pourquoi ne pas l'avoir dit en présence de Julianna ? »

- Impossible ! Celui qui vous a précédé ici, ce matin même, m'a fait promettre de ne rien dire, car Anouchka et Igor étaient sur le point de découvrir un terrible secret... Je n'ai pas osé poser de questions à cet homme que je croyais être vous-même...

- Mais de quoi parlez-vous ? Qui est cet individu ?

- Je ne sais pas... »

Julianna entra, à ce moment là, dans le bureau et rappela à son grand-père qu'ils étaient attendus. Ils quittèrent le Muséum et regagnèrent la maison où je les attendais avec impatience.

Le lendemain, alors que j'avais interdit à Louise de tout dévoiler, Alexis vint me parler. Il m'annonça qu'il devait partir pour Balatrovsk et me fit part de la triste découverte concernant ses enfants. Il me demanda de ne rien dire pour l'instant à Julianna et d'essayer de l'empêcher de sortir momentanément, de crainte qu'elle n'apprenne la nouvelle. Il me dit préférer attendre que la famille d'Igor soit avec lui afin d'entourer au mieux leur petite fille. Il me raconta également qu'un individu s'était présenté avant eux au musée et qu'il ne comprenait rien à ce que lui avait dit le docteur Donskoï. Puis, il partit pour aller réserver ses billets à la gare ferroviaire.

Pour moi, cher lecteur, tout apparaissait très clairement... Vladimir ne devait pas être étranger à ça mais je n'osai rien dire pour ne pas ajouter aux difficultés à mon vieil ami. Il allait falloir agir vite, me sembla-t-il, afin de protéger Julianna et Alexis. Je devrais aussi faire très attention car le danger semblait ne pas être loin ; mais peut-être me trompais-je ?

Le téléphone sonna ; je décrochai, mais personne ne parla. Cela se reproduisit plusieurs fois et m'inquiéta. Le passé se rappela alors à moi.

Au front, dans l'unité combattante où Alexis, Vladimir et moi servions, notre petit groupe fut vite repéré. Face aux difficultés et devant toutes les horreurs de la guerre, nous retrouvions une solidarité et une unité. Très rapidement, il nous fut confié de transmettre les ordres et même les messages les plus secrets du haut commandement.

Dans cette nouvelle situation très complexe, nous avons fixé notre point de ralliement, loin de la zone de combats, dans « le squat aux mystères ». L'endroit était toujours aussi lugubre et était même devenu plus insalubre encore. Il était rempli de toiles d'araignées ; le sol était recouvert d'une épaisse couche de poussière, marquée par les traces de souliers ; le plafond tombait par endroits et le plâtre des cloisons était largement cloqué et écaillé par l'humidité.

Apparemment, nous étions les seuls à oser pénétrer dans ce lieu. Nous y avons apporté le strict nécessaire compte tenu du peu de temps que nous y passions pour recevoir et transmettre les informations du Quartier Général. Nous étions prêts à plier bagages à la moindre alerte du guet. Nous y avons même parfois caché provisoirement des responsables de haut rang de la résistance. Nous étions actifs dans l'ombre et impliqués de façon très importante dans les aléas de la guerre. Nous tâchions de garder les uns envers les autres, la

même bonne humeur commune, seule garantie de la survie de notre groupe, dans l'attente de jours meilleurs.

Un jour, alors que nous attendions une mission, nous avons reçu un signal d'alerte. Peu de temps après, depuis une des fenêtres délabrée du squat, Alexis et moi avons vu passer deux hommes de la police militaire ennemie. N'ayant jamais eu affaire à ce genre d'intrusion, nous en avons déduit assez vite qu'ils n'étaient pas arrivés là par hasard, et nous nous sommes éclipsés par le passage secret.

Le lendemain, nous avons appris qu'une escouade de cette même police ennemie était revenue, le soir même, perquisitionner notre repaire. Un homme y avait été découvert, interpellé et embarqué pour interrogatoire. Cette fois-ci, nous étions recherchés à la suite, semble-t-il, d'une dénonciation que nous avons imputée à Ivanov. En effet, celui-ci était absent au moment des faits et nous ne l'avons pas revu à partir de ce jour-là. Jamais les services ennemis ne retrouvèrent notre trace. Et après la guerre, il nous fallut reconstruire notre vie, chacun de notre côté.

Tu peux comprendre cher lecteur pourquoi nous n'avons pu nous résoudre à dévoiler cet épisode à Julianna, même lorsqu'elle nous pressait de questions pendant son séjour chez moi.

Après le retour d'Alexis de Balatrovsk, eurent lieu les obsèques officielles des parents de Julianna. Les corps avaient été rapatriés du Mont Béloukha et l'inhumation d'Anouchka et d'Igor se fit dans le petit cimetière communal, dans une tombe à côté de celle de grand-mère Louna. Malgré son chagrin, Julianna, imperturbable, était revenue plusieurs fois à la charge pour connaître l'histoire de la photo, sans résultat de notre part. Alexis était admiratif devant une telle insistance. Aussi, après le départ de la jeune fille pour

retourner chez elle, avait-il réagi. Il me dit que cela faisait trop longtemps que nous attendions et me demanda de l'aider à rechercher la vérité, me regardant intensément et avec confiance. Mon choix fut vite fait. Je demandai à Louise de préparer, dès la lendemain, mon départ pour Saint-Pétersbourg. Alexis se sentait un devoir de vérité à l'égard de sa petite fille. Il était persuadé que Vladimir était resté là-bas et que nous devions le retrouver. De mon côté, je confiai à mon ami mes impressions à la suite de leur visite au Muséum ainsi que mon envie de partir sur les traces de ce satané personnage, et mettre un terme à toute cette histoire passée. Je voulais moi aussi y voir clair, débroussailler et écarter les ombres du passé.

Pourquoi n'avoir pas cherché plus tôt à éclaircir tout ce mystère ? Comme Julianna, tu te poses peut-être la question, toi aussi, avec un léger reproche au fond du cœur. « Mieux vaut tard que jamais », dit le proverbe et, comme tu le sais, les sages résolutions sont parfois les plus tardives tant les questions peuvent cogner à notre front pendant de très nombreuses années.

Le moment était venu d'aller jusqu'au bout. C'est ainsi que, quelques jours après le départ de Julianna, Alexis et moi-même sommes partis pour Saint-Pétersbourg. Nous nous sommes retrouvés un peu étourdis en arrivant aux abords de cette grande ville et, alors que nous roulions tranquillement en direction du centre, Alexis me dit soudain : « Je reconnais cet endroit ; je suis sûr que nous ne sommes pas très loin de notre ancienne planque ! »

Je lui passai la copie de la carte que je conservais toujours dans le coffre de mon bureau, et il regarda le cercle rouge tracé à l'endroit recherché. Il se pencha sur la carte et m'indiqua la direction à prendre. Nous empruntions des ruelles anciennes et sombres. Menaient-elles toujours à l'entrepôt où

se cachait la « cabane » ? Celui-ci existait-il toujours après tant d'années ?

Un peu plus tard, nous nous sommes retrouvés dans un décor qui, tout de suite, nous parut familier. Le chemin tortueux, bordé d'arbres centenaires, était tout à fait reconnaissable. Cela ne faisait plus de doute ; nous n'étions qu'à peu de distance de la « starye kabiny », notre cabane adossée à l'entrepôt. J'entendis le déclenchement de l'appareil photo d'Alexis. Il n'avait pas changé ; sa manie de dégainer et de saisir un paysage, un visage, d'immortaliser un moment, était restée la même depuis qu'il avait découvert cet instrument magique dans le musée. Pour Alexis, c'était devenu un art et, depuis, cela l'avait accompagné toute sa vie.

Devant nous on pouvait deviner un squat totalement délabré. Ici, le mot « vie » ne voulait plus dire grand chose et le terme de mesure était insignifiant ; tout n'était que ruine. Les pierres étaient écroulées en tas désordonnés.
« Partons, » dis-je. « Il n'y a plus rien à trouver ici ! »

Puisque nous étions à Saint-Pétersbourg, nous avons décidé d'aller au grand théâtre de Mariinsky, endroit préféré de Vladimir avant la guerre. Les décors au plafond étaient somptueux, tout comme les enluminures peintes sur les fenêtres. Il y avait quatre balcons et de grands rideaux rouges. Les sièges étaient d'un rouge plus foncé, les balcons étaient ornés de guirlandes dorées et la scène était immense. Nous étions accoudés au premier balcon en attendant le début de la pièce et, tout en discutant, nous vîmes alors une personne se diriger avec précipitation au premier rang. On aurait dit Vladimir, à sa façon de marcher pour ne pas manquer le début de la pièce ; il faisait souvent ça lorsque nous étions jeunes. Une fois assis, il tourna la tête pour faire signe aux personnes placées derrière lui de faire silence car la pièce allait commencer. A la fin de l'œuvre, nous nous sommes

empressés d'aller à la rencontre de cet homme qui ressemblait à Vladimir, en beaucoup plus âgé évidemment.

« Bonsoir, monsieur ! »

L'homme nous regarda d'un air suspicieux. Plus de doute. C'était sûr, maintenant ; il s'agissait bien de notre Vladimir, des rides en plus.

« Bonsoir, messieurs. Quel beau spectacle, n'est-ce pas ?

- Excellent ! Mais permettez-nous de vous poser une question, si cela ne vous dérange pas.

- Je vous en prie ; que voulez-vous savoir ?

- Ne seriez-vous pas Vladimir Ruskov ?

- Oui ; pourquoi ?

- Tu ne nous reconnais donc pas ? »

Et, tout bas, je lui chuchotai : « Le squat au mystère ».

« Alexis ? Anton ?

- Oui ! Enfin, tu nous reconnais ! Maintenant que nous t'avons retrouvé, nous avons encore d'autres questions à te poser.

- Bien sûr ; mais pas ici. Accompagnez-moi à la maison, mes amis ! »

Nous avons pris ma voiture et l'avons suivi jusque dans une rue en impasse, où se trouvait son immeuble. Tous trois ensemble, nous sommes montés chez lui par l'ascenseur et il nous a ouvert sa porte avec plusieurs clefs. Une fois installés au salon, il nous a servi un verre de vodka.

« Vladimir, comme nous te l'avons dit tout à l'heure lors de nos retrouvailles, au moins deux questions importantes nous brûlent les lèvres depuis très longtemps ; il t'appartient d'y apporter une réponse claire et détaillée. Tout d'abord, pourquoi as-tu disparu, pendant la guerre, sans nous laisser le moindre mot ? Ensuite ; y-a-t-il une relation entre ces faits et la mort d'Anouchka et Igor, les enfants d'Alexis ? »

4

La tension montait. Vladimir ne voulait rien nous dire. Alors que nous allions nous quitter, au dernier moment, il nous dit de revenir nous asseoir. Il était devenu très pâle ; on sentait monter en lui une sorte d'angoisse et il était presque à la limite de l'évanouissement.

Après avoir longuement réfléchi, Vladimir nous dit alors :

« Lorsque la police militaire ennemie est arrivée, j'ai vu Ivanov s'enfuir. Pourquoi ? J'ai alors décidé de le suivre. Je l'ai talonné pendant un long moment puis, alors qu'il s'était arrêté, je me suis approché de lui. C'est alors que j'ai été attaqué par derrière. Je ne sais pas par qui, mais j'ai reçu un coup violent à la nuque. Quand je suis revenu à moi, je ne savais pas où je me trouvais ... J'étais attaché sur une chaise et Ivanov était devant moi. Maintenant j'en suis sûr ; il m'avait tendu un piège. Pourquoi ?

« Ensuite, j'ai été déporté au goulag, au camp de Bamlag, situé en Sibérie. Ce fut pour moi l'enfer. L'hygiène était déplorable, la nourriture dérisoire et, l'hiver, les températures descendaient souvent en-dessous de 30 degrés Celsius... Un détenu sur deux mourait ; on devait travailler dur et les rares fois où l'on s'arrêtait, c'était pour saluer le chef du camp... »

Je sais, cher lecteur, ce que tu dois penser d'Alexis et de moi. Nous avons finalement été privilégiés. Le récit que ce pauvre

Vladimir nous faisait était la preuve qu'il ne pouvait pas être un meurtrier...

« J'ai toujours obéi à tout ce qu'on m'ordonnait, sans discuter, et, par miracle, après de longues années de détention, j'ai enfin été libéré. Je ne vous dirai ni pourquoi, ni comment ; c'est mon secret... et je vous demande de ne plus évoquer ces années noires. Je n'aurais jamais pensé vous retrouver un jour.

« En ce qui concerne votre deuxième question, je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Je n'ai aucune idée de celui qui aurait pu venir vous voler des informations et se faire passer pour toi, Alexis. Mais, apparemment, c'est quelqu'un que tu connais ou que nous connaissons. » dit-il.

Dans les yeux d'Alexis on pouvait lire un sentiment de crainte à l'idée que l'on puisse nous espionner. Je le rassurai autant que je pus, en lui disant que les temps avaient changé. Vladimir posa alors une question qui nous surprit autant l'un que l'autre :

« Avez-vous gardé la photographie ? »

Après un regard échangé avec Alexis, je répondis :

« Oui, bien sûr ! Je l'ai précieusement conservée mais, avec le temps, elle s'est détériorée. »

C'est alors que mon attention se dirigea vers une étagère sur laquelle je crus reconnaître une statuette que j'avais déjà vue quelque part ; mais où ?

Cher lecteur, la mémoire commence à me faire défaut...

Le salon de notre hôte était immense. De magnifiques rideaux en velours rouge, ornant les fenêtres très hautes, rappelaient ceux du grand théâtre où nous étions allés. De superbes tapis recouvraient le parquet impeccablement ciré. Les murs étaient

recouverts de cadres ; le portrait d'une très jolie femme trônait au-dessus de la cheminée. Notre ami vit que nous étions intrigués par cette belle personne ; il nous indiqua qu'il s'agissait de sa défunte femme. Elle était issue, nous dit-il, d'une riche famille russe qui l'avait étonnamment recueilli après sa sortie du camp. Puis, gêné, Vladimir arrêta la conversation ; il proposa de nous emmener au restaurant mais nous déclinâmes l'invitation.

Avant de prendre congé, je remis ma carte de visite à cette vieille connaissance retrouvée. Nous convînmes alors que je les recevrais, le mois à venir, lui et Alexis. Avec un large sourire, notre camarade demanda si Louna se joindrait à nous...

Cher lecteur, tu peux imaginer combien j'étais mal à l'aise. Comment ne pas l'avoir évoquée avant qu'il ne pose inévitablement cette question ? C'est Alexis qui lui annonça, lui-même, la triste nouvelle. Puis nous partîmes, confirmant notre rendez-vous en avril chez moi.

Alexis et moi avons besoin, maintenant, de faire le point, seuls, tous les deux. Arrivés à notre hôtel, nous discutâmes longuement de la vie de Ruskov, gâchée par Ivanov. Nous étions satisfaits de ce voyage à Saint Pétersbourg, qui nous avait permis d'élucider quelque peu le mystère. J'eus du mal à dormir cette nuit-là ; je revoyais en boucle notre aventure nocturne au Musée Anatchkov.

Nous rentrâmes ensemble, Alexis et moi, chez lui à Balatrovsk. Une fois arrivés, Alexis nous servit une boisson chaude ; il paraissait anxieux.

« Pourquoi Vladimir n'a-t-il pas voulu répondre à toutes nos questions ? » lui demandai-je, après avoir bu une petite gorgée.

« Et bien, je n'en sais trop rien ; mais il est évident qu'il nous cache quelque chose.

- Oui mais quoi ? Il nous faut le découvrir.

- Exact ! Justement, j'y pensais. Ivanovna Douchka pourrait peut-être nous apporter des éléments importants sur ce sujet.

- Dans ce cas, nous irons la voir, demain à la première heure. »

Le lendemain, après avoir déjeuné, nous nous rendîmes tous deux au musée. Nous n'en avons pas informé Julianna, estimant qu'il était inutile de la prévenir. Une fois arrivés, nous eûmes la chance de rencontrer immédiatement Ivanovna Douchka.

« Bonjour ! » lui dis-je. « Nous sommes désolés d'arriver ainsi à l'improviste, mais au nom de votre amitié avec ... »

Je n'eus pas le temps de continuer, car Ivanovna m'avait déjà coupé et, dans son regard, je pouvais lire toute la bonté dont elle disposait.

« Je devine de quoi vous voulez me parler ; je peux probablement vous aider. » commença-t-elle, sur un ton très aimable.

« J'en suis certain. » répondit Alexis .

« Nous voudrions simplement connaître tout ce que vous savez sur la mort d'Anouchka et Igor. » lui dis-je.

« Suivez-moi, je vous prie ; nous serons plus tranquilles dans mon bureau. »

Elle nous y conduisit et nous nous assîmes sur un canapé.

« Puis-je vous servir quelque chose ? » demanda-t-elle avec un large sourire. Ses cheveux blond foncé retombaient sur ses épaules et ses yeux bruns scintillaient comme des étoiles.

« Non merci. » dis-je et Alexis fit un signe de refus.

Elle s'assit alors en face de nous.

« Je vais tout vous raconter. Anouchka et moi étions des amies très proches ; de même, Igor et moi avons toujours eu

beaucoup d'affinité et j'appréciais tout particulièrement sa pensée de scientifique. Un jour, Anouchka, Igor et moi avons décidé de gravir le Mont Béloukha, Gora Belhua de son vrai nom, pour étudier la faune. Ce fut une grave erreur de ma part ; jamais je n'aurais imaginé que ce soit si difficile à grimper. Il faut dire que c'est tout de même le sommet le plus élevé de l'Altaï !

« Anouchka et Igor ne semblaient pas ressentir la même fatigue que moi. Devant ce paysage vaste et blanc, ma fatigue était encore plus grande. J'étais donc toujours quelques mètres derrière eux, même s'ils m'encourageaient. Je m'épuisais de plus en plus, et à un moment, alors que je levais la tête vers le ciel pour tenter de reprendre des forces, je vis un hélicoptère qui nous survolait de telle manière que l'on pouvait croire qu'il nous suivait. Pourquoi quelqu'un voudrait-il nous surveiller ? Je tentai de prévenir Anouchka et Igor de mes soupçons, en vain.

« Au cours de notre montée, nous avons commencé à trouver de la neige et, au fur et à mesure que nous avançons, la couche se faisait plus épaisse. Au bout d'une heure, à peu près, de marche dans la neige, nous avons découvert, ça et là, des cadavres de toutes sortes d'animaux. Nous nous demandions bien ce qui s'était passé. Puis, poursuivant notre chemin, nous ne fûmes pas longs à découvrir d'autres carcasses, de plus en plus nombreuses. Soudain, au loin, apparut un imposant bâtiment dont personne n'avait connaissance. Nous nous regardâmes avec un air stupéfait. Sans un mot, nous avançâmes d'un pas rapide et décidé jusqu'aux hautes grilles qui encerclaient ce qui, maintenant, nous apparaissait devoir être une véritable usine de produits toxiques.

« Ce que je vais vous raconter maintenant, je l'ai appris plus tard car, pressentant quelque chose d'extrêmement louche,

Igor et Anouchka m'avaient imposé de redescendre dans la vallée pour avertir les autorités. Malheureusement, je ne les ai jamais revus. »

A ce moment là, un silence se fit. Tous trois, figés, dûmes nous regarder intensément pour reprendre courage et aller jusqu'au bout de ce que nous avons entrepris. Il le fallait car la récente découverte des restes de nos chers disparus nous indiquait plus que jamais notre devoir.

Ivanovna Douchka poursuivit alors son effroyable histoire.

« Quelques heures après mon retour, alors que je m'apprêtais à me rendre auprès des autorités chargées de la sécurité environnementale et sanitaire de la région, je découvrais une lettre anonyme devant ma porte. Je peux vous la citer avec exactitude, tellement elle fut un terrible choc pour moi.

<p>NE CHERCHEZ SURTOUT PAS A TROUVER CE QUI A CAUSÉ LA PERTE DE VOS AMIS !</p>

Malgré tout, j'ai inlassablement cherché de l'aide pour rouvrir le dossier de la disparition de mes amis et trouver la vérité ; mais, à chaque fois, la porte que j'entrebâillais se fermait définitivement, semblant confirmer ainsi la menace dont j'avais fait l'objet. »

Les jours suivants furent pour Ivanovna Douchka comme un soulagement. Elle nous confia tout ce qu'elle savait des recherches scientifiques de ses amis. Elle semblait se plaire à nous révéler dans les moindres détails son travail et celui d'Anouchka et d'Igor.

« Pendant nos études, nous étions ensemble à l'université. Anouchka et Igor avaient toujours été dans le même cours. C'étaient de très bons amis. Anouchka était grande et svelte et avait un magnifique sourire. Ses yeux pétillaient toujours de

curiosité. Ses cheveux blonds bouclés étaient attachés en queue de cheval. Elle avait le teint assez pâle mais tout son visage reflétait son dynamisme et son intelligence. Igor, lui, était grand et avait les cheveux couleur or. Ses yeux bleus semblaient toujours ouverts pour consoler quiconque le lui demandait. Toujours en concurrence, les deux amis se battaient, à qui serait le meilleur.

« Moi, je les voyais avec beaucoup d'envie car, depuis leurs débuts scolaires, ils avaient eu le même parcours et obtenu tous deux le baccalauréat avec la mention très bien. Leurs moyennes générales se ressemblaient à tous les trimestres. Tous les vendredis après-midi, je me joignais à eux et jamais ils ne m'ont refusé un coup de main dans mes propres recherches. Ils se réunissaient pour étudier ensemble, car c'était leur passion. On ne les voyait jamais sans un livre entre les mains. Leur point fort était les sciences.

« Pardonnez-moi, mais cela me fait tellement plaisir de me remémorer tous ces moments exceptionnels et je n'en ai jamais reparlé depuis leur disparition.

- Au contraire », lui dit Alexis, « je ne connaissais pas tous les détails de cette époque et cela me reconforte quelque part de vous écouter. »

Je me levai pour me détendre un peu. Alexis, quant à lui, buvait les paroles d'Ivanovna qui poursuivit son récit avec une certaine émotion mêlée de joie.

« Cette année-là, le concours de biologie approchait ; Anouchka et Igor redoublaient d'efforts pour l'avoir. Seuls les meilleurs élèves pouvaient accéder à la célèbre université Lomonossov de Moscou. Depuis cette époque, leur amour était toujours de plus en plus fort, et leur concurrence aussi. Ils avaient trouvé du travail dans la même entreprise ; ils parcouraient le monde pour des expériences scientifiques de

toutes sortes. Il était prévu qu'ils se rendent sur le Mont Altaï car leurs recherches devaient aboutir à une thèse sur les variétés d'espèces rares et, pour certaines, encore inconnues. C'est à ce moment-là que la seule chose qui pouvait les arrêter arriva : la mort ! »

Je sentis dans la voix d'Ivanovna que le choc avait dû être véritablement terrible pour elle aussi. A un moment, elle se leva et ouvrit prestement la porte d'un placard de son bureau. Elle sortit d'un tiroir un article de presse qu'elle avait, semble-t-il, gardé précieusement. Alexis et moi-même nous nous lançâmes un regard intrigué et nous fûmes stupéfaits en lisant ce qu'elle nous montra.

НОВЫЕ ИЗВЕСТИЯ

Balatrovsk, le 16 Décembre 1996

Après de longues recherches, nous avons retrouvé nos deux scientifiques disparus : Anouchka et Igor. Ils ont été victimes d'une avalanche de neige. Ils avaient entrepris de rechercher cette fameuse plante véritablement rare, RHODIOLA RODEN et croyaient pouvoir la découvrir au sommet du Mont Altaï. Malheureusement, ils devaient encore gravir un à-pic vertigineux et il leur était donc très difficile de parvenir au sommet alors que la neige était tombée en abondance. Tout près du but, le couple de scientifiques s'est fait piéger dans une grotte proche par l'avalanche de neige et de glace qui les y a bloqués et enfermés. Ne pouvant pas s'échapper, Anouchka et Igor sont restés captifs et sont morts de froid.

Nous avons pu interviewer des proches des victimes sur ce drame qui endeuille leur famille et toute la communauté scientifique.

Docteur Donskoï :

«Je connaissais très bien ces deux victimes. Avant de partir pour cette expédition, ils me disaient qu'ils seraient tellement heureux de sauver des vies grâce à cette plante.»

M. Alexis Pietroslav (père d'Anouchka) :

«Je ne comprends pas. Avec la préparation qu'ils ont suivie pendant des mois, cela n'aurait jamais dû se produire.»

A la suite de cette catastrophe, le Président de l'Université a ordonné aux scientifiques de prévenir lorsqu'ils projetaient de partir en expédition, afin de savoir où les rechercher exactement en cas d'absence prolongée ou de disparition subite.

Article d'Anna Stepanovna Politkovskaïa (Novyé Ivestia ⁴)

En lisant cet article si ancien, nous fûmes stupéfaits. Aucun élément de ce papier, qui avait été largement distribué au sein de la faculté, ne correspondait à la réalité. Tout n'était que mensonges, plus grossiers les uns que les autres.

Le comble était, au moment même où tout cela resurgissait, qu'une enquête officielle avait été lancée avec reconstitution par des experts. D'emblée, la thèse de l'avalanche avait été rejetée. D'autre part, tout un ensemble de restes d'objets était également soumis à expertise et les laboratoires de la police étaient en pleine effervescence.

Après lecture de cet article, Alexis se montra sous un jour que je lui connaissais bien ; sa détermination ne faisait aucun doute. Il prit la main d'Ivanovna et lui chuchota que le secret tenait déjà, pour lui, à une clef qui avait été retrouvée dans la neige, tout près des corps des disparus ainsi qu'à un reste d'inscription sur un carnet : *L – ISE C- , DONS-* .

Le lendemain, je repartis pour Seratov. Ce fut, sans aucun doute, le trajet le plus pénible que je n'avais jamais effectué...

⁴ *Новые Известия* (Novyé Izvestia) - Né d'une scission avec les *Izvestia*, il se proclame le « premier quotidien russe en couleurs ». Il offre un panorama complet d'informations politiques, sociales, culturelles, le tout illustré de caricatures. Sans avoir la stature de son grand prédécesseur, il est populaire et de bonne qualité. Le rédacteur en chef du quotidien *Izvestia* était devenu indésirable aux yeux du nouvel actionnaire principal ; il est donc parti et a fondé « Les Nouvelles Izvestia ».

Le paysage défilait sous mes yeux ; je n'en profitai même pas tant les idées se bousculaient dans ma tête. Il m'était absolument impossible de ne pas replonger dans mes pensées. Et lors de mon arrivée, enfin, à destination, j'étais épuisé.

J'avais à peine ouvert la porte de chez moi que Louise accourut, le chat sur les talons, pour savoir où en était notre histoire ; c'était comme si sa vie en dépendait. Je lui racontai brièvement notre escapade à Saint Pétersbourg, notre rencontre avec le pauvre Vladimir, qui était innocent et qui avait été dénoncé par Ivanov, ainsi que notre entrevue avec Ivanovna Douchka. Fatigué par tous ces événements successifs, je lui demandai de me préparer un thé et de me l'apporter au salon. J'étais à peine assis depuis quelques minutes, en train de me délasser au son du magnifique ballet de Piotr Ilitch Tchaïkovski, *le Lac des Cygnes*, tellement symbolique pour moi qui ne m'étais pas marié, que la sonnerie du téléphone retentit.

Je me précipitai pour répondre, pensant qu'il s'agissait d'Alexis à qui j'avais promis de l'appeler dès mon arrivée. Mais une voix rauque se fit entendre au bout du fil.

« Nous voulons la statuette !

- Quelle statuette ? De quoi parlez-vous ? » rétorquai-je.

« Nous savons que l'un de vous l'a en sa possession.

- Mais qu'est-ce que cette histoire ? Qui êtes-vous ? » demandai-je, puis, n'obtenant aucune réponse, je raccrochai sèchement.

Louise arriva avec le thé et s'inquiéta de ma mine défaite. La mélodie habituelle du téléphone se fit à nouveau entendre. Louise décrocha ; c'était Alexis. Je n'osai pas lui parler de l'étrange appel que je venais de recevoir et abrégai la conversation. Puis, ayant coupé le son de la musique, je dégustai mon délicieux breuvage, installé dans mon fauteuil.

A ce moment-là, cher lecteur, je revis la fameuse épopée du Musée Anatchkov mais aussi la figurine sur l'étagère, chez Vladimir ! Comment Ruskov avait-il pu la dérober, sans qu'aucun de nous ne s'en aperçoive, lors de notre petite invasion au musée ? Pourtant, je la revois, dressée sur un petit socle, recouverte d'une cage de verre. Pourquoi l'avait-il donc volée ? Et si l'appel anonyme faisait référence plutôt à la matriochka ? Il fallait que je cesse de remuer le passé car celui-ci devenait néfaste à ma santé mentale.

Nous étions enfin parvenus en avril, et nous allions tous nous retrouver. Louise s'était mise aux fourneaux depuis deux jours. Elle avait préparé la paskha, gâteau traditionnel de Pâques, en forme de pyramide, à base de fromage blanc et de fruits confits. Je trouvai la réalisation parfaite et très appétissante. Ma gouvernante tenait à réaliser également un koulitch, pâtisserie comportant des amandes, du safran, du rhum et surmontée d'un glaçage ; mais je lui précisai que cela n'était pas nécessaire car elle s'était déjà donné suffisamment de mal comme ça. Elle commença ensuite à dresser une magnifique table, ornée d'œufs peints aux motifs originaux. Elle avait aussi placé sur chaque assiette des petites boîtes laquées aux formes diverses, décorées de scènes mythologiques.

Alexis arriva en premier ; je fus étonné de ne pas le voir accompagné de Julianna. Peu de temps après, Vladimir se présenta, les bras chargés de cadeaux. Il ne manquait plus que notre dernière invitée. Nous passâmes alors au salon où les amuse-bouches nous attendaient. Vladimir, sur ma demande, se dirigea vers la cuisine pour prendre la bouteille de vodka que j'avais mise au frais.

Tout à coup, on frappa à la porte. Julianna était là, suivie de très près par un homme de nos âges, dont le visage me

Rendez-vous à Seratov

semblait vaguement familier. Vladimir, revenant de la cuisine avec l'alcool, entendit comme nous :

« Anton ! Alexis ! Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Ivanov... »

A ces mots, Ruskov fut cloué sur place, lâchant ce qu'il tenait ; la bouteille de verre se brisa sur le sol et Louise se précipita pour tout nettoyer. A ce moment-là, Ivanov, aperçut Vladimir et s'exclama :

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Ce à quoi, nous répondîmes en chœur : « Et toi ? »

Alors, Ivanov emprisonna de son bras le cou de Julianna qui devint écarlate et il hurla :

« Choisissez ! La statuette ou la fille ! »....

5

Devant de tels propos, Alexis, Vladimir et moi étions plus qu'étonnés. Pourquoi voulait-il récupérer à tous prix la statuette. Nous l'ignorions. Julianna était toujours prisonnière des bras d'Ivanov. Alexis lui demandait de lâcher sa petite fille, mais celui-ci répétait qu'il voulait la statuette pour élucider un mystère ; mais lequel ? Vladimir, qui avait brisé la bouteille de vodka en mille morceaux, tenta de sauver Julianna en essayant de bousculer Ivanov. Il réussit à sortir la jeune fille des bras de l'homme mais pour peu de temps. Ce dernier entama une bagarre avec son ancien ami et nous quitta en s'enfuyant après avoir réussi à récupérer Julianna, devenue son otage.

Vladimir se tourna alors vers nous et nous dit :

« Mes amis, écoutez-moi. Je ne vous cacherai rien du passé, mais il faudra me laisser régler mes comptes plus tard. Les choses de cette triste période doivent vous être révélées pour mettre fin à cette terrible chose qui a commencé voilà très longtemps maintenant. Ce que je vous ai raconté précédemment n'était que partiellement la vérité.

« Dès le début de notre aventure, j'ai été en possession de la statuette que vous avez vue chez moi. Je savais qu'elle avait une très grande valeur. Je vous en dirai plus lorsque le moment sera venu. Mais je ne pense pas que c'est celle-ci qu'Ivanov recherche car il n'en connaissait pas l'existence. Je crois plutôt qu'il veut la matriochka et ce qu'elle contient.

« Si j'ai été enfermé au goulag, c'est que j'avais été témoin de choses que je n'aurais jamais dû voir. J'ai vu préparer une série d'armes terribles, chimiques et biologiques, capables d'anéantir des populations entières. J'ai été surpris en train d'observer ces préparatifs. J'ai eu la chance de ne pas être exécuté sur place ou fusillé après un simulacre de procès, mais j'ai été envoyé au goulag, non pas à Bamlag, mais à celui de Norilsk, dans la partie nord de la Sibérie centrale.

« Dans cet enfer, on travaillait jusqu'à seize heures par jour, dans des conditions infernales. Des milliers de détenus y sont morts d'épuisement, de froid et de faim, mais aussi dans de nombreux accidents de travail car les conditions de sécurité n'existaient pas. Pour tenter de passer quelque temps à l'infirmerie, certains faisaient semblant d'être fous ou malades ; mais ça ne marchait pas et on ne les revoyait jamais.

« Ivanov était l'adjoint du chef du goulag et, malgré tout ce que nous avons vécu ensemble quelques années plus tôt, il faisait tout pour me rendre la détention encore plus dure. Un jour, j'ai trouvé la solution pour m'échapper. Profitant de l'inattention d'un gardien au début de son service de faction dans le camp, je l'ai assommé. Je lui ai volé son uniforme, ses bottes et son arme et, après l'avoir ficelé, bâillonné et mis dans un placard à balai, j'ai pu circuler librement dans le camp puis m'enfuir de ce cauchemar.

« Ce jour-là, j'ai retrouvé ma liberté, mais il m'a fallu continuer à vivre caché. J'ai eu, toutefois, une vie presque normale grâce à cette riche famille russe qui m'avait recueilli après ma sortie du camp et à leur fille, devenue mon épouse. Ivanov a été mon ombre noire et je savais que, sans relâche, il me traquerait pour m'empêcher de dévoiler sa vilenie et son secret infâme. »

Voici, cher lecteur, ce que nous a raconté Vladimir. Mais je pense à ta stupéfaction lorsque tu vas lire ce qui va suivre. Tu vas mieux comprendre pourquoi notre passé ne nous a jamais laissé de répit. Et, peut-être, seras-tu plus que mon confident, mais celui qui transmettra aux autres ce qui a été...

Sur un geste d'Alexis, Vladimir poursuivit ses confidences, d'une voix monocorde.

« Je vais vous dire, maintenant, ce que m'a révélé une personne dont j'avais gagné la confiance et qui savait sa fin toute proche. L'équipe de chercheurs, à laquelle appartenait Anouchka et Igor, avait participé à ces travaux diaboliques que j'avais découverts pendant la guerre, et à bien d'autres encore. Vos enfants l'ignoraient et, lorsqu'ils se sont rendus sur le Mont Altaï pour étudier la faune et la flore, ils allaient à leur perte. Il ne fallait pas qu'ils découvrent ce qui se tramait là-haut, car c'était un secret d'Etat. Lorsqu'ils découvrirent les morts anormales des animaux, ils ont voulu en informer leurs supérieurs ; mais on leur dit de poursuivre, au motif qu'il ne serait pas possible de renouveler les crédits de recherche. Après être montés encore plus haut, ils découvrirent un bâtiment dont personne n'avait connaissance. C'était une sorte de forteresse, de forme rectangulaire, entourée d'un grillage électrifié. Elle ne semblait pas gardée ; c'est alors qu'ils renvoyèrent leur assistante dans la vallée pour rapporter ce qu'ils venaient de voir.

« La porte d'entrée était fermée par un énorme cadenas et pendant qu'Igor essayait, malgré tout, de l'ouvrir, Anouchka découvrit une petite porte latérale qui était restée ouverte. L'ayant poussée, elle pénétra dans une salle où elle vit des centaines de produits dangereux sur des tables et des étagères. Elle cria à Igor de la rejoindre mais, lorsque celui-ci arriva, il ne trouva personne. Pénétrant à son tour dans le

bâtiment, il découvrit, lui aussi, avec stupéfaction tous les produits exposés. On ne les a jamais revus vivants. Que s'est-il passé ? Je n'ai pas pu le découvrir. Et maintenant, voici Ivanov qui revient ! »

L'heure était grave. Il nous était impossible d'aller dénoncer les faits à la police car Ivanov surveillait certainement tous nos faits et gestes et aurait sûrement fait du mal à Julianna. Nous nous étions alors réunis dans le salon pour discuter de la marche à suivre. Alexis et Vladimir se disputaient ; ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord pour savoir s'il fallait ou non céder à Ivanov et lui remettre la matriochka. Je n'écoutais pas mes deux amis qui continuaient à se quereller ; je réfléchissais. Soudain, une idée jaillit en moi : pourquoi ne pas ôter la véritable adresse cachée dans la poupée russe et la remplacer par un faux papier ? J'interrompis mes compagnons et leur exposai ma pensée. Ils eurent, l'un et l'autre, un grand sourire.

Je me précipitai dans mon bureau, ouvris le coffre et sortis la matriochka ; je retirai le papier qui se trouvait à l'intérieur et sur lequel était écrite la fameuse adresse. Puis, ayant écrit une adresse quelconque sur un morceau de papier, je remplaçai l'un par l'autre. C'est alors que l'on frappa à la porte. Deux personnes connues entrèrent alors dans le vestibule : Ivanovna Douchka et Piotr Donskoï ... Quand je vis les deux visiteurs, je dissimulai mon objet fétiche dans le placard, faisant mine de chercher mon manteau.

Pendant ce temps, Louise était partie réserver des places d'avion pour la France ; elle semblait heureuse de retourner dans sa ville natale, Caen... Lorsqu'elle rentra et qu'elle vit Piotr Donskoï, elle blêmit. Je me dis alors qu'il fallait éclaircir cette situation. Sans même leur demander le motif de leur venue, j'avisai mes deux visiteurs que j'avais un rendez-vous de la plus haute importance, que je n'avais pas de temps à

leur consacrer pour le moment, mais que je me rendrais au Museum dès le lendemain. Je me surpris moi-même, car c'était la première fois que je mettais, en quelque sorte, quelqu'un à la porte ! Presque sans voix, je bredouillai : « A demain donc ! » Ils ne purent qu'acquiescer et s'en allèrent.

Louise me regarda de travers et me fit comprendre que j'avais été fort impoli ; ce à quoi je lui répondis de vouloir bien vaquer à ses occupations... Alexis arriva en demandant pourquoi j'étais d'une humeur aussi exécrationnelle, et je lui répondis discrètement que j'avais une piste pour le message du carnet. Nous rejoignîmes alors Vladimir et j'emmenai mes deux compères dans mon bureau afin de discuter plus librement sans que Louise ne puisse nous entendre. En effet, la cuisine et cette pièce sont dans deux parties opposées de la maison. Après leur avoir exposé ma théorie sur l'énigme, Vladimir et Alexis, furieux tout comme moi, approuvèrent mon idée d'interroger les personnes que je suspectais.

Mais, cher lecteur, excuse-moi. J'ai omis de te révéler mes hypothèses... Je pensais que l'inscription complète devait être : « Louise connaît Donskoï ».

Après avoir mûrement réfléchi, nous décidâmes donc d'enquêter d'abord auprès de ma gouvernante ; ce qui était le plus facile puisqu'elle résidait chez moi. Mais, comme je venais de la rabrouer quelques instants plus tôt, je suggérai à mes deux complices d'attendre le dîner pour ce faire, puisqu'il était déjà 18h30. Nous préparâmes alors l'interrogatoire avec le plus grand soin, et Vladimir nous donna de précieux conseils.

19 heures sonnèrent à la pendule et Louise ne tarda pas à venir nous annoncer que le repas était servi. Je lui dis alors : « Louise ! Avec mes deux amis, nous venons de nous entretenir du sort de Julianna et de ce satané Ivanov, et...

- Il faut que nous parlions de quelque chose d'important. » m'interrompt Alexis.

- De quoi s'agit-il ? Si je peux vous être utile pour sauver Julianna, ... »

Vladimir intervint alors :

« C'est à propos de la mort de ses parents !

- Je vous écoute. » répondit Louise dont les yeux brillèrent d'inquiétude.

« Connais-tu Piotr Donskoï ? » lançai-je. « Tu sais, l'homme qui est venu tout à l'heure.

- Ce nom me dit vaguement quelque chose mais

- Vous êtes un témoin, Louise ! » dit Vladimir, d'une voix forte.

« Un peu de calme, mes amis. », rétorquai-je. « Louise, as-tu déjà vu cette inscription quelque part ? Quel type de relation entretiens-tu avec Donskoï ? »

Je lui tendis le morceau de papier sur lequel figurait le message codé. La gouvernante avait l'air totalement surprise par mes propos. Elle regarda la feuille, puis se mit à me dévisager. Elle me dit toute étonnée :

« Mais... Excusez-moi, Anton... Je ne comprends pas pourquoi vous me montrez cette inscription. Je n'ai jamais vu ce papier auparavant ; je vous le jure ! Et ce docteur Donskoï, je n'en ai jamais entendu parler ; désolée ! C'est un de vos amis, n'est-ce pas ?

- Euh... Hum... Oui, en quelque sorte. » bafouillai-je, un peu désorienté. « Eh bien, ma chère Louise, je m'excuse de t'avoir importunée avec cette histoire.

- Aucune importance ; c'est déjà oublié. » m'assura-t-elle en souriant. « Passez donc à table, je vais vous servir le repas. »

Soulagé, je regagnai ma chaise et m'y assis. Soudain, ce fut comme un électrochoc ! Un grand frisson me parcourut le corps ; je faillis en tomber de mon siège. Agrippé à la table, je repris doucement mes esprits et réfléchis à ma découverte. Louise mentait ! J'en avais la preuve ! Comment pouvait-elle

savoir que Donskoï était docteur alors que je ne lui avais donné aucun renseignement et qu'elle affirmait ne rien connaître de lui ?

Alors que Louise apportait la soupière remplie de potage fumant, Alexis reprit la parole :

« A côté des corps d'Igor et d'Anouchka, a été trouvé le calepin avec l'étrange inscription.

- Ah oui ? « dit Louise.

« C'est un code secret et vous le savez. » ajouta Vladimir.

« C'est bizarre, Louise, et j'insiste : ce message codé semble prouver que tu as un lien avec Donskoï. Vois-tu, » lui dis-je en tendant le papier, « j'ai le pressentiment que tu connais cet homme. Si tu observes les lettres, on peut déchiffrer : " Louise connaît Donskoï ! " Nous voulons des explications.

- Je ne peux pas vous mentir ! Effectivement, avant d'être à votre service, j'ai travaillé, en France, chez un Russe, un sportif de haut niveau. Donskoï, un jeune homme à l'époque, venait parfois lui rendre visite. Mais je ne peux pas vous en dire plus. » dit la gouvernante.

« Je me suis toujours demandé de quelle région de France tu viens. Quelle est ta ville natale, Louise ? » enchaîna Alexis.

« Je suis originaire de Caen, une ville du Calvados. C'est là que je travaillais pour cet athlète que j'ai évoqué. » indiqua-t-elle.

« Cela me paraît louche ; pourquoi figureriez-vous sur ce carnet ? » renchérit Alexis.

« Nous n'en savons pas plus que toi. Ce que je pense, c'est qu'on a voulu détourner les indices sur toi, ma chère Louise ! Mais pourquoi ? Je ne vois pas qui pourrait t'en vouloir ! » dis-je sincèrement.

« J'ai peut-être une idée. » répondit-elle.

Mais, à ce moment-là, notre conversation fut coupée par la sonnerie du téléphone. C'était Ivanov qui réclamait, de nouveau, la matriochka comme rançon. Après une courte

discussion, il fut convenu que nous devions le retrouver au squat le lendemain soir.

Il nous fallait, maintenant, interroger Donskoï. Pour confirmer ce que je pensais avoir découvert, je demandai à Louise de nous accompagner au Muséum. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais nous insistâmes tous les trois pour qu'elle vienne. Arrivés là-bas, je demandai le Docteur Donskoï. Nous retrouvâmes le magnifique tigre de Sibérie. Donskoï arriva et nous emmena dans son bureau. Le visage de Louise changea, comme si elle venait de comprendre quelque chose.

Je fus le premier à prendre la parole et, comme la veille, ma voix était transformée. Je lui présentai Vladimir puis Alexis et sortit le carnet ainsi que la clé. Il les regarda, rougit instantanément puis se leva brusquement, comme si une mouche l'avait piqué.

« Où avez-vous trouvé cela ? » demanda-t-il.

« Ces deux objets ont été retrouvés près des corps d'Anouchka et d'Igor. Pourquoi une telle question ? » répondit Alexis.

Donskoï se rassit et, pour toute réponse, eut un hochement de tête.

Je repris alors l'interrogatoire et lui demandai s'il connaissait la personne que je ne lui avais pas présentée. Il acquiesça et entreprit de nous parler du rhodiola.

Je m'étais renseigné sur cette plante. J'avais lu qu'il s'agissait d'une plante dont on extrayait certains alcaloïdes pouvant être utilisés comme produit dopant. Alors, comment pouvait-on sauver des vies avec cela ? Il faut dire, cher lecteur, que ce végétal a été utilisé lors des Jeux Olympiques d'Atlanta en 1996... C'était sûr ! Tout n'était que mensonge dans l'article de journal qu'Ivanovna nous avait montré. Pourquoi Anna Stepanovna Politkovskaïa avait-elle rédigé de telles inepties ? Avait-elle été contrainte de l'écrire ? Pourquoi ?

Toutes ces questions furent éclaircies par les propos de Piotr Donkoï.

« Rappelez-vous. Cette année là, la Russie est deuxième avec 63 médailles à son compteur, derrière les Etats-Unis. Alexander Popov a obtenu 4 médailles en natation. Denis Sankratov, dans la même discipline en a raflé 3 et Alexei Nemov en a offert 6 au peuple russe. Natalya Shekhodanova est disqualifiée suite à un contrôle anti-dopage positif...

« Oh ! » s'écria Louise.

« Ce que vous ignorez, alors que vous semblez m'accuser, c'est que vos deux enfants ont été suivis lors de leur expédition. Je n'ai jamais eu le courage de l'avouer à Ivanovna, ni même à qui que ce soit. La clé est celle de mon bureau où je tenais mes recherches secrètes. J'ai été espionné ; on m'a volé le fruit de mon travail pour que je ne puisse pas révéler la vérité sur le scandale du dopage. J'avais réussi à déceler comment le rhodiola pouvait être masqué lors des contrôles anti-dopage ! Igor et Anouchka ont été tout simplement éliminés car ils avaient des soupçons, eux aussi... Vous devez m'aider ! Louise et moi sommes en danger. Le cerveau de toute cette affaire a retrouvé notre trace ; et c'est pour cette raison que je suis venu chez vous hier, en fin d'après-midi. »

Le soir même, nous nous rendîmes au lieu du rendez-vous nocturne. Lorsque nous sommes arrivés, Ivanov nous attendait déjà, Julianna se tenant derrière lui. Il ne semblait pas lui avoir fait de mal. Je sortis de la voiture suivi d'Alexis. Louise troublée par tous ces faits, et que nous avions contrainte à nous accompagner, craignant pour sa sécurité, caressait le chat. Elle le disait perturbé depuis l'horrible journée de l'enlèvement et l'emmenait partout avec elle. Vladimir, chargé de la surveiller, était resté avec elle dans le véhicule.

Rendez-vous à Seratov

Je rendis la matriochka à Ivanov. Il regarda s'il y avait un papier à l'intérieur mais ne le sortit pas. Il libéra Julianna et dit alors :

« Gare à ceux qui vous sont chers ! Un jour, vous me retrouverez encore sur votre chemin, car j'ai pas mal d'autres choses encore à régler... »

Louise ouvrit alors la portière et s'exclama « Je le reconnais ! » D'une poigne ferme, Vladimir, l'empêcha de sortir. Louise lui dit alors que cet homme était une connaissance de son ancien patron. C'est lui qui lui fournissait le rhodiola...

Nous remontâmes dans la voiture. Très éprouvée par sa séquestration, Julianna était en larmes. Vladimir nous fit part des révélations de Louise : tout s'éclaircissait. Ivanov était le complice de ce fameux cerveau, sans doute un sportif ambitieux et sans scrupules, peut-être l'ancien patron de Louise... Le dopage est toujours d'actualité dans beaucoup de sports et il y a tellement d'argent à gagner avec ça !

Nous vîmes alors une grosse cylindrée venir récupérer Ivanov. Le temps qu'il se rende compte que la matriochka contenait une fausse adresse... Nous serions loin !

6

Alexis était au volant. Nous roulions depuis un petit moment et décidâmes qu'il était trop dangereux de rentrer chez Vladimir car Ivanov aurait pu très facilement nous y retrouver afin de se venger. Pendant, le voyage, personne ne parlait, Louise se frottait les mains et n'arrêtait pas de regarder si quelqu'un nous suivait. Elle se crispait chaque fois qu'elle entendait le bruit d'une voiture. Vladimir, Alexis et moi la regardions et essayions de la calmer. Julianna, épuisée tout comme nous par tous ces événements, se mit à pleurer et nous supplia de nous arrêter au premier hôtel en vue.

Cher lecteur, toi qui commences à me connaître, tu peux imaginer désormais mes pensées ; Ivanov rôdait peut-être encore près d'ici...

Je pris donc la parole et dis qu'il valait mieux nous diriger dans les faubourgs. Tout le monde acquiesça et Vladimir nous indiqua le chemin pour nous rendre à l'hôtel Balenski. Il savait que celui-ci possédait des suites où nous pourrions nous installer tous ensemble. La réceptionniste nous attribua une suite au deuxième étage et, comme Julianna était très faible, je demandai que l'on nous apportât une collation. Le sommeil nous gagna tous très vite et nous nous endormîmes rapidement.

Au réveil, le petit déjeuner nous fut servi dans notre chambre. Alexis, Vladimir et moi-même discutâmes de la fameuse

adresse ; nous devions aller là-bas car notre sort en dépendait et toutes nos interrogations seraient levées ! Après avoir repris des forces, nous montâmes à nouveau en voiture tous les cinq, ainsi que le chat. Il était hors de question de laisser Louise seule puisque Donskoï nous avait mis au courant du danger qui la guettait. Nous l'avons alors prévenue que son voyage en France serait reporté ultérieurement et, pour qu'elle évite de nous faire la tête, nous lui avons dit que nous l'accompagnerions

Cette fois-ci, je conduisais. Le trajet se déroulait en silence. Louise caressait le chat, Julianna dormait et Vladimir surveillait les voitures par la vitre arrière, sans doute pour s'assurer que personne ne nous suivait. Quant à Alexis, il lisait avec attention le plan de la ville et me donnait les indications au fur et à mesure.

« Nous sommes bientôt arrivés ! » s'exclama-t-il.

« Enfin ! » commenta Vladimir.

« Tu dois contourner ce rond-point puis prendre la deuxième sortie... »

Excuse-moi, cher lecteur, mais j'ai complètement oublié de te confier l'adresse : rue de Malaya Morskaya, habitation 22, à Saint-Pétersbourg.

M'exécutant, je pris la deuxième sortie et m'engageai dans une rue qui semblait très calme. Les numéros pairs se situant à ma gauche, je cherchai le 22 de ce côté. Julianna qui s'était réveillée s'écria : « J'ai trouvé ! »

« Voici le 20. » poursuivit Anton. « Mais c'est impossible ; le numéro qui suit est le 24 ! »

Alexis me demanda de garer la voiture le long du trottoir et nous partîmes explorer la rue à pied. Vladimir n'était pas rassuré, Louise non plus... J'aperçus une vieille dame qui marchait paisiblement, un parapluie à la main car le ciel

menaçait et une averse se préparait. Je pressai le pas afin de la rejoindre et lui demandai poliment ce qu'il était advenu de la maison 22.

« C'est une étrange histoire », me répondit-elle. « En 1998, un incendie a ravagé la maison ; le feu a pris en pleine nuit. L'enquête a révélé, paraît-il, une piste criminelle mais je n'en sais pas plus... Depuis, on a rasé les ruines. On raconte qu'il y aurait une trappe dissimulée parmi les dalles sous les décombres ! Personne ne s'y est aventuré... On raconte qu'une malédiction règne sur cet endroit. Désolée, mais il va pleuvoir et je dois rentrer. Au revoir. »

Cher lecteur, cette personne en savait peut-être plus qu'elle ne voulait bien en dire, mais je n'avais aucun moyen de le savoir.

Je rejoignis mes compagnons et leur rapportai les paroles de la vieille dame. Nous tentâmes de découvrir la fameuse trappe, en vain. Au moment de partir, Louise se rendit compte que le chat avait disparu ; Julianna l'aperçut, se précipita vers lui mais elle glissa sur le sol mouillé et chuta lourdement. Un bruit sourd retentit sous elle. Alexis et Louise accoururent.

« Mais c'est la trappe ! » s'écria Alexis.

Vladimir et moi nous avançâmes. Julianna se releva prestement ; elle n'avait aucun mal. Puis, avec l'aide de Louise, elle souleva la dalle carrée qui paraissait très lourde. Sous celle-ci, un escalier se présentait à nous, descendant dans les profondeurs de la terre.

Louise et Julianna décidèrent de l'emprunter toutes deux, nous priant de rester à l'extérieur pour surveiller les alentours. A la lumière du téléphone portable de la jeune fille, elles explorèrent une cave qui recelait des trésors : sur des étagères, de nombreux bocaux contenaient des plantes séchées et des graines ; un peu plus à gauche, un autre

meuble cachait des cassettes vidéo sur lesquelles étaient collées des étiquettes. Julianna s'en approcha et lut « 1994 : premiers essais », « Donskoï » « Natalya » et enfin « I.. et A ».

Saisissant les boîtiers, elle demanda l'aide de Louise pour les emporter. La gouvernante repéra une caisse vide, au sol ; les deux femmes la remplirent avec les vidéos et deux bocaux, un de chaque. Elles peinèrent à porter leur chargement, d'autant plus que l'escalier était étroit. Une fois arrivées à la surface, elles montrèrent leurs découvertes aux trois hommes.

Je ne pus m'empêcher de penser, cher lecteur, que notre bonne étoile nous guidait et que nos énigmes allaient, peut-être, être rapidement résolues.

Alexis et Vladimir arboraient un large sourire. Julianna nous ramena tous à la réalité et dit : « Dépêchons-nous d'aller visionner ces bandes pendant qu'il est encore temps, car je pense que nous n'allons pas être très tranquilles longtemps avec Ivanov ! » Louise, avant de récupérer le chat, dit qu'il convenait de refermer la cachette avant de partir ; ce qu'elle fit avec Julianna.

Nous retournâmes à l'hôtel Balenski car, dans notre suite, l'équipement était parfait. Nous nous sommes bien calés dans nos luxueux canapés ou fauteuils et Julianna mit en route le magnétoscope. Elle y introduisit la première cassette ; quelle stupéfaction ! Il s'agissait d'une sorte de documentaire dans lequel on voyait un laboratoire, ultra moderne pour l'époque, où divers animaux semblaient être utilisés comme cobayes. Puis le tournage se poursuivait dans une serre où étaient cultivés des plants de rhodiola. Plus loin, des laborantins, habillés de grandes combinaisons blanches, travaillaient ; ils pesaient une poudre qu'ils mélangeaient à un autre produit...

Lorsque l'image sauta et que l'écran devint noir, Julianna introduisit la deuxième vidéo. On vit alors Donskoï qui présentait ses dernières recherches et confirmait que la plante avait un pouvoir dopant. Un autre personnage, présent à l'écran, intrigua Louise.

« C'est lui, c'est mon ancien patron », s'écria-t-elle. « Je le reconnaîtrais entre mille... »

Elle fut coupée dans ses propos par Vladimir qui semblait furieux.

« Regardez au fond de la pièce ; c'est ce chien d'Ivanov ! »

Sur une autre cassette, nous vîmes Donskoï en compagnie d'une personne que Louise identifia sur le champ, Natalya Shekhodanova. Celle-ci semblait diriger un certain nombre de choses car Piotr Donskoï l'appelait « patron ». Ils se trouvaient tous deux dans un laboratoire où l'on voyait un ordinateur muni d'un imposant écran et une barre de commande équipée d'un nombre impressionnant de boutons lumineux. Là aussi de nombreuses personnes, vêtues de blouses blanches, le visage protégé par des masques et les mains gantées, manipulaient divers produits.

Quant à Natalya Shekhodanova, nous n'avions pas mis une seconde à la reconnaître. tant elle était restée célèbre dans le monde du sport. Son image était médiatiquement utilisée et incroyablement populaire chez les jeunes comme chez les plus anciens. Elle était perçue comme un modèle et une victime car tout le monde avait cru à la thèse d'une disqualification mensongère. Elle s'était tournée, depuis, vers le côté pédagogique du sport et elle en avait fait son pain quotidien.

Sur la vidéo, elle semblait lancer des reproches à Donskoï ; avec hargne, elle évoquait la lenteur de la fabrication et l'urgence de la situation. Les compétitions internationales

devaient bientôt avoir lieu, il s'agissait de ne pas d'aller droit dans le mur.

« Pour l'argent, il faudra maintenant attendre. Je ne paierai pas tant que le travail ne sera pas terminé. » annonça fermement l'ancienne sportive.

« Il manque du rodhiola et de la main d'œuvre. » rétorqua le docteur.

« Ce n'est pas mon affaire ! Débrouillez-vous pour approvisionner le laboratoire » ordonna Natalya.

Puis elle quitta les lieux, faisant claquer la porte. Donskoï, resté seul, s'empara d'un téléphone pour donner des ordres.

Nous étions interloqués mais la projection de la dernière cassette nous mit tous en état de choc. Ce devait être une vidéo réalisée par une caméra de surveillance. Dans un premier temps, on vit Igor pénétrer dans un bâtiment dans lequel on irriguait des plantes; dans une serre attenante à cette structure, on retrouvait des plants qui avaient vraisemblablement été modifiés car les feuilles étaient plus grosses. Au moment même où Igor prélevait un échantillon, il fut encerclé par de grands gaillards qui lui appliquèrent un chiffon sur la bouche et l'emmenèrent.

Vois-tu, cher lecteur, tout s'éclaircissait. Les parents de Julianna avaient probablement eu des soupçons sur le scandale du dopage ; ils cherchaient des preuves. Et c'est par peur, tout simplement, que Donskoï n'avait pas voulu leur révéler qu'ils risquaient leur vie en allant chercher cette plante. Mais revenons à ces films...

Nous nous demandions bien où était Anouchka, mais la réponse nous parvint quelques secondes plus tard, lors d'un dialogue. Je reconnus immédiatement la voix d'Ivanov.

« Très ingénieuse, cette idée d'avoir modifié les caractères du rhodiola pour augmenter ainsi ses effets sur l'homme ! »

Une autre voix répondit : « Merci ». Sans nul doute, s'agissait-il de Donskoï ! Puis un autre timbre, plus grave et plus puissant retentit.

« Quoi ? Je n'aime guère les fouineurs ! Félicite tes hommes, Ivanov ! Qu'ils se débarrassent de ce couple. Qu'ils les jettent dans un ravin, en pleine montagne, on croira à un accident !

- D'accord, chef ! », répondit Ivanov.

La cassette se terminait à ce moment-là. Julianna sanglotait ; les larmes coulaient sur le visage d'Alexis. Vladimir se leva et éteignit la télévision. Quant à moi, je ne savais plus quoi dire. Louise ne caressait plus le chat... Je ne l'avais jamais vue autant en colère.

« Cette voix, c'est aussi lui ! » s'exclama-t-elle. « Je vais vous dire comment on peut le retrouver... »

Elle nous expliqua qu'il fallait agir vite et nous rendre, sans délai, au Muséum. Mais Alexis se sentit mal ; nous dûmes appeler les secours et il fut hospitalisé. Julianna et Vladimir restèrent à ses côtés. Louise et moi, affrontant le mauvais temps et redoutant de croiser la grosse cylindrée, nous nous rendîmes au Muséum. Arrivés au coin de la rue, Louise pâlit d'un seul coup ; une grosse berline noire, comme celle qui avait récupéré Ivanov, était stationnée non loin. Mais personne n'était à l'intérieur et nous n'étions pas sûrs, non plus, que c'était la même voiture.

Devant le bâtiment, l'accueil ne fut pas du tout celui auquel on s'attendait : des voitures de police stationnaient dans la rue. Un barrage était dressé ; on ne pouvait pas passer. Nous garâmes notre véhicule plus loin et descendîmes. Louise raconta à un policier de faction que son mari se trouvait dans le bâtiment, qu'il lui avait téléphoné afin qu'elle le rejoigne avec son meilleur ami.

Comme Louise mentait bien !

On nous accompagna jusqu'à la porte mais on nous prévint que le spectacle n'était pas beau à voir... En effet, Donskoï avait été blessé par balle et il y avait une flaque de sang par terre. Louise se précipita à ses côtés et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le docteur me fit signe d'approcher ; lui, aussi, jouait très bien la comédie. Il avait pris la main de Louise et me glissa discrètement un papier que je camouflai dans la paume de ma main.

Me retirant dans un coin discret, je pus lire ces quelques lignes, très mal écrites d'une main tremblante :

Anton, ce sont sans doute les derniers mots que vous aurez de moi... Je sais pourquoi on m'a volé mes clés et mon carnet ; on les a placés volontairement auprès des corps d'Igor et d'Anouchka pour que je sois le coupable idéal. C'est Ivanov et son chef, l'ancien patron de Louise, qui ont tout organisé. Attention. Ils ont voulu me tuer et ils vont s'en prendre à votre gouvernante... Votre ami, Piotr Donskoï

Assez épuisé, le blessé me fit signe d'approcher de lui et me murmura à l'oreille :

« On va me transporter à l'hôpital. Laissez la brave Louise m'accompagner ; nous serons en sécurité là-bas. Rejoignez-nous-y rapidement ; la police nous surveille et le Cerveau est sur le point d'être arrêté ! »

Si, dans les bocaliers que nous avons rapportés de leur cachette se trouvait ce que nous pensions, il allait vite falloir les remettre à des scientifiques spécialisés dans la lutte antidopage. Ainsi, ils tenteraient de trouver, au plus vite, les moyens d'analyse permettant de le détecter dans un organisme humain.

Rendez-vous à Seratov

De vieux souvenirs remontèrent à ma mémoire ; il fallait, comme en temps de guerre, agir vite et efficacement et, en même temps, assurer notre sécurité.

7

Lorsque Donskoï fut emmené à l'hôpital, Louise monta dans l'ambulance et l'accompagna. Elle patienta dans la salle d'attente durant plusieurs heures pendant que Donskoï se faisait examiner. Avant que Louise parte avec lui, je lui avais donné le petit papier que le docteur avait écrit : il fallait qu'elle sache qu'Ivanov et son chef, l'ancien patron de Louise, allaient s'en prendre à elle.

Vladimir et moi sommes ensuite retournés à la clinique où Alexis avait été hospitalisé en service de cardiologie, et nous y retrouvâmes Julianna. Je leur racontai tout, même les détails de mon histoire : Donskoï qui avait été attaqué, la clef et le carnet qui avaient été placés à côté des corps d'Igor et d'Anouchka pour que le scientifique soit le coupable idéal, ainsi que sa lettre d'adieu... Tout ceci était bizarre, mais nous avions maintenant la certitude que c'était bien Ivanov, ainsi que son patron, qui étaient dans le coup. Du moins, c'est ce que nous avait dit Donskoï. Alexis m'interrogea mais je restai bref, ce qu'il n'apprécia pas vraiment.

Tu sais, cher lecteur, j'ai rarement vu mon fidèle compagnon aussi en colère contre Ivanov, ce que je craignais également.

Alexis n'arrêtait pas de commenter mes propos et il nous pressa de porter les plants modifiés et les graines au laboratoire d'analyse afin de les faire examiner et d'entreprendre des expériences qui prouveraient le réel

pouvoir du rhodiola. Très agité, il voulut même se lever de son lit alors qu'il était branché de toutes parts. Un médecin entra dans la chambre ; il donna l'ordre à une infirmière d'injecter une dose de calmant au patient. Nous quittâmes alors notre ami car le personnel médical nous indiquait qu'il lui fallait se reposer.

Au moment où nous allions quitter la clinique, le téléphone de Julianna émit des vibrations dans la poche de son pantalon. Elle décrocha :

« Ah, Louise ? ... D'accord ... Des examens. Il est entre de bonnes mains, tout comme mon grand-père. ... Oui, je vais leur donner des nouvelles ... Le chat ? Ne vous inquiétez pas ! ... oui ... je vous rappellerai. Courage ! »

En fin d'après-midi, Alexis put sortir de la clinique ; Vladimir et moi étions allés l'y chercher. Puis, tous trois ensemble, nous partîmes vers l'hôpital pour prendre des nouvelles du docteur Donskoï. Deux étages et un long couloir - où passaient sans cesse des médecins pressés par leur travail - plus tard, nous nous trouvâmes devant la porte de la chambre de Donskoï. Après avoir toqué, nous entrâmes discrètement. Donskoï était allongé sur un lit et il était relié, par de nombreux tubes et fils, à une machine qui ronronnait. Après nous être rapprochés, Alexis se mit à genoux pour être à la hauteur du docteur. Il commençait à lui parler lorsqu'un médecin arriva dans la pièce. Celui-ci demanda aimablement à Alexis de se retirer avec lui et lui dit :

« Il ne va pas bien. Son rein gauche est très touché. Si l'opération venait à être insuffisante, le seul moyen de le sauver serait une greffe.

- Moi, je suis votre homme ; je suis à votre disposition en cas de besoin ! »

Puis ils partirent en direction du bureau du médecin d'où ils revinrent une quinzaine de minutes plus tard. Le médecin informa Donskoï des services proposés par Alexis et des

examens préalables à faire avant l'opération. Le docteur tenta un faible sourire. Puis nous partîmes pour le laisser se reposer.

Quelques heures plus tard, Donskoï fut emmené au bloc pour subir l'opération qui s'imposait. Compte tenu des évènements, c'était à haut risque. Les chirurgiens déterminèrent rapidement où était logée la balle : elle avait effectivement touché le rein gauche mais aussi d'autres organes. L'intervention prit fin après plusieurs heures mais fut suivie de complications imprévues ; une infirmière dut prévenir de toute urgence l'équipe médicale pour stopper une hémorragie. A son réveil, le docteur trouva Louise qui avait préféré rester à son chevet. Le voyant, elle ferma les yeux ; assise près du lit, elle était envahie par les pensées du passé.

Cher lecteur, c'est ici que la tendresse immense qui unit Julianna à Louise est exactement la même que celle que j'ai pu te raconter au début de notre histoire. Tous les sentiments éprouvés par ma chère gouvernante, à ce moment crucial, dans l'hôpital, devinrent des confidences entre deux femmes et c'est Julianna qui, plus tard, me rapportera tout cela.

Pendant que Donskoi se battait entre la vie et la mort, j'étais rentré à l'hôtel Balensky avec Vladimir, réfléchissant au plan élaboré. Nous y retrouvâmes Julianna qui nous y avait précédés. Un plus plus tard, Louise arriva.

« Que s'est-il passé à l'hôpital ? » questionnai-je,

« Donskoi est dans un état critique ; il a pu quand même m'expliquer qu'Ivanov et son chef ont essayé de le tuer et qu'il vont tenter de s'en prendre à moi. »

N'ayant pas bien faim, nous décidâmes alors de rechercher le meilleur laboratoire d'analyse de la ville, pendant qu'Alexis prenait un peu de repos chez lui : d'après les renseignements recueillis, il se trouvait dans la rue Grossavachokilima. Nous

Rendez-vous à Seratov

nous y rendîmes tous trois de façon différente afin de ne pas éveiller de soupçons au cas où le cerveau et Ivanov nous feraient surveiller. Julianna prit un taxi, commandé par Vladimir et dont il connaissait le chauffeur, un ancien officier à qui il avait précisé les dangers encourus ; notre ami emprunta le tramway et moi-même le métro. Nous avons tous en notre possession des échantillons.

Nous devons nous attendre dans le hall, à 18 heures précises. J'avais pris rendez-vous avec le directeur du centre anti-dopage de Saint-Pétersbourg. Nous le retrouvâmes au laboratoire où il exerçait en temps normal. Son bureau était situé au premier sous-sol : Vladimir et moi profitâmes de l'ascenseur mais notre petite protégée se dirigea vers l'escalier. Ce scientifique était très impressionnant : nous lui confiâmes les plants et autres spécimens liés au rhodiola ; avec un large sourire, il nous remercia et nous promit de nous prévenir dès que les résultats seraient connus. Pour lui, c'était enfin ses travaux qui allaient être reconnus car il avait déjà travaillé sur cette plante mais n'avait jamais réussi à trouver les preuves nécessaires.

Il nous conseilla enfin d'aller porter les cassettes à la police afin qu'il y ait une action complémentaire effectuée par les autorités chargées de la lutte contre le dopage et les activités criminelles. Je me dis qu'il n'avait pas tort et que toutes nos hypothèses seraient ainsi confirmées. Cependant, je ne compris pas pourquoi Julianna ne voulut pas nous accompagner, Vladimir et moi, dans cette démarche. Elle préféra rejoindre Louise au chevet de Donskoï...

Tu sais, cher lecteur, je ne voyais pas cette idée d'un bon œil, mais je me disais que la petite était raisonnable et que son grand-père serait sans doute de son avis. D'ailleurs, pour une fois, Vladimir était confiant et m'avait convaincu qu'elle ne

risquait rien à l'hôpital puisque Donskoï était gardé par des policiers suite à l'agression qu'il avait subie.

Vladimir et moi-même nous rendîmes donc au 16, Rue Yakubovicha, siège de la Direction Régionale de la Police Judiciaire de Saint-Pétersbourg. Nous fûmes reçus par un officier et nous lui fîmes notre récit. Vladimir commentait chacune de mes phrases, ce qui m'exaspérait quelque peu. L'officier, qui s'était rendu compte de l'importance de ce que nous lui rapportions, nous conduisit chez son commissaire. C'est à lui que je remis les cassettes et mon compagnon sortit de sa poche les échantillons qu'il avait conservés...

Là, pour une fois, je fus très surpris et soulagé qu'il ait pris cette précaution de les garder sur lui. Nous dûmes, une nouvelle fois, regarder ces vidéos si douloureuses. Heureusement que Julianna n'était pas avec nous !

Le commissaire était abasourdi. A la quatrième bande, il s'écria « Mais c'est un meurtre ! » La cassette s'arrêta ; je lui remis le numéro du portable de Julianna, après lui avoir expliqué en détail la situation actuelle. Devant nous, il ordonna que la surveillance de Donskoï fut élargie aux deux personnes qui se trouvaient à ses côtés, à savoir Louise et Julianna. Puis il nous somma d'accepter également qu'Alexis et nous-mêmes soyons constamment escortés par quelqu'un de son service.

Mais tu nous connais maintenant, cher lecteur, et tu te doutes que nous n'allions pas rester sans agir, même si notre âge et nos soucis de santé semblaient être des obstacles pour ce commissaire.

Alors, ne sachant pas trop comment évoquer la fameuse adresse, 22 rue de Malaya Morskaya, je décidai de tout dévoiler mais Vladimir me prit une nouvelle fois de court. Il donna au commissaire des renseignements précis et décrivit comment accéder à la trappe.

Après tout cela, nous rejoignîmes l'hôtel Balenski. A notre arrivée, le garçon de l'accueil m'interpella et me tendit un papier. Une fois arrivé dans notre suite, je le dépliai et lus à voix basse « Retrouvez-nous, la veille de Pâques, au squat, à 23 heures précises. Ne venez ni armés ni accompagnés ».

Bien sûr, il était hors de question de ne pas y aller et, selon notre pacte, il fallait prévenir Alexis. Je me posais de nombreuses questions car Pâques n'était que dans huit jours... Vladimir me fit part de ses inquiétudes mais je le rassurai et décidai d'appeler Louise et Julianna pour les tenir également au courant.

Plusieurs jours passèrent. Alexis allait de mieux en mieux, mais l'état de santé de Donskoï variait d'un jour à l'autre. Il était important pour moi de ne pas délaissier le scientifique. Ce jour là, comme d'habitude, arrivé à l'hôpital, je passai par l'accueil ; la jeune fille qui s'y trouvait me fit savoir que je devais me rendre auprès de l'infirmière du service. Lorsqu'elle me vit, le visage de la dame si douce se transforma ; elle m'annonça une terrible nouvelle. Piotr Donskoï avait succombé, cette nuit, à ses blessures. Tout se bousculait dans ma tête ; j'étais dans colère intense contre ces malfaiteurs et je me demandais comment il fallait prévenir Louise et les autres.

Je fus stoppé dans mes pensées lorsque le téléphone vibra dans ma poche. Encore une mauvaise nouvelle ? C'était un message de Julianna : « JE VAIS LE TUER ! ». C'en était trop ! Qui voulait-elle exterminer ? Où était-elle ? Avait-t-elle eu du nouveau pour les analyses ? Je quittai précipitamment l'infirmière qui me proposait une boisson tant mon teint était livide...

De son côté, Louise, bien déterminée à faire arrêter les responsables du trafic, était parvenue à contacter le Directeur de Cabinet du Ministre de l'Intérieur à Moscou. Comment avait-elle fait ? Le connaissait-elle ? Que lui avait-elle raconté ? Toujours est-il que celui-ci avait donné des ordres très précis pour que, dès le lendemain, des unités d'élite se rendent à l'usine sur le mont Altaï, pour en prendre le contrôle et procéder à la destruction de tout le matériel qu'elles y trouveraient.

Cher lecteur, je peux te confier qu'en écoutant Louise, je n'en revenais pas d'avoir vécu aussi longtemps au côté de cette femme qu'aujourd'hui je reconnaissais à peine.

Un taxi nous ramena au domicile d'Alexis où celui-ci se reposait depuis sa sortie de l'hôpital. Nous avons décidé de ne rien révéler à ce dernier. Louise ayant revêtu son masque de menteuse lui demanda où était sa petite fille. Je la regardai d'un ton réprobateur mais notre ami lui répondit qu'elle était partie chercher le journal et qu'elle avait bien l'âge de s'absenter sans en solliciter l'autorisation. Il précisa qu'elle serait de toute façon revenue pour le rendez-vous au squat, c'est-à-dire dans deux heures maximum, ce qui se produisit effectivement.

Avec Vladimir, nous nous étions mis d'accord : aucun soupçon sur Julianna ne devait être émis. Curieusement, la jeune fille avait retrouvé le chat ce qui égaya le visage de ma gouvernante. Nous avons convaincu celle-ci de le laisser dans la suite lors de notre escapade nocturne. Au moment de descendre de la voiture, Julianna décréta qu'elle ne voulait pas voir le meurtrier de ses parents et qu'elle préférait donc rester dans le véhicule que nous avons garé dans une rue parallèle. Elle prétextait aussi qu'il fallait que quelqu'un reste au volant au cas où, et que Louise était tout à fait apte à

endosser le rôle de chauffeur. Sans réfléchir, nous nous éloignâmes afin de retrouver le lieu de notre jeunesse.

Ivanov nous attendait, mais il n'était pas seul. Un grand gaillard se tenait à ses côtés. (*tu dois deviner, cher lecteur, de qui il s'agit*). Nous nous arrê tâmes à quelques mètres et notre compagnon d'arme, devenu notre adversaire, s'écria :

« Donskoï, c'était un avertissement !

- Comment ? » l'interrompis-je.

« Tu as très bien compris, Anton. Tu étais le plus intelligent de la bande. Tu te doutes bien qu'on a enfin réussi à l'éliminer ; il en savait trop.

- Pourquoi avez-vous tué Igor et Anouchka, mes enfants chéris, qui n'étaient que de simples chercheurs ? » implora Alexis.

« Eux aussi, ils en savaient trop ! » hurla la voix de stentor qui nous était inconnue. « Il est temps aussi de vous liquider, assez parlé... L'adresse de la matricochka ne nous a pas ... »

A ce moment-là, nous entrevîmes une frêle silhouette surgir dans le dos du duo, et nous entendîmes alors une voix :

« Oui, c'est lui ! »

Puis un timbre que nous connaissions bien s'éleva des ténèbres :

« Je vais enfin venger mes parents ! »

Un coup de feu retentit et Ivanov se précipita aux pieds de celui qui venait de s'écrouler, tentant de le sauver mais il était trop tard. Vladimir plaqua Ivanov au sol. Alexis, hébété, rejoignit Julianna et Louise arriva au volant de la voiture. Elle était décidée à venger Donskoï. Nous l'empêchâmes de s'en prendre à Ivanov que nous chargeâmes à l'arrière du véhicule. Vladimir le tenait fermement. Nous embarquâmes le corps de l'homme dont Louise nous indiqua l'identité : il s'agissait de l'entraîneur de Natalya Shekhovanova, athlète des JO d'Atlanta en 1996 ; c'était son ancien patron et aussi le

cerveau de ce trafic. Donskoï le lui avait confié la veille mais elle s'était engagée à attendre sa sortie de l'hôpital pour nous communiquer cette information.

Après avoir extirpé à Ivanov l'adresse de notre cadavre, nous primes la direction de sa demeure. Julianna nous fit promettre de donner la dose de rhodiola qu'elle tenait dans un flacon à notre prisonnier. Alexis ne voulait pas mais elle lui expliqua qu'elle était passée au laboratoire. On lui avait précisé que le rhodiola additionné avec une autre substance provoquait l'amnésie totale. Elle s'était donc procuré ce produit et l'avait ajouté à la poudre qu'elle avait conservée précieusement.

Le lendemain, je lus cet article dans la presse locale.

Mort de l'entraîneur de Natalya Shekhodanova

Le corps de l'entraîneur de la célèbre athlète des Jeux Olympiques d'Atlanta a été retrouvé dans sa propriété de Saint-Pétersbourg.

Selon les premiers éléments de l'enquête, l'homme a été tué par balle. Des traces de poudre retrouvées auprès du cadavre sont en cours d'analyse.

La copie d'un courrier adressé au Dr. Donskoï, récemment décédé, aurait été retrouvée dans le bureau du sportif.

Dans notre prochaine édition, vous pourrez lire le témoignage de ses proches.

Une fois de plus, cher lecteur, toi aussi tu en sais plus que ce journaliste... Nous étions tous silencieux et nous mîmes à préparer les obsèques du pauvre scientifique. Louise nous avait interdit de parler du secret et nous respections sa position. Nous avons élaboré une stratégie au cas où la police nous interrogerait mais nous ne fûmes même pas soupçonnés

car les pensées d'Ivanov étaient telles qu'il divaguait ; il fut arrêté pour être jugé en tant que coupable du meurtre.

Quant à l'initiative de Louise avec le Ministère, celle-ci avait été plus qu'efficace. Comme prévu, dès le lendemain, trois hélicoptères gros transporteurs, vert kaki, identiques, se posèrent dans l'immense cour du bâtiment de police. Louise et moi fûmes invités à monter rapidement à bord de l'hélicoptère, ce que nous fîmes immédiatement. Une dizaine d'hommes appartenant aux commandos de la police y avaient déjà pris place, et nous apprîmes qu'autant d'hommes se trouvaient dans chacun des deux autres appareils.

Lorsque nous vîmes l'imposant bâtiment, Louise cria : « C'est ici ! ». Les hélicoptères se posèrent loin de l'immense bâtisse pour ne pas éveiller de soupçons auprès d'éventuels occupants et, lorsque nous eûmes tous débarqués, ils repartirent vers l'aérodrome le plus proche, à une vingtaine de kilomètres, pour attendre la fin de l'opération. Louise avait obtenu (comment ?) l'autorisation exceptionnelle que nous puissions participer à l'opération ; mais nous devons, sans discussion possible, rester loin derrière les commandos, sous la protection de deux des policiers présents.

Sans se faire repérer, une dizaine d'hommes armés s'approcha de l'usine, passant au travers des barbelés qu'ils avaient cisaillés. C'est alors que l'on entendit un hélicoptère approcher et tout le monde se camoufla en attendant qu'il se pose. Natalya en descendit et se rendit dans l'usine où un homme l'attendait. Comme elle avait laissé la porte ouverte, on entendit nettement leur conversation.

« Mais nous manquons de main d'œuvre et de matériel, Natalya. Comprenez bien, patron. Notre trafic s'est étendu mondialement ; c'est tout de même les jeux Olympiques de Londres que nous préparons... »

Nous étions tous surpris. Non seulement le trafic de dopage s'était étendu mondialement mais le cerveau était bien effectivement Natalya.

Puis, avant que l'un des deux puisse faire un geste, tous les hommes du commando bondirent sur les deux trafiquants en criant : « plus un geste ! » Ils leur passèrent les menottes et les entraînaient vers l'hélicoptère des malfrats. L'un des commandos s'installa aux commandes et il décolla pour se rendre vers l'aérodrome voisin. Par la suite, nos hélicoptères vinrent nous reprendre et nous ramenèrent vers Saint-Pétersbourg.

A partir de ce moment, il nous fallut attendre quelques jours pour apprendre la suite de tout ça. Le commissaire nous invita dans son bureau pour nous féliciter de notre ténacité et de notre courage. Il nous expliqua par le détail l'impact que ce trafic aurait pu avoir au moment des Jeux Olympiques mais aussi comment la « contamination » avait déjà atteint différents secteurs sportifs. L'argent tiré de ce sale trafic se comptait par milliards de roubles et alimentait de multiples secteurs. Le travail allait être long et difficile car l'étendue du fléau était déjà vaste. Nous avons été l'élément déclencheur dans cette incroyable histoire et Louise avait donné la dernière impulsion. Louise devrait néanmoins continuer le travail avec lui. Il était maintenant clair que son rôle dans le passé restait un mystère mais qu'elle en savait suffisamment sur les dessous de l'affaire. Je n'apprendrai que bien plus tard qu'elle avait été elle-même une grande championne.

A peine étions-nous arrivés à l'hôtel que Julianna, Alexis et Vladimir nous bombardèrent de questions. Nous leur répondîmes avec tous les détails que nous connaissions. Puis nous en vîmes à repenser aux obsèques du docteur Piotr Donskoï.

Son enterrement avait eu lieu la veille. Nous avons accompagné sa dépouille jusqu'à sa dernière demeure. Cela correspond à une croyance de chez nous qui veut que la séparation se fasse doucement. Quand j'étais enfant, ma mère me répétait souvent ceci : l'esprit se détache petit à petit de sa maison, de son village et de la terre ; il prend son temps. Elle m'avait aussi dit que le troisième, le neuvième et le quarantième jour après le décès correspondaient à des rituels commémoratifs spécifiques.

Mais je m'égare ; revenons aux obsèques du docteur.

« Otpievanie », expression qui veut dire cérémonie de l'enterrement est formée, cher lecteur, de la racine « piet », c'est-à-dire « chanter ». Celle-ci fut brève ; nous avons entonné des chants lents, très mélodieux, en hommage à ce brave homme. Nous nous sommes ensuite rendus au cimetière : Louise s'était approchée de Donskoï et lui avait baisé la main.

En Russie, tu ne le sais peut-être pas, le cercueil du défunt est exposé, ouvert, si l'état du corps le permet. Le visage et les mains sont bien dégagés, le reste du corps disparaît sous les gerbes de fleurs, œillets, roses, toutes de couleurs vives. Avant d'enterrer celui-ci, la famille et les amis s'approchent pour dire adieu et l'embrassent sur le front ou la main. Seule Louise s'est permis de le faire. Nous n'étions pas assez proches de lui, mais nous avons toutefois déposé sur son cercueil un bouquet de fleurs dont le nombre était pair comme le veut la tradition.

Après les funérailles, la famille de Piotr Donskoï, très peu nombreuse, avait proposé à tous les présents de les rejoindre au domicile de sa sœur afin de partager la koutia, plat traditionnel, préparé uniquement à l'occasion d'un décès, composé de kasha, de fruits secs et de miel. La vodka coulait

Rendez-vous à Seratov

à flots comme pour oublier cette fin si triste. Julianna et Louise avaient pleuré un long moment ; Vladimir, Alexis et moi avions mangé en l'honneur du bon vieux docteur Donskoï qui nous avait permis de résoudre une partie de nos énigmes.

Vois-tu, cher lecteur, c'est ainsi que mon histoire prend fin. J'espère que, un jour, quelqu'un d'autre que toi prendra autant plaisir à lire cette extraordinaire histoire que j'ai eu de plaisir moi-même à l'écrire.

Toutes ces aventures et ces émotions nous ayant épuisés, nous décidâmes alors de « souffler un peu » avant de nous retrouver, tous ensemble, lors des vacances d'été, pour accompagner Louise, en France.

Je t'en parlerai peut-être un jour, cher lecteur...

До свидания, мой друг ! Au revoir, mon ami !

Mya et ses amis contre la maltraitance

classe de 4^{ème} 4 - collège Camille Claudel

et

classe de 5^{ème} 3 - collège Roland Dorgelès



1

Je m'appelle Mya. J'ai treize ans. Je suis d'origine espagnole et vis à Marseille, une grande ville au bord de la mer, au sud de la France.

Aujourd'hui, en regardant la télévision, j'ai appris qu'un défi concernant les droits de l'Enfant était organisé : « Le concours est ouvert à tous, alors n'attendez plus ! ». C'était la voix du ministre de l'Education Nationale, à la télé. Sortie à toute vitesse pour suivre cette interview, je n'en avais saisi, malheureusement, que les dernières paroles. Par chance, j'étais arrivée à temps pour entendre le journaliste ajouter que les inscriptions s'effectuaient dans les mairies.

Sans plus attendre, je me suis rendue à l'Hôtel de Ville de mon arrondissement. La secrétaire me remit le règlement et me félicita pour l'intérêt que je portais à ce concours.

Je parcourus rapidement le formulaire, sans m'attacher aux détails, seulement préoccupée par l'essentiel : « Bienvenue au concours organisé par l'Education Nationale. Les collégiens, dans toute la France, sont invités à proposer des actions innovantes en faveur des droits de l'Enfant. En effet, 2 millions d'enfants, dans le monde, souffrent, chaque année, de maltraitance. On estime qu'en France, 86 000 mineurs se trouvent en situation dangereuse dans leurs familles. Parmi eux, environ 18 500 sont maltraités.

De tels chiffres sont intolérables. Il appartient aux nouvelles générations de lutter contre ces injustices et de créer un monde meilleur. Tout collégien souhaitant participer mènera, au sein de son établissement, des projets concrets, susceptibles de sensibiliser les élèves mais également les adultes, professeurs et parents. A l'issue de l'année scolaire, neuf lauréats seront sélectionnés. Ils seront invités une semaine à Paris afin d'exposer le résultat des diverses activités qu'ils auront menées à bien. »

Ce programme me paraissait des plus alléchants : tout d'abord, j'allais pouvoir créer des actions pour défendre des idées qui me tenaient particulièrement à cœur ; ensuite, j'aurais la chance de visiter Paris, ville qui m'était encore inconnue.

Je me précipitai sur la plage, là où mes amis et moi avions coutume de nous rencontrer lorsqu'il n'y avait pas de cours. Aujourd'hui, le beau temps était au rendez-vous. Même s'il faisait un peu frais en ce mois de mars, le soleil brillait au dessus de la ville. Nous entendions les vagues percuter les rochers sur le rivage et le vent sifflait à nos oreilles. J'étais surexcitée. Je ne pouvais m'empêcher de torturer mes mains avec une petite expression joyeuse.

C'est tout moi ça ! Lorsque je ne parle pas ou que je ne me défoule pas, il faut que je m'occupe : tourner et retourner mes doigts dans tous les sens est le seul moyen que j'ai trouvé pour calmer mon ardeur.

Je me mis à hurler des choses incompréhensibles, à toute vitesse, et mes amis me regardèrent bizarrement :

« J'ai absolument besoin de votre aide, les copains ! » dis-je toute excitée.

« Attends ! Attends ! Calme toi, Mya, et explique nous ! » reprit Lucas.

« Et bien voilà ... »

Je leur développai mon projet, tout en faisant des gestes immenses tellement j'étais impatiente d'aboutir à cette proposition qui me tenait particulièrement à cœur. Mes amis me regardèrent, très intéressés par mes idées. Il y eut un silence, puis Marie brisa la glace :

« Heu ... Au fait, si tu gagnes, partira-t-on avec toi à Paris ? »

Alors, elle éclata de rire et nous fîmes de même.

« Moi, je suis partante pour t'aider ! Je trouve cela désolant que tant d'enfants soient maltraités. »

L'avis de Léo était tout à fait différent.

« C'est vrai, je trouve cela nul qu'autant de personnes soient brutalisées mais, franchement, Mya, réfléchis un peu ! Que veux-tu que nous fassions ? Nous avons seulement 13 ans et aucune influence ! »

Lui, ce grand blond d'habitude partant pour réaliser des choses totalement impossibles, voilà qu'il se déroba !

« Pour quelle raison penses-tu que le ministre organise cette action ? Moi je crois qu'il nous donne l'opportunité de réagir et c'est important. » dis-je.

Laura, qui n'avait pas donné son opinion jusque là, dit alors :

« Je suis de l'avis de Léo. A quoi cela servira-t-il de travailler pendant des heures pour aboutir à un travail que l'on n'est même pas sûrs de présenter ?

- S'il vous plaît ! » les priai-je d'un ton suppliant.

« Bon. C'est bien parce que c'est toi, Mya !

- Merci, les amis ! »

C'est à ce moment là que Karine, Ludovic et Thomas, en bon trio comique, se mirent à émettre les idées les plus farfelues et étranges possible.

« Et si on appelait l'OTAN, qu'on leur dise de suivre la trace de tous les malfaiteurs et de les mettre en prison ? » dit Karine.

« Mais Karine, on n'aura jamais assez de places pour tous les

enfermer ! » lui répondis-je ironiquement.

Et nous éclatâmes de rire encore une fois.

Lucas me stoppa :

« Et si on envoyait une fusée sur Mars pour y planter un drapeau où serait inscrit "A bas la maltraitance" ? »

Et si ... Et si ...

Cela a continué jusqu'à ce que nos parents nous appellent pour rentrer. En repartant chez moi, j'étais en pleurs tellement j'avais ri. Comme on dit : avec des « si » on mettrait Paris en bouteille !

Mon père m'avait ramenée en voiture. Rentrée dans la cuisine, je vis ma mère en train de préparer le dîner. Maman est une femme d'environ un mètre soixante-quinze. Elle a de magnifiques cheveux bruns qui mettent en valeur son gracieux visage et, en particulier, ses beaux yeux émeraude. Elle est mince, fait beaucoup de sport et aime cuisiner. Je ne me plains pas de sa cuisine, mais elle a tendance à mélanger des épices de toutes sortes qui donnent un goût étrange, certes, mais bon à la fois. Elle se montre toujours disposée à nous faire découvrir de nouvelles saveurs. Créative et sportive : c'est ma mère !

« Au fait ! Dans la précipitation de tout à l'heure, je t'ai donné mon accord pour aller à la plage avec tes amis pour discuter de ton concours ; mais as-tu fait tes devoirs, jeune fille ?

- Mais bien sûr que... oui !

- Ah oui ? Alors pourquoi as-t...

- MAMAN !!!!!!!!!!!!! » cria mon grand frère.

Ouf ! Sauvée par le gong ! Ce « bouffon », qui raconte tout le temps des sornettes, s'est encore pris les doigts dans le grille-pain en voulant retirer les clefs qu'il y a fait tomber !

Mais je lui dois une fière chandelle. En réalité..., je n'ai pas fait mes devoirs. Alors, je courus à ma chambre et commençai à feuilleter mon agenda. Heureusement, je n'avais qu'un

exercice de mathématiques ! J'étais tellement excitée par ce concours que j'étouffais dans ma petite chambre. Délaissant une nouvelle fois mes travaux scolaires, je repris le règlement et me dirigeai sur mon balcon. Un courant d'air fit s'envoler ce papier si précieux à mes yeux. Était-ce un signe du destin ? Cela signifiait-il que nous, simples adolescents, ne parviendrions pas à prendre notre revanche sur la vie pour amoindrir la maltraitance ?

Perturbée, je refermai ma porte-fenêtre et tentai de ne plus songer à ce sinistre présage. Je me couchai, exténuée, et m'endormis en m'imaginant, moi, Mya Fernandez, sur le podium à Paris.

2

Le lendemain matin, jeudi, je me réveillai avec un affreux mal de tête. Arrivée dans la cuisine, je trouvai ma mère faisant la vaisselle tout en chantant. Mes neurones allaient exploser. Après le petit déjeuner, je traînai tant que je pouvais, peu pressée de rejoindre mes camarades. Ces derniers allaient me questionner à propos de ce concours : qu'allais-je leur répondre ? Comment leur expliquer ma négligence qui avait entraîné l'envol du formulaire d'inscription ? Je me décidai pourtant et arrivai au collège peu avant la sonnerie.

La fin de la journée de cours arriva.

« Alors Mya ? » demanda Karine, « tu ne sembles pas en forme ! »

Avec une moue, je soupirai et lâchai :

« Je ne le sens pas... »

- Comment cela, tu ne le sens pas ? » demanda Thomas sur un ton désapprobateur.

« Le concours ... »

Il y eut un petit blanc dans la conversation mais Léo brisa rapidement la glace :

« Alors, là, c'est un peu fort de café ! Tu décides de te lancer dans un projet, tu nous embarques là dedans, on se casse la tête pour t'aider, et toi tu abandonnes dès le lendemain ? »

Marie colla un coup de coude dans le ventre de ce dernier avec un air colérique :

« Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort ? » lui chuchota-t-elle.

Mais, malgré son effort pour parler le moins fort possible, je

l'avais entendue et murmurai :

« Cela ira, Marie, merci ... Il n'a pas tout à fait tort ... »

Lucas posa sa main sur mon épaule :

« Il s'est passé quelque chose?... »

Je laissai s'écouler un moment de silence avant de hocher la tête timidement et de raconter ce qui s'était passé la veille.

« Et bien voilà, je commence à avoir des doutes sur nos chances de gagner. J'ai un mauvais pressentiment. Je vous explique : je prenais un peu l'air sur ma terrasse en relisant le règlement du concours quand la feuille m'a glissé des mains et s'est envolée. Je voulais donc vous en parler. Qu'est ce que vous en pensez ?

- Moi je pense », s'exclama Guillaume, « que tu stresses trop, ma vieille. Il faut que tu te détendes un peu ; ce n'est qu'un pauvre concours de rien du tout !

- C'est vrai », dit Marie, « il ne faut pas que tu te rendes malade pour cela. C'est peut-être un hasard que cette feuille se soit volatilisée, mais ton esprit est tellement préoccupé par ce concours que tu te mets à croire des choses qui ne sont que des balivernes !

- Vous avez raison ; je ne devrais pas me montrer si préoccupée. Je vous remercie de m'avoir rassurée. Excusez-moi de vous avoir dérangés pour ces idioties.

- Mais non, tu n'as pas à t'excuser ; nous sommes tes amis, quand même, et nous sommes là pour cela ! » dit Thomas.

« Merci. Bon, on se fixe un rendez-vous, demain, après le cours de maths pour parler du projet à mettre en place. Allez, salut tout le monde ! Bonne soirée !

- Oui, à demain ! » s'exclamèrent-ils tous ensemble.

Le vendredi matin, malgré une nuit agitée de rêves, je me levai très tôt, plus déterminée que jamais pour aller chercher un autre formulaire à la mairie. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait : le soleil brillait ; c'était de bonne augure ! En sortant de ma chambre, je vis mon frère se préparer pour aller à l'école. En faisant un long mouvement

de bras pour enfiler son blouson, il fit tomber par terre le vase préféré des parents, qui se brisa en mille morceaux.

« Mince ! » cria-t-il.

Décidément, quel « boulet » celui là !

Je pris mon sac de classe et partis toute excitée pour l'école. En chemin je retrouvai mes amis. Tout le monde commença à exposer ses idées. C'est Marie qui se lança la première :

« On pourrait faire des recherches et montrer les chiffres impressionnants des enfants battus, et peindre ces chiffres sur une banderole. »

Laura continua :

« Si on dessinait un énorme œil sur des tracs avec "aidez-nous !" écrit en gros ? Et nous pourrions aller distribuer ces papiers dans un accoutrement tel que tout le monde nous remarquerait ! »

Lucas lui aussi exposa son idée :

« Pourquoi on ne mettrait pas l'idée de Marie en spot publicitaire plutôt qu'en banderole ? »

Léo interrompit Lucas :

« Et les acteurs, ce seraient nous !

- On pourrait même demander de l'aide à ta mère, Mya, elle est tellement créatrice ! »

Karine, Ludovic et Thomas lancèrent en même temps :

« On pourrait traduire la publicité dans toutes les langues, pour qu'elle puisse être diffusée partout dans le monde ! »

La sonnerie retentit. Nous entrâmes en classe, en décidant de reparler du projet à la récréation de 10 heures, après le cours de mathématiques, comme prévu. Ces deux heures me semblèrent interminables... Elles passaient trop lentement ! 10 heures arrivèrent. Nous décidâmes alors d'aller au CDI, pendant l'heure de permanence, afin de faire des recherches sur la maltraitance et les droits des enfants. Léo, qui n'était pas le plus convaincu, trouva pourtant les documents le premier. Il nous dit :

« Ecoutez-moi ; je les ai trouvés ! Saviez-vous que les Droits de l'Enfant ont été adoptés par l'Assemblée Générale des Nations Unies, le 20 novembre 1989 ; mais les 54 articles ne sont entrés en vigueur dans notre pays que le 2 septembre 1990 ?

Article 1 : Un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable.

Article 2 ...

- Hé ! Je les ai trouvés ! » s'écria Thomas, accourant avec un train de retard.

Ce fut un joyeux éclat de rire.

...

Je rentrai chez moi, toute contente et rassurée grâce à mes amis, avec l'impatience de les revoir le jour suivant. La nuit à venir serait-elle plus positive que la précédente ?...

Le lendemain, samedi, mon frère me réveilla à huit heures. Je venais de passer une nouvelle nuit épouvantable. J'étais en train de finir de m'habiller quand ma mère m'appela pour venir déjeuner. Je descendis les escaliers très lentement ; j'avais le moral à zéro. Je ne prêtai même pas attention à mon père qui me dit « bonjour » en arrivant dans la cuisine. Quand ma mère vit ma tête, elle me dit :

« Oh toi, tu as mal dormi cette nuit ! C'est ce concours qui te travaille autant ? Si cela continue, je vais finir par t'interdire de le faire. Je n'ai pas envie que ma fille tombe évanouie pendant les cours. Tout ça, parce qu'elle n'arrive plus à dormir et à manger à cause de ce fichu concours ! »

Je lui répondis dans un mouvement de colère :

« Si c'est comme cela, j'arrête ce concours ! »

Ma mère fut choquée et en resta bouche bée.

Mon père intervint :

« Eh, les filles, on se calme ! Vous n'allez pas commencer à

vous disputer dès le matin ! Et toi, Mya, respecte ta mère ! »

Vingt minutes plus tard, je me précipitai à la mairie pour récupérer un nouveau formulaire. A mon arrivée, la secrétaire me déconcerta encore un peu plus :

« Nous n'avons plus de feuille d'inscription, mademoiselle, il fallait venir hier. C'était la date limite, je suis navrée ! »

Tout d'un coup, je n'avais plus de courage ; comment arriverais-je à faire ce concours ? Devrais-je abandonner, finalement ? ... Je quittai alors la mairie, les écouteurs de mon baladeur mp3 dans les oreilles, essayant de retrouver la volonté de continuer ce que je faisais. Mais tout allait de travers. Un après midi avec mes amis serait parfait pour reprendre confiance en moi.

Je leur envoyai un texto : « quatorze heure trente à notre point de rendez-vous habituel. »

Je fus la dernière arrivée à la plage. L'air marin et le bruit des vagues apaisèrent ma migraine.

Nos idées de la veille nous semblaient maintenant trop chimériques.

« Et si l'on achetait une caméra pour réaliser un reportage ? » proposa Lucas.

« Et avec quel argent ? Ma mère ne veut même pas m'acheter le dernier CD de Michael Jackson. Alors une caméra !... » rétorqua Marie.

« C'est vrai ! » dit Léo. « En plus, il faut que je fasse des économies pour m'acheter un nouveau skateboard !

- Il n'y a vraiment personne qui ait une caméra chez lui ? » demanda Thomas.

« Non désolé ! » répondîmes-nous, en chœur.

« Cette idée n'est donc pas envisageable non plus... » soupirai-je, déçue.

« Alors, nous pourrions peut-être récolter de l'argent en vendant, par exemple, des chocolats et en reversant les

bénéfices à une association qui lutte contre la maltraitance ?

- Nous n'avons pas le droit, au sein du collège, d'organiser des ventes pour financer des projets. »

Pendant des heures, nous cherchâmes des idées concrètes et originales à la fois. L'imagination n'était vraiment pas au rendez-vous. Les actions que nous envisagions se révélaient soit irréalisables, faute de moyens, soit trop difficiles à mettre en œuvre. Chacun se creusait la tête en espérant trouver quelque chose de ni trop cher, ni trop complexe à exécuter. En vain.

« A ce rythme là, nous y serons encore demain ! » se lamenta Léo.

« Je sais, Léo ; mais un projet comme que celui-là ne peut se concevoir en quelques heures. Si la solution paraissait si évidente, d'autres que nous auraient déjà agi efficacement contre la maltraitance des enfants. » ripostai-je excédée. « Moi qui, d'habitude, fais preuve d'une imagination débordante, là, vraiment, je suis à court d'idées ! »

Mais, j'étais pourtant satisfaite. Notre petit groupe parvenait à se passionner pour une idée intéressante. Malgré tout, nous étions tous vraiment différents, et je regardai mes amis avec attendrissement.

Comme d'habitude, Karine, pour son apparence toujours très soignée, avait attaché ses longs cheveux bruns, faisant ressortir ses yeux d'un éclat vert émeraude. Quand elle croisa mon regard, elle me sourit.

J'observai ensuite Lucas et Léo. Ils ne se ressemblaient pas beaucoup. Blond, grand et plein d'humour, pas toujours très drôle à mon goût, tel était mon bon vieux Lucas. Léo était tout le contraire : brun aux yeux très foncés et un caractère de cochon ! Mais parfois souriant tout de même.

Marie, elle, était plutôt petite, les cheveux coupés en carré. Très sérieuse, les yeux bleus derrière une paire de lunettes assortie à la couleur de ses cheveux blonds.

Thomas était le plus grand d'entre nous. Il nous dépassait tous d'une tête. Mais cela ne l'empêchait pas d'être une personne au grand cœur.

Quant à moi, j'aimais mes deux nattes roulées en chignon et, sans me vanter, mon joli visage encadré de deux mèches brunes et mes yeux couleur saphir.

Il était l'heure de nous séparer.

« A lundi ! Essayez de découvrir l'idée géniale. Dès que quelqu'un trouve le projet choc, il envoie un message !... »

Hélas, le week-end passa sans que nous ayons défini une action quelconque.

Le lundi matin, à peine étions-nous arrivés au collège que nous vîmes le proviseur, dans son étrange accoutrement habituel, costume vert et chaussures bleues, se précipiter vers nous, avec une mine inhabituelle, en brandissant quelque chose dans la main ...

3

Nous nous demandions ce que pouvait bien nous vouloir le principal. Nous n'avions fait aucune bêtise, nous semblait-il, et ce n'était pas dans ses habitudes d'intercepter les élèves dès leur arrivée.

Alors qu'il se dirigeait vers nous, traversant la cour presque en courant, une grimace s'afficha sur le visage de Ludovic. En effet, notre ami était un habitué des heures de colles qu'il collectionnait du fait de ses multiples pitreries et de ses farces diverses. Sur nos visages tournés vers lui, on pouvait lire notre habituelle question : « Qu'a-t-il donc encore fait ? »

Pour amuser la galerie, il effectua un petit pas et se cacha derrière Thomas, avant de lui chuchoter à l'oreille : « Oh là là ! Je sens que ça va encore chauffer pour moi ! » En effet, le garçon commençait à bien connaître le bureau de notre principal ! Ce dernier, bien qu'un peu excentrique, n'était pourtant pratiquement jamais de mauvaise humeur. Cela peut paraître bizarre ; mais, même lorsqu'il distribuait ces petits bons que nous aimions tant pour un mercredi après-midi supplémentaire, c'était presque toujours avec le sourire !

Monsieur Dupont, tel était le nom de notre principal. Nous avons tous essayé d'accomplir la mission impossible : lui trouver un surnom en rapport avec son look très spécial. Malgré de multiples tentatives et réflexions, aucun des élèves du collège n'avait réussi ; depuis, tout le monde le surnommait « l'Arc-en-ciel » à cause de ses tenues habituellement colorées

et extravagantes. Comme le disait Karine : « Dans une autre vie, il aurait pu être clown ! »

« C'est de pire en pire ! » souffla Laura, amusée par son costume du jour. Me rendant compte de la proximité de notre principal, j'enfonçai gentiment mon coude dans son ventre pour la faire taire, et dis en riant discrètement : « Tais-toi ! Il va t'entendre ! »

Quand il fut arrivé à proximité de nous, nous pûmes constater qu'il était vraiment de bonne humeur. Après des salutations réciproques, il me tendit un imprimé.

« Tenez, Mya ! C'est pour vous ! Je crois que ce papier va vous intéresser ! » me dit-il.

Un coup d'œil rapide me permit de constater qu'il s'agissait d'un formulaire d'inscription pour le concours.

Je relevai la tête, toute souriante et les yeux pétillants, vers ce vieux bonhomme à la bouille de Père Noël et m'inclinai en signe de remerciements avant de lui répéter plusieurs fois : « Merci ! Merci beaucoup, monsieur ! Vous nous sauvez la vie ! »

Le principal se contenta de me sourire. Mais, curieuse, je lui demandai : « Mais... Comment avez-vous su ?... »

Il me fit un petit clin d'œil et nous expliqua : « Mon épouse travaille à la mairie ; elle m'a raconté tous vos déboires et vos soucis. Je me suis alors rapproché de votre professeur-documentaliste du CDI qui s'est souvenue qu'il restait encore quelques formulaires ici, au collège. Je m'empresse donc de t'en apporter un. De plus, ta maman, que j'ai vue hier, m'a dit que ce projet te tenait très à cœur ! Je trouve très bien que des jeunes comme vous s'intéressent à des causes aussi justes ! »

Il regarda alors sa montre et dit : « Oh ! Sur ce je vous laisse ! J'ai à faire ! »

Et il repartit en se dandinant comme à l'accoutumée. C'était donc la femme du principal, cette petite dame joufflue et un peu

rondouillette, à la mairie, qui semblait si désolée pour moi... Je me retournai alors vers mes amis : « Grâce au principal tout redevient possible ! »

Désormais en possession du formulaire, il ne nous restait plus qu'à réfléchir à notre projet, à l'envoyer et le tour serait joué !

Nous entendîmes soudain la voix de Mme Pétard, la CPE, qui nous annonça de son ton sec et sévère, que la sonnerie avait déjà retenti et qu'il était temps, pour nous, de nous rendre en cours.

Mon cerveau grouillait à nouveau d'idées et j'étais impatiente de les exposer ; j'avais soudain retrouvé ma bonne humeur. Il nous fallait trouver quelque chose de grandiose, quelque chose qui toucherait les gens. Il me semblait qu'une journée entière avec des activités variées serait idéale, mais il fallait que nous soyons tous d'accord. J'avais réfléchi aux obstacles que nous avions déjà rencontrés et je pensais avoir trouvé des solutions. J'aurais bien aimé avoir quelque chose de plus concret pour les impressionner encore plus, mais nous devons construire ce projet en commun.

Lorsque, après les cours, nous nous sommes retrouvés, je dis à mes complices : « Voici mon projet ! Nous pourrions préparer quelque chose de vraiment grand, d'impressionnant. Nous devrions consacrer une journée pour réaliser de nombreuses animations : monter une pièce de théâtre, chanter des chansons, créer un concours d'affiches...

- Je sais ! » s'exclama Laura. « Désolée de te couper, Mya. Ton idée est géniale et ça m'en a donné une autre : un flash mob ! Ça pourrait être l'une des animations ! »

Je trouvai l'idée de Laura très intéressante et constructive ; elle attirerait certainement beaucoup de gens.

« Eh ! Mais cela n'est pas mal du tout ! » dis-je. « Vous êtes loin d'être idiots, les amis ! Un flash mob, disais-tu ? De la danse ?

Cela pourrait être très sympa d'inventer une chorégraphie sur le thème de la maltraitance. »

Un grand sourire se dessina sur le visage de Marie qui prenait des cours de danse moderne depuis son plus jeune âge : « Cela, c'est un travail pour moi ! » lança-t-elle. « Je pourrais demander de l'aide à ma prof de danse ! Je suis sûre qu'elle serait partante ; et mes copines de là-bas sont toujours d'accord pour n'importe quoi, tant que cela touche à la danse. »

Nous savions tous que concernant ce genre de chose, elle saurait assurer, de ce côté là, nous n'avions plus à nous en faire.

Dans le cadre de cette mobilisation générale, il nous faudrait aussi disposer d'un stand pour projeter notre clip à tourner avec la caméra vidéo de Lucas. D'autre part, à la mairie, nous afficherions une annonce proposant à chaque personne volontaire la possibilité de réaliser une vidéo sur la maltraitance, que nous projetterions en même temps que la nôtre.

« Bon, c'est réglé. Ensuite, qui veut écrire une chanson ? »

« Moi ! » répondit Lucas. « J'ai un piano chez moi et je pourrais composer la musique ; mais pour les paroles, je ne suis pas très doué et j'aurais besoin d'aide...

- Je suis partante ! » dit Karine. « Et je te prêterai ma voix ; j'adore chanter ! »

- Décidément, tout se déroule à merveille ! Toutes ces idées sont très intéressantes, mais il est grand temps de se mettre à l'action. Si nous commençons à composer ? » ajoutai-je.

Sitôt dit, sitôt fait. Tout le monde se mit à proposer des paroles ; en moins d'une heure un texte avait été créé :

« Ils ont pris des coups durs
Par leurs odieux parents,
Avaient l'air d'être heureux
Mais ils faisaient semblant.

Oui, c'est sûr,
Ils ne pouvaient rien confier
Sans l'aide de quelqu'un
Qui pourrait les protéger.

Il est venu le temps
De mettre un terme
A ces actes violents

Tous ces enfants qui souffrent,
Devraient avoir une seconde chance...

Refrain

Ces enfants tourmentés, jour et nuit,
Doivent avoir une vie normale,
Des amis, une vraie famille et
Un véritable avenir. *(bis)*

Il est grand temps d'agir,
Pour tous ces enfants-là
Qui n'osent vraiment rien dire.
Pour eux, c'est un martyre.

Oui, c'est sûr,
Vivre dans ces conditions
Est une malédiction.
Il est venu le temps,
D'aider tous ces pauvres enfants.

Tous ces enfants qui souffrent,
Devraient avoir une seconde chance...

Refrain (bis)

Un enfant a des droits !

Pourquoi ne les respectez-vous pas ?

Vous allez payez pour cela.

Vous le payerez, c'est sûr ;

Vous n'y échapperez pas

Refrain (bis) »

« Pas mal ! » dis-je à la fin de la chanson. « Je suis conquise » ajoutai-je, le sourire aux lèvres. « Nous avons beaucoup avancé grâce à vous tous.

- Ne dis pas cela, Mya ; c'est aussi grâce à toi que nous avons réussi, tu nous as bien aidés ! »

Nous étions remontés à bloc et prêts à composer d'autres musiques s'il le fallait.

« Cette journée sera sûrement réussie, » me confia Léo.

En rentrant de l'école, je vis mon idiot de frère en train de sonner chez le voisin. Monsieur « catastrophe », en faisant tourner ses clés autour de ses doigts, les avait échappées par dessus la haie de la clôture de cette maison. Et sur le pavillon d'entrée était apposé un écriteau « attention chien méchant » !!!

Le soir même, après avoir fait mes devoirs, je retrouvai mes amis au bord de la plage. Lucas nous fit alors part d'une idée géniale, mais peut-être un peu folle : pourquoi ne pas demander aux dirigeants et à l'entraîneur de l'Olympique de Marseille la possibilité de faire figurer sur les maillots des joueurs, techniquement et tactiquement, à l'occasion d'un match de bienfaisance, un flochage avec l'inscription « aidons les enfants maltraités » ?

Hier, Karine a eu une idée véritablement géniale ; elle nous a proposé d'aller, tous ensemble, au stade vélodrome pour essayer de rencontrer l'entraîneur de l'équipe de l'O.M., à l'occasion de la séance de préparation au match PSG-Marseille. Tout le monde a trouvé l'idée merveilleuse ; nous avons tous le sourire aux lèvres et nous sommes partis, plein d'entrain et d'espoir vers la stade.

Nous étions dans les tribunes, derrière les bancs d'entraînement, lorsque Lucas vit l'entraîneur de l'O.M. J'avais préparé une feuille sur laquelle j'avais écrit mon numéro de téléphone, mon nom et la cause pour laquelle nous souhaitions l'entretenir et solliciter son appui. Je l'ai alors pliée en forme d'avion et la lui ai lancée. Par hasard ou par chance, mon avion atterrit sur sa tête ; il le ramassa et lut mon message, puis il le chiffonna et le mit dans sa poche de survêtement comme si ça n'avait aucun intérêt. Nous étions très déçus, mais cela ne nous empêcha pas de regarder les joueurs s'entraîner jusqu'à la fin.

Sur le chemin du retour, mon téléphone portable sonna. C'était l'entraîneur ! Je lui parlai de notre projet et il nous prodigua ses encouragements. Il proposa de placer une banderole sur le devant de la tribune officielle et une à l'entrée du stade. Il nous dit également que, si nous avons une danse à effectuer ou un texte à lire, il nous accueillerait sur la pelouse du stade vélodrome à l'occasion d'un prochain match de l'O.M. Il

suffirait de le contacter pour déterminer la date et les conditions de notre prestation. Après nous avoir donné son numéro de téléphone, il ajouta qu'il contacterait la F.F.F. pour connaître la possibilité technique et tactique d'apposer momentanément le flochage de notre slogan sur les maillots des joueurs. Après qu'il eut raccroché, un énorme sourire se dessina sur nos visages. C'était génial ! Ce projet se passait encore beaucoup mieux que prévu.

Il est certain que si quelqu'un avait le pouvoir de lire dans les pensées de chacun, cela serait bien plus attrayant que d'essayer de déchiffrer l'expression de chaque visage ! Et si nous lisions dans le journal intime des acteurs de ce récit, ne serait-ce pas encore plus palpitant ?

Mya :

18 Juin - Cher journal,

Ce matin, j'étais un peu malade et je suis restée clouée au lit jusqu'à dix heures. Mon frère a tapé comme un fou à ma porte. En plus, il a écouté de la musique à fond et j'ai cru un moment que ma chambre allait s'écrouler. Je suis tellement excitée, tellement stressée à l'idée que ~~mon~~ NOTRE projet va bientôt porter ses fruits, dans exactement quatre heures. Ces trois derniers mois ont été laborieux mais, avec notre esprit d'équipe, nous y sommes arrivés. Quand je pense qu'au début ils n'étaient pas très emballés ! Maintenant, ils sont tout aussi stressés et aussi excités que moi ! Bon ! Trois cookies, un verre de jus d'orange et j'y vais ! Allez ! Je vais déjeuner. A ce soir !

Léo :

Zut. Stop. Je ne peux plus attendre. Stop. Il est six heures et je suis déjà debout. Stop. Lavé. Stop. Et habillé. Stop. De toute façon nous sommes samedi. Stop. Mes parents dorment. Stop. Pas la peine d'espérer qu'ils se réveillent. Stop. Tant pis. Stop. Je me rends sur la place. Stop. Pourvu qu'ils me rejoignent là-

bas. Stop. Je vais leur proposer de tourner la vidéo dans le parc. Stop. C'est un endroit paisible. Stop. On ne nous dérangera pas. Stop.

PS : J'adore parler en télégramme !

Karine :

Et dire que dans quelques heures tout va commencer ! Ah, que je suis impatiente ! Vivement que nous nous retrouvions tous ! Enfin tous... Surtout Lucas ! Je le trouve trop canon ! Il faut absolument que j'arrange un rendez-vous avec lui ! Il est si gentil avec moi... Hier, il m'a aidée à calmer mon stress et, depuis, tout va mieux ! A croire qu'il est magicien ! Je suis folle de lui et j'espère que c'est réciproque ! Il me semble que j'aie toutes mes chances ; il m'a même offert sa veste de sport, marron et verte, que je trouvais si jolie ! Elle sent si bon... Je ne la laverai jamais ! Bref ! Passons ! Je me suis levée tôt, d'extrême bonne humeur avant de descendre prendre mon petit déjeuner : tartines, céréales, chocolat, barre. Ma mère m'a bien gâtée, niveau nourriture ! J'ai pris ma douche, me suis habillée d'un jean, d'un tee-shirt, de sandales et de la veste de Lucas, bien sûr. Puis j'ai descendu les escaliers pour sortir ; j'ai pris mon sac au passage et me suis dirigée calmement vers notre point de rencontre. Je suis sûre qu'avec Lucas à mes côtés, ma chanson sera absolument parfaite !

Prions pour qu'il ne voie pas les trois photos de lui que j'ai agrafées dans mon placard ; il en serait fort surpris...

Lucas :

Hey journal ! Comment va ? Moi, super ! Mais pourquoi est-ce que je te pose cette question ? Aujourd'hui rien de spécial à écrire, sauf que la bonne humeur est au rendez-vous. Malgré mon réveil brutal par mes parents et la grande fatigue qui m'envahit, tout va bien. Je suis quand même fier de moi ; j'ai terminé de composer la musique qui va avec la chanson. Mon

morceau est prêt et je suis impatient d'accompagner Karine. Elle a une voix magnifique... Et d'ailleurs, il n'y a pas que cela qui est sublime chez elle... Eh oui, journal électronique, je crois qu'elle envahit de plus en plus mes pensées. C'est tellement bizarre comme sensation... Mais marre de rougir chaque fois que je pense à elle. Bon ! Fin de la discussion ! Salut journal ! Un projet ne peut pas attendre! Et Karine non plus !

*Pensée du jour : La vie n'est rien sans amour ! ♥ ♥ ♥ !
Encore une expression idiote de Thomas !*

Marie :

Ma prof de danse a accepté de nous aider pour faire notre flash-mob en rythme avec la chanson. Elle dit que c'est rare, des jeunes comme nous qui s'occupent d'un projet sur l'enfance maltraitée ! Grand jeté, pencil-turn ou bien pas de bourrée ? Tout cela se mélange dans ma tête, encore et encore ! J'ai peur de tout oublier, de tout rater ou bien... Ou bien... C'est si compliqué ! Depuis une heure et demie, je me ronge les ongles et me mange les peaux des pouces jusqu'au sang. Je n'arrête pas de me sentir angoissée ! Pourtant, j'ai tout terminé, tout organisé, tout préparé ! Cher journal, je n'arrête pas de me répéter que je suis calme... Calme... TRES CALME ! En fait, non ! Je viens de recevoir un SMS d'une de mes meilleures danseuses. Manque de chance, elle ne peut pas venir : une cheville foulée en s'entraînant ! Il faut que je me change vraiment les idées ; mais c'est impossible ! Mon cher journal intime ! Je ne sais que faire, à part... ZUT ! Le rendez-vous ! Et mince ! Je vais devoir te quitter ! Ralala ! Je vais devoir me bouger ! Et c'est en pirouettes que je vais me préparer, me coiffer et j'arriverai tout juste au rendez-vous ! Aïe, aïe, aïe ! Je n'ai même plus assez d'ongles pour continuer de décompresser !

Thomas :

Aujourd'hui, journée resplendissante, un réveil rapide s'imposait ! De ma fenêtre, je peux apercevoir l'aube magnifique perçant la nuit mystérieuse et faisant sortir de son ciel bleuté une blanche colombe déployant ses ailes avec majesté. M'abreuvant d'une eau minérale et subvenant à mes besoins avec d'exquises tartines, je peux sentir, de mon nez divin, l'odeur délicieuse de cracottes enrobées de fraises juteuses, me faisant penser au parfum d'une douce marquise tout droit sortie d'un des chef-d'œuvres de Molière.

Bon ! Je n'ai plus d'inspiration ! Donc, maintenant, place à mon langage habituel car trop de Molière nuit à la santé. Je me prépare à sortir quand, tout à coup, je m'aperçois que ma feuille de répliques n'est plus sur mon bureau. Moi qui ai encore beaucoup de travail concernant la pièce, je me mets à fouiller ma chambre de fond en comble. Plus je cherche, plus je me décourage, mais je tiens vraiment à la cause que nous défendons. Lorsque je vois soudain, sur une chaise, la feuille que je cherchais, le courage me revient. Mais le temps passe à toute vitesse et je dois partir dans cinq minutes. Voici, journal, mon début de journée très chargé ; je t'ai tout décrit car pour moi c'est une journée importante.

Somme toute, je crois que je vais arrêter Molière ; le théâtre m'atteint beaucoup trop... To be or not to be... Ah ! Non, c'est du Shakespeare ! Que suis-je venu faire dans cette galère ?

Ludovic :

Je me suis réveillé très exténué de la journée douloureuse que j'ai vécue hier. J'ai une affreuse douleur à la cuisse et mon bras me fait mal... Je suis quand même content d'avoir fini mon clip...

JE HAIS MES PARENTS !

Tous ont maintenant quitté leur journal intime et se hâtent vers le lieu de rendez-vous. Tout le monde est là, sauf Thomas qui nous a déjà prévenus de son retard. Avec enthousiasme, je lance :

« Prêts les amis ?

- Prêts ! » me répondent-ils.

Nous commençons les préparatifs sans Thomas. Heureusement, celui-ci arrive juste à temps :

« Excusez-moi, je n'ai pas vu l'heure ! » dit-il.

« Ce n'est pas grave ! L'important, c'est que tu sois là ! » lui dis-je en souriant.

A ce moment-là, je regarde Ludovic ; il me semble mal à l'aise. Je me dirige vers lui et lui demande :

« Ça ne va pas, Ludovic ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette ! »

- Si, Mya ! Ne t'inquiète pas ; tout va bien ! » me dit-il, feignant d'être décontracté.

Karine, en tous cas, est de très bonne humeur. Sa voix est véritablement magnifique. Thomas, lui, répète sa pièce et j'aperçois Marie en train de corriger certains détails de sa chorégraphie.

Tout se passe vraiment bien. Tout, sauf pour Ludovic. En effet, je sais, par son attitude, qu'il ne me dit pas la vérité. Son mensonge est flagrant. Mais Marie vient m'interrompre dans mes pensées.

« Dis-moi, Mya ... Ça ne va pas ?

- Si, si, Marie ... Je pensais à ... tout à l'heure !

- Bon d'accord ... Dis-moi, que penses-tu de ceci ? »

Elle me montre alors la chorégraphie qu'elle a mise au point.

« C'est vraiment super ! » dis-je

« Bon ! Si cela te plaît ! »

L'organisation du concours d'affiches, la chanson et le théâtre sont prêts. Je me dirige alors vers Ludovic.

« Alors Ludo ; la musique ?

- Ou..oui, très bien. » me dit-il. « Plus que trois heures, hein, Mya ?

- Oui, mais j'ai une boule au ventre ! »

Il finit d'enrouler les fils qui traînent encore sur la scène.

Et voici comment tout s'est déroulé ce jour là !

A 14 heures, les festivités commencèrent par le concours d'affiches ; le stand de Léo ouvrit ses portes. Ce concours ne devait durer que trois heures. Léo, se tenant au milieu de la place annonça le début de la compétition. Dans la cohue, un certain nombre de personnes vint alors se procurer le matériel nécessaire pour fabriquer les affiches (une feuille de papier Canson de format A3, des feuilles de diverses couleurs, des stylos ou des marqueurs selon les préférences des participants, des autocollants de l'ACM, une règle et un tube de colle, le tout fourni par l'ACM évidemment).

Léo vint me vers moi, satisfait.

« J'ai réussi mon pari !

- Un grand pas pour Léo, un petit pas pour l'humanité !

- Exactement. Au fait, Mya, voudrais- tu faire partie du jury ?

- Pourquoi pas ... »

Deux heures de travail plus tard, il ne restait plus alors aux participants qu'à régler les petits détails de leur affiche.

A 17 heures enfin, le jury se réunit. Nous avons tous un favori. Pour moi, c'était celui tout à gauche ; il avait un coup de crayon extra ! A 18 heures 30, nous avons annoncé les résultats. Dans la catégorie « enfants », la vainqueur fut une petite fille blonde aux yeux rieurs, prénommée Cécilia. Pour les adolescents, ce fut un dénommé Benjamin, le meilleur ami de mon frère ! Quant au lauréat pour les adultes, c'était une lauréate, une jeune femme habillée de couleurs chatoyantes

et à la physionomie très originale. Tous étaient ravis. Le concours était terminé ; tout s'était déroulé à merveille !

Entre-temps, Lucas et Karine avaient réalisé leur spectacle musical. Lui au piano et Karine derrière son micro. La chanson fut vraiment réussie. Des tonnerres d'applaudissements ponctuèrent la fin de la musique.

A peine Karine eut-elle fini son interprétation que Thomas entra en scène. Les comédiens qu'il avait recrutés étaient de très bons acteurs. Pauvre Thomas ; c'était lui, finalement, qui jouait le rôle de la victime ! La pièce de théâtre fut un triomphe et il nous apparut qu'elle sensibilisa beaucoup de personnes !

La répétition de la chorégraphie, qui avait lieu dans le gymnase, touchait alors à sa fin.

« Génial ! » s'écria Marie. « On frôle la perfection. Il ne manque plus que l'accord de Mya pour le top départ ! Rendez-vous dans vingt minutes près de la fontaine, soyez à l'heure !

- Ouais ! » s'écrièrent les danseurs. « Nous allons tous les clouer sur place ! »

Sur ce, ils partirent chacun de leur côté. Marie eut tout juste le temps de rattraper l'un des danseurs, censé s'occuper de la sono pour le flash-mob.

« Eh, attends ! » l'interpella Marie, « As-tu eu le temps d'installer toutes les enceintes ?

- Presque ! Il n'en reste plus qu'une. Je compte la mettre dans l'arbre, près de la buvette.

- Super ! Surtout fixe la bien !

- T'inquiètes ! A dans vingt minutes ! »

La jeune fille sortit de la vaste pièce qui leur servait de salle de répétition, pour aller à sa recherche. Marie fut surprise de voir autant de monde dans les rues. Elle se faufila dans la foule pour chercher le chef des danseurs. Finalement, elle le trouva, après une dizaine de minutes, près de Thomas qui

terminait les derniers réglages pour sa pièce de théâtre.

« Mya ! » appela-t-elle.

- Marie ? Le flash-mob va bientôt commencer ; tu devrais être en place ! Tu sais qu'on a un créneau très serré pour cela !

- Je sais ; mais je voulais te prévenir qu'il manque un danseur, et te demander de donner le top départ.

- Ok, je le ferai ; mais cours à la fontaine ! »

Marie repartit dans la direction inverse de celle de Mya qui, elle, courut vers la salle de contrôle des enceintes. Cela faisait maintenant vingt minutes qu'elle avait quitté les danseurs. Une fois arrivée sur la place, essoufflée, Marie n'aperçut que trois des onze danseurs, mais aussi toute la bande assise sur différents bancs. Elle voulut partir à la recherche des huit personnes manquantes, mais la musique se mit en marche ainsi que Mya l'avait programmée. La chorégraphie débuta, mais cela ne rendait pas grand chose, étant donné qu'ils n'étaient que quatre danseurs sur la piste.

Le stress commençait à monter quand, tout à coup, comme surgi de nulle part, le reste des danseurs, accompagné d'une foule de gens, se mit en mouvement. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. Pirouette, deux pas en arrière, demi-tour, deux pas en avant, grand jeté et on recommence... Je les rejoignis, de même que Lucas, Thomas, Léo et Karine. Nous connaissions la danse, nous aussi. L'ayant répétée plusieurs fois, ce n'était donc pas difficile de suivre.

Devant les regards ébahis des passants arrêtés par ce spectacle rare, des dizaines de personnes nous rejoignirent. Au bout d'une douzaine de minutes, la musique s'arrêta. Silence ! Tous les spectateurs applaudirent. Ce flash-mob se révélait un réel succès, propre à émouvoir, je l'espérais, les spectateurs sur le sort des enfants maltraités ou, à tout le moins, à les conduire à s'interroger sur ce problème.

Peu après, le concours de clips commença. Ludovic animait ce stand. Il était en train de faire défiler les premières vidéos et les projections étaient très intéressantes. Ludovic intervint :

« Maintenant, place à la dernière vidéo, filmée par mes voisins, Marc et Lucie ! »

Puis il se retourna pour regarder ce dernier clip. Tout d'un coup, Ludovic devint pâle. La vidéo qui était projetée le mettait en scène ; il se faisait frapper pas une femme. Je reconnus sa mère et, à côté de lui, son père le giflait de toutes ses forces ; puis on entendit :

« Qu'est-ce que c'est que ce projet à la noix ? Ça va pas bien dans ta tête ? Et cette Mya, qu'est-ce que tu lui trouves ? Elle t'influence beaucoup trop ! Tu vas tout de suite arrêter de participer à ce projet débile ! Espèce de petit crétin incapable ! »

Ludovic lâcha son micro puis s'enfuit.

« Tout cela n'est que pur mensonge ! » cria une voix dans le public. Je reconnus celle de la mère de Ludovic.

Lucas, Marie, Karine, Léo, Thomas, le public et moi-même étions tous sous le choc de ce que nous venions de voir et d'entendre.

« Ce n'est pas ce que l'on a vu sur cette vidéo ! » hurlai-je.

5

Lucas se mit à courir pour rattraper Ludovic. Trop tard : il avait déjà disparu. Puis Karine se précipita vers le vidéo projecteur pour l'éteindre. Un grand silence se fit, puis la voix d'une femme retentit au milieu de la foule :

« Qui a mis cette vidéo ? »

- C'est moi ! « répondit une voix masculine.

« Je te reconnais ! » dit Marie, « Tu es le voisin de Ludovic ! »

« Exact ! Et cette vidéo, je l'ai prise il y a une semaine ou deux. J'envisageais de la remettre au poste de police. Mais lorsque j'ai entendu parler de votre intervention sur la maltraitance, j'ai préféré attendre... Ce film n'est pas une mise en scène ; c'est bien la réalité. Nous avons été témoins de cette violence, Lucie et moi, et ce n'est pas la première fois. »

« Où est la mère de Ludovic ? » demandai-je en sanglotant.

« Je suis ici ! Cet homme ne raconte que des mensonges ! J'aime mon fils jamais je ne lui ferais de mal ! »

- Oui bien sûr ! Et peut-être que sur la vidéo que l'on vient de voir, vous le réconfortiez, disons... à votre manière ! »

Le père de Ludovic prit alors la défense de sa femme en répliquant :

« Petite insolente ! Tes parents ne t'ont donc jamais appris à respecter tes aînés ? »

Je le vis sortir du public et s'approcher de moi. Je ne bougeai pas et attendis qu'il soit en face de moi. Il me gifla. De la même manière qu'il l'avait fait sur la vidéo. Excepté que cette fois, la victime, c'était moi. Ma joue me brûla, mais je ne

bronchai pas. L'indignation parcourut les spectateurs, choqués. Des cris fusèrent. Je priai silencieusement que personne ne s'interpose entre l'homme et moi. Mon souhait fut exaucé.

« Comment osez-vous ? » commençai-je, « Comment osez-vous vous en prendre à Ludovic de cette manière ? »

Je devais bien choisir mes mots, car on me regardait avec attention. La foule, scandalisée, lançait des regards furibonds aux parents de Ludovic.

« Vous me demandez si mes parents m'ont inculqué le respect ; et bien, avant de questionner les autres, interrogez vous vous-même ! Pensez vous que battre, injurier, enfin bref maltraiter quelqu'un, de plus un enfant, ce soit le respecter ? Vous devriez pourtant connaître les lois, vous qui êtes avocat. J'espère que vous irez dépérir en prison. »

Cette dernière phrase était forte, mais la rage m'habitait. Je n'avais plus rien à faire de ce qui se passait autour de moi.

« Et en ce qui concerne les lois, je vais me faire un plaisir de vous rappeler quelques mots fondamentaux : Liberté, Egalité, Fraternité.

- Petite impertinente ! Tu vas regretter tes paroles ! » dit-il à travers ses dents.

« Une belle carrière gâchée par votre sale caractère ! Cela sera très bien à la Une du journal ! » lui rétorquai-je en le narguant.

« Viens, Jean ! Nous rentrons ! Quant à toi, espèce de sale morveuse, ne t'approche plus de mon fils ! » cria la mère de Ludovic.

« C'est ce que l'on verra ! C'est vous qui n'avez plus intérêt à l'approcher ! » lui répondis-je.

Puis le couple s'en alla, sous les quolibets et les lazzis du public. Tous mes amis avaient été témoins de l'agression dont j'avais été l'objet. Le père avait révélé sa véritable nature à

tous ceux qui avaient assisté à cette horrible scène.

Une demi-heure plus tard, tout le monde était parti, excepté mes amis. Ceux-ci étaient tous figés. Quant à moi, je restais, pensive, sur la scène et pensais à Ludovic. Comment avait-il pu nous cacher cela pendant tant d'années ? C'est vrai, après tout, Ludovic on le connaît depuis tellement longtemps. Ludovic n'avait jamais osé nous révéler qu'il était lui-même un enfant maltraité ! Cela expliquait son comportement bizarre depuis le début du concours. Peut-être avait-il honte de révéler cela à ses amis ? Peut-être avait-il peur aussi qu'ils ne veuillent plus être amis avec lui ?

Cette vidéo montrait en tout cas que la maltraitance pouvait toucher des personnes que nous connaissions sans que nous le sachions ! Qui aurait pu imaginer une seule seconde que... Mais mes pensées furent interrompues par Thomas qui me tapa sur l'épaule.

« Ta joue te fait moins mal ? Quel odieux personnage ! Il a eu l'audace de te frapper ! Non mais dans quelle époque vivons-nous ? dit-il.

« Bon alors ; on fait quoi maintenant...? » demanda Lucas

« Je ne sais pas. » dis-je, toujours pensive.

Nous restions sans nouvelle de Ludovic. Nous nous lançâmes alors à sa recherche, en vain. Lucas, Marie et Thomas partirent vers le stand où s'était déroulé le flash-mob, tandis que je retournais sur le lieu du concours. Plusieurs heures plus tard, il était toujours introuvable. Nous avons visité tous les stands de la journée, mais il n'y avait plus un chat : les concours étaient finis depuis longtemps, quelques verres en plastique traînaient par terre ; tout était sans vie, et notre moral était bien bas. Nous sommes allés ensuite dans tous les endroits où nous avons l'habitude de nous retrouver, sans résultat.

« Mais où peut-il bien être ? » s'écria Marie.

« Je n'en sais rien ! » répondit Karine.
« Aaah... Mais quelle galère ! » souffla Thomas.

Après avoir remué ciel et terre, nous avons décidé de descendre sur la plage pour réfléchir à toute cette mésaventure. Tous assis sur le sable, silencieux et interdits ; le seul bruit que l'on percevait était celui des vagues. La mer était calme. On aurait presque dit que toute la ville était sous le choc. Pas un oiseau, pas une voiture, ni un avion n'étaient passés depuis la fameuse vidéo.

Tout d'un coup, Marie se leva et cria :

« Regardez, là-bas !

- Mais, c'est Ludovic ! » dit Lucas.

Nous nous sommes tous précipités dans cette direction. Il était là, allongé sur le sable, dépassé par les événements. Soudain, il ouvrit les yeux et nous aperçut, tous cinq, en train de le fixer avec de grands yeux ébahis. Il essaya de s'enfuir mais, manque de chance, cela se jouait à cinq contre un.

« Pourquoi ne nous en as tu pas parlé plus tôt ? » demanda Lucas

« Je...

-Tu sais, on aurait pu t'aider ! » répliqua Marie.

« Mais...

-Tu aurais dû nous le dire tout de suite au lieu de t'enfuir ! » renchérit Karine.

« Mais laissez le parler, enfin ! » dis-je.

« ... Vous ne vous imaginez pas à quel point c'est dur de parler de cela... Comment vouliez vous que...

-Et la police ? Tu vas en parler à la police ? » l'interrompit Lucas.

« Oui c'est vrai ! Tu dois leur dire ! » ajouta Marie.

« Mais après, où veux tu qu'il aille ? » demanda Karine.

« Et bien dans un orphelinat ! » dit Thomas.

« Ce n'est pas si simple ! » objecta Lucas.

« STOP ! » hurlai-je. « Ludovic aimerait peut-être finir son explication !

- C'est bien pour cela que je ne vous en ai jamais parlé ! Parce que de toute façon vous ne m'auriez pas écouté ! Comme vous le faites en ce moment...

- Il a raison. Excuse-nous Ludovic...

- Tu peux continuer. » dis-je.

« Tout ce que je veux dire c'est que, maintenant, mon secret est dévoilé. Comment vais-je faire ? Mes parents vont vouloir partir d'ici.

- Depuis quand te fais-tu maltraiter, Ludovic ? » lui demandai-je, les larmes aux yeux.

« Cela a commencé à neuf ans ; mais ma mère m'insultait déjà à 8 ans. Je lui ai jeté mon bol de lait dessus ; alors, mon père m'a frappé ; il m'a même cassé le bras ! A l'hôpital, ma mère a dit que j'avais glissé et que je m'étais pris la table dans le bras. Je saignais du nez aussi ! Enfin bref ! Depuis, mon père ne cesse de me battre et ma mère de me vilipender !

- Mais c'est affreux ! » dit Karine.

« Ils n'ont pas le droit de te traiter comme cela ! Nous devons les dénoncer ! » dis-je.

« Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose à faire ! Après, où vais-je vivre s'ils vont en prison ? » répliqua Ludovic.

« Oui, je n'ai pas vu les choses sous cet angle ! » répondis-je.

« En attendant je vais devoir rentrer chez moi.

- Mais, quelqu'un va t'accueillir ! » dit Lucas.

« Viens chez moi ! » reprit Léo.

- Bien sûr ! Et mes parents, ils vont appeler la police si je ne rentre pas.

- On peut leur dire que tu vas dormir chez Léo.

- Je n'ai qu'à fuguer aussi !

- Au fait, Ludo ; tes parents, ils te frappent souvent ? » demanda Lucas.

« Tous les Lundis, à 17 heures ! » répondit il.

« Comment ? !

- C'était ironique ! Je n'en sais rien, cela dépend !

- Ne t'inquiète pas. On va trouver une solution ! » lui dis-je.

« Laissez-moi tranquille à la fin ! Je n'ai besoin de personne ! » lança-t-il, les yeux rougis de larmes.

Puis il s'enfuit à nouveau, sans que nous puissions la rattraper.

« Ludovic, attends ! » criais-je, mais sans résultat.

Après cette dure journée, que nous avons passée sans avoir une minute de pause, nous nous étions tous retrouvés chez moi. Nous voulions faire un peu le point sur ce que nous avons fait et vu. Nous étions tous très fatigués et sous le choc de ce qui venait de se passer. Nous avons eu du mal à tout ranger sans avoir un moment de tristesse.

Assis sur le canapé avec une tasse de chocolat chaud à la main, pas un mot ne sortait de la bouche de l'un ou l'autre. Tout le monde était muet. On ne pouvait croire à la mauvaise aventure qui venait de se produire. Même mon chat semblait perturbé ! Quand enfin quelqu'un se décida à prendre la parole.

« On ne peut pas rester les bras croisés sans rien faire ! » s'écria Lucas, avec rage.

« Bien sûr, » dit Marie, à moitié en sanglots, « mais il y a une chose que je ne comprends pas.

- Laquelle ? » demanda Karine.

Marie continua ; mais plus elle parlait, plus le nombre de larmes qui coulaient sur ses joues augmentait.

« Pourquoi Ludovic ne nous a-t-il rien dit ? Notre sujet était quand même sur la maltraitance ! »

Elle éclata en sanglots. On voyait qu'elle était à bout, qu'elle n'en pouvait plus. Elle avait mis toute son énergie dans la journée qui venait de se dérouler. Elle avait fait de son mieux pour que son activité soit appréciée par le plus grand nombre.

L'histoire de Ludovic avec ses parents l'avait complètement achevée. Thomas s'approcha d'elle et essaya de la reconforter. Lui, qui adorait le théâtre, se prenait quelques fois un peu trop la tête, mais il n'empêche que la scène lui donnait le rôle de consolateur, approuvé de tous. Marie se décida à continuer :

« Et dire que, pendant tout ce temps là, il se faisait battre par ses parents. Et nous n'avons rien vu ! Vous ne pouvez pas savoir comme je me sens... »

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase, que l'on sonna à la porte. Je courus jusqu'à l'entrée et ouvris. Je restai bouche bée !

Devant moi se trouvait Ludovic, les yeux rouges et le visage couvert de bleus.

« Je voulais m'excuser pour ce que vous avez vu et pour mon attitude de tout à l'heure. Mais aussi parce que je ne vous ai pas aidés à ranger. Je suis vraiment désolé. »

Ebahie, je n'en revenais pas. Je m'écriai :

« Attends, attends, attends ! Déjà, tu vas entrer ; tu vas te reposer et on discutera après.

- Oui, mais... » commença t-il à répliquer.

« Il n'y a pas de mais, tu entres, tu te détends et ensuite on s'explique. Ne t'inquiète pas, on ne va pas t'assaillir de questions et de réflexions ! »

Ludovic s'installa. Comme je sentais l'ambiance un peu tendue et que personne n'osait prendre la parole, je mis un peu de musique. Une mélodie douce et calme monta ; cela nous fit tous beaucoup de bien et nous apaisa. Lorsque Ludovic eut terminé son chocolat chaud, c'est lui, à notre grand étonnement, qui commença de parler :

« Je suis revenu car j'avais honte de m'être enfui comme cela !

- Mais il y a une chose que nous ne comprenons pas ! » dis-je après un instant de réflexion. « Pourquoi nous as-tu caché,

pendant tout ce temps, que tu n'étais pas heureux avec tes parents ? »

Ludovic ne parut pas surpris qu'on lui demande cela. Il répondit comme s'il s'était préparé, durant des heures, à ce qu'on lui pose la question. A ce moment-là, je me suis aperçue que la réponse, nous l'aurions trouvée si nous nous étions un peu plus penchés sur le sujet.

/« Un, vous savez, vous le dire comme cela en plein sujet de maltraitance, ça aurait été dur. Et deux, je vous en aurais bien parlé ; mais vous auriez arrêté le projet pour vous occuper de moi et je n'aurais pas aimé. »

Il avait dit cela, sûr de lui et d'un trait. Marie, Lucas, Thomas, Karine et moi, nous nous sommes regardés. Nous avons tous pensé à la même chose ! Je pris la parole :

« Ludovic, nous avons, en un regard, pris une décision. C'est pour ton bien et pour ton avenir !... Il faut que tu ailles les dénoncer à la police !

- Je sais que vous vous inquiétez, » répondit l'intéressé, « mais imaginons, par exemple, que je porte plainte. Non seulement, je retournerais chez mes parents, le soir et là, ils me tueraient. Ensuite, je serais transporté de famille en famille ; je n'aurais aucune chance d'aller à l'Université et je serais à la rue jusqu'à la fin de ma vie.

- Arrête de dramatiser les choses ! Cela ne se déroule pas toujours comme cela, tu sais. » dit gentiment Karine. « Ma mère est assistante sociale et je sais comment cela marche... »

Elle lui expliqua toutes les procédures dont sa mère lui avait parlé dans leurs conversations. Notre ami fut plus intéressé :

« De toute façon, quelqu'un va forcément porter plainte. Il faut que ce soit moi.

- Ludo, ce soir tu dors chez moi. Demain tes parents vont payer cher. Et crois-moi, je peux t'affirmer que les copains et moi, nous allons tout faire pour que tu vives, enfin, une vie

normale. Comme dans la chanson de Karine ! » dit Lucas.
Nous éclatâmes de rire. Décidément cela faisait du bien de voir sourire Ludovic.

Nous passâmes la soirée chez moi. Nous rigolâmes à en pleurer. Ludovic avait vraiment un talent de comédien. Puis vint l'heure de partir :

« A demain, Mya ! » me dirent-ils tous.

J'allai me coucher, mais le sommeil ne me vint pas immédiatement. En effet beaucoup de questions trottaient encore dans ma tête. C'est peut-être dur d'avouer à quelqu'un que l'on se fait maltraiter, mais Ludovic nous connaît depuis très longtemps. Mais à présent, il était chez Lucas ; c'est ce qui me rassurait.

Le lendemain, je me réveillai à neuf heures. Mes parents et mon frère étaient partis à la Foire des Sciences ; j'étais donc toute seule à la maison et déjeunais tranquillement. Tout à coup, mon téléphone sonna ; c'était Lucas :

« Allô, Mya ? Vite c'est très urgent ! Il faut que tu viennes au plus vite ! Dépêche-toi !

- Calme toi, Lucas, et dis moi ce qui se p... »

Trop tard. Il avait déjà raccroché.

6

Je me retrouvai sans voix. J'étais inquiète, Lucas venait de me raccrocher au nez ; de plus je ne savais pas ce qui se passait. Qu'est-ce qui pouvait être si urgent ? Ludovic avait-il disparu ? Ou bien ses parents avaient porté plainte et les gendarmes étaient là ? En effet, le père de Ludovic étant avocat, il connaissait les lois mieux que tout le monde et pouvait considérer que c'était un enlèvement...

Je finis ma tartine en vitesse et avalai d'un trait mon bol de lait. Je ne pouvais demeurer plus longtemps à la maison.

Quel temps de chien dehors ! C'était une belle averse, mais je ne la sentais pas tant je courais pour voler au secours de Lucas.

J'arrivai à toute allure chez lui ; là, il me raconta le triste événement.

« Hier, pour revenir de leurs courses, les parents de Ludovic prirent l'autoroute. Manque de chance, la voie rapide était fermée. Alors ils décidèrent de passer par les petits chemins de terre qui la longeaient ! Ils roulaient de plus en plus vite. Tout se passa très bien jusqu'au moment où un tracteur s'engagea sur cette route ; Ils ne purent freiner à temps ! Le père n'a pu éviter le véhicule agricole. Le choc fut si violent que lui, qui n'était pas attaché, fut projeté de la voiture à plus de cinquante mètres. La mère, elle, resta coincée à l'intérieur et fut gravement blessée. Le conducteur du tracteur ne fut pas

accidenté, mais juste un petit peu secoué. Il appela immédiatement les pompiers qui arrivèrent dans les cinq minutes qui suivirent. Les parents furent placés en soins intensifs et le père fut même opéré de la colonne vertébrale ! Ludo leur a rendu visite hier soir, pour constater les dégâts et également pour prendre de leurs nouvelles ; ils allaient s'en sortir. Il en fut ravi mais, en même temps, inconsciemment déçu que l'un d'entre eux ne soit pas décédé ! Il aurait voulu être vengé de ce qu'ils lui avaient fait ; mais la vengeance n'est pas dans ses habitudes ! »

Quelques jours plus tard, j'appelai Ludovic pour lui demander comment il allait. Résultat, je devais le retrouver à trois heures devant le cinéma ; mais à trois heures quinze, alors que je l'attendais impatiemment sous l'averse, il n'était toujours pas là. Le téléphone sonna brutalement, le genre d'appel que l'on n'oublie pas, qui change le présent de votre vie, un instant de stress intense, à peine dix secondes. Je me revois, moi, Mya, au ralenti dans ma tête, décrocher. Au bout du fil, une voix stridente, apeurée, la voix de Lucas : « Mya, viens vite à l'hôpital ! Ludo va mal ; il a essayé de se suicider. Bouge, vite ! »

Une course poursuite ; c'était cela, une gigantesque course poursuite d'un bout de la ville à l'autre. Je pris la ligne M1 du métro, celle qu'on prend toujours en bonne marseillaise. « Mais Mya, à quoi penses-tu ? Qu'est ce qu'on s'en moque, que tu sois une bonne marseillaise ou non ! » pensai-je, furieuse contre moi-même.

Les portes de l'hôpital étaient grandes ouvertes ; le genre de détail qui ne sert à rien, mais qui vous marque longtemps après. « Chambre deux cent dix-sept », me dit l'infirmière à l'accueil de l'étage. La course poursuite, vous dis-je : chambre deux cents, deux cent huit... Mon cœur bat à toute vitesse.

Deux cent quinze, je vais faire un arrêt. Deux cent dix-sept. J'attends, je frappe, j'entre, je prends conscience.

Allongé sur son lit, pâle, Ludovic dort, d'énormes bandages aux poignets. Les bandages typiques des hôpitaux, avec deux lignes bleues sur les bords. On aperçoit quelques taches de sang. Après cette vision on se rend compte de beaucoup de choses, des choses effrayantes, gênantes. Nous avons l'impression de grandir d'un coup, de se dire que ce n'est pas si beau que cela. Nous prenons, en quelque sorte, conscience de faits, mais je ne peux pas dire lesquels. Je pense que, chez moi, c'est peut être arrivé trop tôt. Je n'en sais rien, cela arrive juste quand cela doit se produire. Mais quand cela vient, je peux vous jurer que cela cogite un max ! Une hésitation avant de lui adresser enfin la parole ; c'est dur. Il faut choisir ses mots ; peut-être « Comment vas-tu ? » Non inutile. Les circonstances parlent d'elles-mêmes. « Tu veux un verre d'eau ? » Tout aussi inutile...

Alors que nous nous retirions sur la pointe des pieds, pour ne pas le réveiller, nous vîmes arriver un médecin, stéthoscope autour du cou. Sur la poche de poitrine de sa blouse blanche était apposée une étiquette en tissu, marquée « Centre de Transfusion Sanguine ».

« Etes-vous des amis de ce garçon ? » demanda-t-il.

« Oui, monsieur. » répondis-je.

« Eh bien, votre ami a eu beaucoup de chance, car il a perdu une grande quantité de sang. Il a été amené ici juste à temps. Nous allons lui faire une transfusion sanguine très rapidement.

- Et comment va-t-on faire ? » demanda Karine.

« La transfusion sanguine consiste à administrer, par voie intraveineuse, des préparations de concentré de globules rouges obtenues à partir de sang de donneurs anonymes non rétribués.

- Est-ce que nous pouvons donner notre sang pour lui ? » demandai-je.

« Non, mademoiselle ; vous êtes beaucoup trop jeune. On ne peut donner son sang qu'à partir de l'âge de 18 ans, et après un petit examen médical de bonne santé.

- Nous ne pouvons donc rien faire pour lui, alors. » dit Marie.

« Si, bien sûr, jeune fille. Votre camarade possède un groupe sanguin très rare, le AB avec rhésus négatif. Il n'y a que 0,6 % de la population qui possède ce sang. Et nous allons prendre les pochettes de sang nécessaires dans notre stock en espérant pouvoir les renouveler rapidement.

- Et on ne peut pas lui donner du sang artificiel ? » demanda Guillaume.

« Le sang a des constituants et des fonctions très complexe », répondit le médecin. « A ce jour, on a mis au point ce que l'on appelle des " transporteurs d'oxygène ", mais ils ne suffisent pas à remplacer les globules rouges dont les fonctions sont bien plus complexes. Il n'y a donc qu'une solution, c'est de transfuser au malade du sang offert par un donneur bénévole, soit du même groupe et du même rhésus, soit d'un groupe compatible que l'on appelle donneur universel, c'est-à-dire du groupe O rhésus négatif.

- Donc, il faut impérativement trouver des donneurs de sang bénévoles » affirma Guillaume.

« Vous avez tout à fait raison, jeune homme, mais je dois vous préciser qu'il est interdit de donner son sang pour une personne précise, sauf pour soi-même dans certains cas. Comme je vous l'ai dit, le don du sang est anonyme et gratuit.

- Par conséquent, nous pouvons lancer un appel parmi les habitants de notre quartier, afin qu'ils viennent faire un don ? » questionna Lucas.

« Bien entendu. Si vous avez suffisamment de promesses de don du sang, je pourrai même faire venir un camion de transfusion dans votre quartier. Tenez, voici ma carte avec mes coordonnées. Appelez-moi et nous prendrons rendez-vous pour le camion.

- Merci, docteur, nous allons faire le nécessaire. »

C'est alors que Lucas nous dit :

« Mon père donne son sang depuis plus de vingt ans, et il est président de l'association des donneurs de sang bénévoles de l'arrondissement. Il est de repos aujourd'hui. Allons le voir ; je suis sûr qu'il va nous donner de bons conseils. »

Le soir même, après un entretien avec les parents de Lucas, nous distribuons plus de mille tracts dans toutes les boîtes aux lettres du quartier. Nous avons rédigé le texte tous ensemble, en espérant qu'il toucherait le cœur des habitants.

Madame, Monsieur,

Un de nos camarades, qui réside près de chez vous, a eu un très grave accident.

Il a besoin de recevoir, d'urgence, une transfusion sanguine.

Nous avons besoin de votre solidarité pour compenser le sang qui lui sera donné par l'Etablissement Français du Sang de notre Région.

Un don de sang n'est pas douloureux ; il ne prend que quelques minutes.

Contactez-nous pour nous donner votre accord.

Un camion de transfusion sanguine viendra sur la place centrale du quartier pour recueillir votre don.

Merci de tout cœur pour votre générosité.

Mya, Karine, Guillaume, Lucas, Laura, Thomas, Léo, Lucie

Dès le lendemain, plusieurs dizaines de personnes nous ont appelées pour nous féliciter et dire qu'ils viendraient ; qu'il suffisait de les contacter la veille pour qu'ils puissent se libérer. Aussitôt, j'ai contacté le médecin du Centre de Transfusion et le camion était programmé pour deux jours plus tard.

Au jour dit, un énorme semi-remorque arrivait, dès huit heures, sur la place centrale du quartier. Sur ses flancs s'étalait en grosses lettres rouges :

***Etablissement Français du Sang
Centre de Transfusion Sanguine***

L'intérieur de la remorque était aménagé avec six banquettes sur les bords et une table au centre pour poser le matériel. Un petit coin était aménagé pour le médecin qui parlait discrètement avec les candidats donneurs sur leur état de santé. A l'extérieur, près de l'escalier métallique qui menait à l'intérieur de la remorque, une table et une chaise avaient été installées sous un auvent pour la secrétaire qui inscrivait les candidats et leur remettait une fiche à remplir. L'ensemble des opérations relatives au don prenait environ vingt minutes. Tout au bout de la remorque une table et six chaises avaient été installées pour que les personnes prennent une légère collation après leur don. Elles étaient servies par des membres bénévoles de l'association de donneurs de sang locale.

De huit heures trente à dix neuf heures, la remorque ne désemplit pas. Les infirmières ne chômaient pas, non plus que les dames bénévoles qui distribuaient les casse-croûtes. Chacun à son poste était attentif et diligent. A la fin de l'opération, j'étais venue voir le médecin pour connaître le résultat de notre « campagne publicitaire ». Celui-ci me dit alors :

« Mya, vos camarades et vous pouvez être amplement satisfaits. Cette journée du don bénévole du sang a été un succès pour lequel vous devez être fortement remerciés. Aujourd'hui, nous avons recueilli cent quatre vingt poches de sang et parmi les donneurs, nous en avons reçu vingt trois nouveaux qui reviendront sûrement donner à nouveau. Mille mercis et encore toutes mes félicitations. »

Il me fit alors une bise sur chaque joue et je devins toute rose d'émotion. Le père de Lucas, qui était également présent avec les bénévoles de l'association des donneurs de sang, nous congratula tous pour notre esprit civique et de solidarité.

Quelques jours après ces évènements qui nous avaient tous touchés, nous avons décidé de rendre visite une nouvelle fois à notre ami Ludovic à l'hôpital. Cela faisait bien quinze minutes que nous attendions dans le couloir car l'infirmière n'avait pas fini de donner les soins à notre ami. Nous étions tous vraiment impatients de le voir, toujours très inquiets de découvrir dans quel état il se trouvait. Dès que l'infirmière sortit et nous permit de le voir, nous nous précipitâmes à son chevet. Sa chambre était de petite taille, mais claire et lumineuse. Quant à Ludovic, il était là, endormi, allongé sur son grand lit blanc. Karine posa le bouquet de fleurs que nous lui avions acheté sur la table.

Marie me chuchota à l'oreille :

« Dis... Tu crois qu'il va s'en sortir ? »

Je n'eus pas le temps de répondre qu'une voix quelque peu faiblarde intervint :

« Mais bien sûr que je vais m'en sortir... »

Ludovic, dont les yeux s'étaient ouverts calmement, nous regardait avec un petit sourire.

« Ludovic ! » nous écriâmes tous en chœur.

« Tu reviens enfin à toi ! » criai-je, très heureuse de le voir éveillé.

« Pas si fort, mademoiselle ! » m'ordonna une des infirmières encore présentes. « Il est encore sous le choc ! »

Elle quitta ensuite la pièce tandis que Thomas esquissait une grimace dans son dos.

« Comment vas-tu mon vieux ? » demanda t-il amicalement.

« On va dire que j'ai connu des jours meilleurs... » répondit-il, fatigué.

Marie ne quittait pas Ludovic des yeux ; celui -ci rougissait de honte, il semblait ne pas savoir quoi nous dire. Tout à coup, notre amie se rapprocha de Lucas et se mit à dire, presque en larmes :

« Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? As-tu pensé à nous ? Aux parents de Lucas si ton coup avait marché ? »

Elle marqua une pause et reprit d'une toute petite voix :

« As-tu pensé à moi ? Moi qui t'aime depuis tout ce temps ? »

Cette fois-ci, Marie était totalement en pleurs mais restait de côté, n'osant pas affronter le regard de Ludovic qui cherchait désespérément comment réagir... Ce dernier était trop étonné par la déclaration de Marie pour répondre à ses questions... Il y eut un grand blanc... Karine lança un regard à Lucas, comme si elle avait eu envie de lui déclarer sa flamme, elle aussi. Quant à moi je regardai Léo. Puis tout à coup, Thomas brisa le silence à son tour :

« Elle a raison ! Très franchement Ludovic ! Qu'est-ce qui t'a ?... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que j'avais violemment écrasé mon pied sur le sien avec un air souriant - mais quelque peu excessif, ce qui ne le rendait absolument pas naturel - afin de ne pas éveiller les soupçons de notre ami. Après cela, je lançai un regard à Thomas, histoire de lui faire comprendre que ce n'était peut-être pas le bon moment, ni le bon endroit, pour aborder le sujet ; ce qu'il comprit très vite. Pour nous distraire, apaiser la situation et surtout, gagner le sourire de Ludovic, il entama alors une parodie désespérée de Roméo et Juliette, en digne admirateur de Shakespeare qu'il était. Nous nous mîmes à rire tous aux éclats.

C'est alors que deux personnes assez jeunes, un homme et une femme, franchirent le seuil de la chambre.

« Excusez-vous de vous déranger et de briser cette ambiance

joyeuse mais nous aimerions parler à Ludovic. C'est bien vous ? » commença le jeune homme.

Notre ami se manifesta alors, avec un air surpris sur le visage :

« Oui, c'est bien moi. Vous voulez ? »

« Bonjour, nous sommes des services sociaux du département, » poursuivit la femme, « et nous souhaiterions vous parler en tête-à-tête. »

Nous quittâmes alors la chambre et allâmes attendre, dans le hall d'entrée, que l'entretien se termine. Une heure plus tard, lorsque nous revînmes vers Ludovic, celui-ci nous fit part de sa longue conversation avec les deux personnes.

« Figurez-vous qu'il y a eu un incident lors de ma naissance. Une infirmière a malencontreusement échangé mon berceau avec celui d'un autre enfant. Elle ne s'en est rendu compte que plus tard et a gardé ce lourd secret, qui pesa toute sa vie sur sa conscience. Aujourd'hui, elle est mourante et a choisi de se confesser. Le Procureur de la République a été informé et il a ordonné une enquête. En effet, il faudra modifier l'Etat-Civil, avec tout ce que cela comporte. Ces parents auprès desquels j'ai grandi, ceux qui m'ont élevé, ceux qui m'ont battu et maltraité... Ce ne sont pas mes vrais parents ! »

Cette découverte inattendue nous laissa tous bouche bée. Un autre blanc s'installa durant quelques minutes. Ludovic poursuivit :

« Je connais maintenant ma vraie mère. Elle travaille comme secrétaire, ici, dans cet hôpital. Elle a appris la nouvelle par l'intermédiaire des services sociaux. Elle n'est pas de service en ce moment mais devrait bientôt arriver. Quant à mon père, c'est un brillant chef d'entreprise, paraît-il.

Peu de temps après, un couple d'une quarantaine d'années se présenta. Nous sortîmes alors de la chambre pour les laisser s'entretenir librement avec Ludovic.

« Bonjour, Ludovic... c'est bien ton prénom n'est-ce-pas ? » demanda la jeune femme.

« Oui. Qui êtes-vous ?

- Nous allons tout t'expliquer... » poursuivit l'homme.

« Pas la peine... Papa » répondit Ludovic.

Il descendit de son lit, et alla se caler dans les bras de ses «vrais parents»... Après une longue conversation, Ludovic s'endormit dans leurs bras. Sa mère le rallongea dans le lit et le recouvrit. Une histoire à trois allait commencer après une longue séparation...

Ludovic, l'hôpital, sa tentative de suicide ; avec tout cela, nous n'avions même pas pensé à l'argent que nous avons recueilli nous pourrions investir dans l'action humanitaire pour laquelle nous nous étions engagés : une maison d'accueil pour enfants maltraités. C'est Marie qui nous avait donné cette idée ; elle voulait garder Ludovic auprès d'elle. Nous avons rendez-vous avec monsieur le Maire pour un terrain appartenant à la commune.

Arrivés à la mairie, le maire nous annonça :

« Je suis très fier de vous les enfants. J'ai trouvé un architecte qui, généreusement, veut bien nous aider, gratuitement, à construire le bâtiment projeté. Votre argent servira à décorer, meubler la maison et tout le reste. Quant au coût de la construction, nous pourrions bénéficier de subventions diverses de l'Etat et de la Région. Le Département nous aidera également. Le fonctionnement sera pris en compte par la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales.

- Merci beaucoup, monsieur le Maire !

- Allez, bonne chance, les enfants. Je vous laisse ; j'ai une réunion.

- Attendez, monsieur le Maire ; nous avons une dernière suggestion. Serait-il possible de placarder des affiches dans toute la ville pour demander de l'aide pour la construction de la maison ?

- Naturellement. C'est une très bonne idée. A bientôt, les enfants ; je vais être en retard et le Maire a l'habitude d'être ponctuel à ses rendez-vous. »

Avec mon numéro de téléphone et ceux de mes amis affichés sur les panneaux municipaux, nous étions débordés de travail. Combien de fois ai-je pu répéter dans la journée précédant notre jour J :

« Demain, devant la mairie, à 14 heures. Merci, merci beaucoup. »

Le lendemain, une foule de personnes attendait devant l'estrade où je devais faire mon petit discours :

« Merci d'être venus si nombreux aujourd'hui. Grâce à notre action commune, nous pouvons gagner. Merci beaucoup ! Votre aide financière sera très utile. »

Puis Thomas prit le micro et commença à dérouler le projet. Enfin le maire parla. Il annonça que le permis de construire avait été déposé et que le Conseil Municipal avait voté le budget nécessaire. Dès que les appels d'offre seraient revenus fructueux, les travaux pourraient commencer.

Nous nous couchâmes la tête remplie d'idées.

La semaine que nous attendions tant arriva enfin. Les pelleuses étaient là, et attendaient mon top départ et celui du chef de chantier qui leur avait méticuleusement donné toutes les consignes. Puis, symboliquement, mon mégaphone dans une main et ma pelle dans l'autre je dis :

« Prêts ? Alors c'est parti ! »

Les semaines passèrent si vite que je ne vis même pas défiler ces huit mois de travaux. La maison était finie. Demain, je couperai le ruban tricolore qui donnera un nouveau départ pour ces enfants maltraités de tous âges. Dans la maison, chaque chambre était joliment décorée ; il y en avait douze. Et nous avons décidé de donner le nom de « Ludovic » à cette maison.

Ludovic allait de mieux en mieux. Il était avec ses vrais parents à qui le Juge des Enfants l'avait provisoirement confié en attendant la décision officielle de modification de l'Etat-Civil. Dans cette nouvelle famille, il avait également retrouvé Max, le garçon de son âge, qui lui avait été substitué à l'hôpital après sa naissance. Ce dernier était toujours l'enfant « officiel » des parents de Ludovic, et les deux garçons s'entendaient parfaitement. La mère de Ludovic était une femme de taille moyenne, qui avait accroché ses longs cheveux blonds en un chignon retenu par une barrette en forme d'étoile ; ses yeux bleus reflétaient de la tendresse.

« Ludovic est heureux, maintenant », pensai-je alors, « il a des parents formidables ».

A quelque temps de là, un autre grand jour était arrivé. Nous devons nous rendre à Paris pour la remise des prix. J'attendais ce moment avec impatience. Afin de faire passer le stress qui nous serrait un peu, nous avons décidé de passer la matinée entre amis. Je pris mon petit déjeuner, m'habillai rapidement et sortis en courant. Je me rendis à la plage, où mes camarades étaient déjà tous présents. Pour combler notre attente, nous nous remémorions tous les déboires survenus depuis le jour de notre inscription au concours. Nos diverses aventures nous firent bien rire. Bien sûr, nous n'avions pas évoqué à nouveau l'histoire de Ludovic avec ses faux parents.

Comme il restait encore deux heures avant de nous rendre à la gare, nous décidâmes tous de rentrer chez nous pour terminer de préparer nos bagages. A la maison, je me sentais mal à l'aise ; je m'affalai sur mon lit pour réfléchir ; ma mère me dit de ne pas m'inquiéter, que ce n'était que le stress et que cela passerait vite. Ma mère me déposa à la gare où je rejoignis mes amis.

Paris, pour nous tous, fut un grand moment d'émotion et de bonheur. Nous avons été félicités et applaudis chaleureusement. Et, surtout, nous avons reçu un chèque d'un montant important, qui nous permettrait de poursuivre notre action contre la maltraitance des enfants.

Ludovic pouvait enfin avoir une vie normale, avec une famille qui l'aimait. Nous étions tous très heureux pour lui et surtout très fiers car, grâce à nos actions, la vérité avait éclaté et la maltraitance de Ludovic était terminée !

Le vrai père de Ludovic, à la tête d'une entreprise de menuiserie, avait confectionné tous les escaliers en bois et les avait offerts et montés dans la maison « Ludovic ». Tous les lits avaient de beaux draps d'enfants, avec des personnages de dessins animés pour les plus jeunes.

Pour terminer dans les délais, j'avais eu l'idée de mettre des tracts dans les boîtes aux lettres du quartier afin que les personnes bénévoles et disponibles viennent nous aider. Nous avons décidé, tous ensemble, d'organiser une petite fête pour la réception définitive du chantier, en demandant à chaque famille, dans toute la mesure du possible, de confectionner des gâteaux et d'apporter des boissons.

Le grand jour était arrivé. Tous les habitants, ou presque, étaient venus, qui avec des gâteaux et des pâtisseries, qui avec des boissons non alcoolisées. Quelqu'un avait même apporté des confiseries. Tout le monde avait mis la main à la pâte et nous avons terminé cette magnifique maison chaleureuse.

C'était le jour où, en compagnie du maire et des personnalités locales, j'allais couper le ruban tricolore ! C'est avec beaucoup d'émotion que nous nous sommes retrouvés devant la maison. Très émue, je coupai le ruban puis, à l'invitation de monsieur le Maire, je pris la parole : « Merci à tous de nous avoir aidés à réaliser cette maison du bonheur. Tous ceux qui y entreront vous seront à jamais reconnaissants. Et maintenant, place aux festivités ! »

Je découvris que mon gâteau préféré, le tiramisu, avait été

confectionné ; alors, sans hésitation, j'en pris un morceau. Lucas, Karine et Guillaume passaient les gâteaux, Laura, Thomas, Léo et Lucie servaient, quant à eux, les boissons. Ludovic et moi faisons visiter la Maison. En entrant dans chaque chambre, nous avons une pensée pour le futur enfant qui allait y dormir paisiblement et sans souffrance.

Nous sommes tous très fiers de notre travail commun ; cette histoire nous a rapprochés et notre amitié est encore plus forte qu'avant.

Les yeux jaunes

classe de 5^{ème} 2 SEGPA - collège Gaston Roupnel

et

atelier d'écriture de 6^{ème} - collège Roland Dorgelès



1

Maxime marchait lentement dans cette forêt humide et obscure car il n'était pas très rassuré. Il était à la recherche de bois mort qui servirait à allumer un feu. Il entendait toutes sortes de bruits : des singes qui hurlaient, un toucan qui criait à tue-tête, des bourdonnements d'insectes et tous ces bruits l'effrayaient de plus en plus. L'air sentait un mélange de terre, de boue et de plantes inconnues. Il faisait tellement lourd qu'il transpirait à grosses gouttes et ses vêtements collaient à sa peau, ce qui le gênait énormément pour se déplacer. Sans parler de ce fichu sac à dos, qui, même s'il était vide, était déjà un fardeau.

Tout en avançant, il essayait de se débarrasser des moustiques qui le harcelaient. Il réalisa d'un seul coup que tout ce qu'il avait lu ou entendu sur le climat équatorial était vrai : une chaleur humide, étouffante car il n'y avait pas un souffle d'air, et des nuées d'insectes agressifs. Il avait suivi les conseils de leur guide pour se protéger en forêt ; il portait un pantalon en toile légère et non pas un short comme il aurait préféré, une chemise à manches longues et des chaussures de marche.

Il s'enfonça un peu plus dans la forêt et arriva finalement à un endroit qui ressemblait à une clairière ; les arbres y avaient été coupés ou arrachés, il y avait quelques temps. C'était grand comme un terrain de foot mais entièrement ravagé comme après le passage d'une violente tornade.

Il dit à voix haute : « Quel endroit sinistre et étrange ! » Il leva les yeux et fut rassuré de voir le ciel, même s'il était couvert de gros nuages gris. « Je vais pouvoir ramasser du bois et rejoindre les autres » se dit-il. « En revanche, cela ne sera pas facile, car le sol est jonché de gigantesques troncs presque infranchissables ou de branches interminables. Il me faudra bien faire attention de ne pas me blesser ; sinon, comment ferais-je pour rentrer ? »

Il observa les lieux un instant et essaya de repérer des branches mortes pas trop grosses. Il en trouva pas très loin de lui, en cassa quelques-unes, non sans mal toutefois, et rangea les morceaux dans son sac à dos. Puis, il s'éloigna prudemment et poursuivit son entreprise un peu plus loin. Au bout d'une quinzaine de minutes, il avait réussi à remplir le sac à dos et décida de rejoindre ses camarades.

Il avait emporté avec lui une boussole assez sophistiquée, qui fonctionnait un peu comme un GPS : elle permettait d'établir une liaison avec un satellite et d'obtenir les coordonnées géographiques de l'endroit où l'on se trouvait. Elle avait également l'avantage de mémoriser quelques positions terrestres ; trois seulement, c'était peu mais fort utile. C'était son père qui lui avait donné ce précieux objet qu'il avait acheté pour mémoriser " les coins à champignons ". Chaque année, il pouvait ainsi retrouver facilement les endroits mis en mémoire, où poussaient les cèpes ou les girolles.

Portant la boussole autour du cou, il la mit en marche, choisit dans le menu, le mode GPS et attendit un instant la liaison avec un satellite. Un voyant vert s'alluma et il put lire sa position actuelle sur le cadran. Il manipula alors le menu pour faire apparaître le répertoire des coordonnées mises en mémoire ; il n'y en avait qu'une, celle qu'il avait entrée juste

avant de partir chercher du bois : 3.421099 - 52.130127 ¹. Il ramassa son sac, le mit sur son dos avec un peu de mal et se dirigea dans la direction proposée par la boussole. Il marchait difficilement, tout en enjambant les branches au sol et en évitant les énormes troncs.

Soudain son pied glissa. Il perdit l'équilibre et tomba à la renverse, entraîné par le poids de son sac à dos. Crac ! Le bois se brisa. Il chuta dans un trou profond et sentit une violente douleur dans le haut du dos. Au bout de quelques instants, il réalisa où il se trouvait et imagina ce qui avait pu se passer.

Le trou dans lequel il était tombé correspondait à l'emplacement d'un arbre que l'on avait déraciné. Les fines branches qui le recouvraient avaient cédé sous son poids, et c'est pour cette raison qu'il ne l'avait pas vu. Il regarda autour de lui mais ne distingua que des ombres. La lumière arrivait par le trou qu'il avait fait et n'éclairait pas grand chose. Il devait bien être à trois mètres sous terre. La douleur dans son dos se fit plus forte et il poussa un gémissement.

Il se demanda comment il allait pouvoir sortir de là. Quand son dos lui ferait moins mal, il essaierait d'escalader les parois. Entre-temps, les autres tenteront bien de le retrouver et finiront par découvrir sa trace ; pour l'instant, il était sonné. Mais tant qu'il voyait le jour au-dessus de sa tête, il était rassuré. Il se débarrassa du sac et, trouvant une position plus confortable, il s'adossa doucement contre une des parois et se dit : « Comment est-il possible d'en être arrivé là ? » Puis, fermant les yeux, il se remémora le début de leur aventure.

Il y a quelques mois, au début de l'année scolaire, il s'était inscrit, avec cinq camarades de sa classe de terminale, à un

¹ Ce qui correspond à 3° 25' 15" Nord, 52° 7' 48" Ouest

concours de réalisation de court-métrage. Ils avaient remporté le premier prix et, comme récompense, avaient obtenu, pour toute l'équipe, un séjour de deux semaines en Guyane française, et qui se déroulerait pendant l'été.

Ils avaient sauté de joie lors de la remise des prix au festival de cinéma scolaire de Mâcon, qui avait eu lieu au mois de mai. Leur séjour était fixé au cours de la dernière semaine de juillet. Il avait fallu, alors, s'occuper immédiatement des détails importants : mettre en règle leurs papiers d'identité, prévoir des vêtements tropicaux, s'occuper des vaccinations obligatoires contre la fièvre jaune et la typhoïde, acheter des produits pour se protéger des moustiques et éviter le paludisme.

Les parents des lauréats s'étaient organisés pour les emmener en voiture à l'aéroport de Paris-Orly, d'où ils s'étaient envolés avec Air Caraïbes à bord d'un Airbus A-320. Ils s'étaient posés sur l'aéroport de Cayenne Rochambeau où des membres d'une association d'un lycée de Cayenne les attendaient. La première semaine, ils avaient été hébergés dans l'internat du lycée Melkior-Garré et avaient pris leurs repas avec des familles ayant accepté de les accueillir. Depuis les fenêtres de leur chambre, ils avaient une belle vue sur Cayenne.

Les six camarades, trois garçons et trois filles, se connaissaient bien et un excellent esprit d'équipe régnait entre eux. Maxime était le plus jeune. Ses parents lui avaient conseillé de bien se protéger du soleil car il était blond et avait le teint très clair.

Au cours de la première semaine, ils avaient visité Cayenne et Kourou. C'étaient des vacances tout à fait classiques : visites de lieux intéressants, le matin ; plage, l'après-midi et sorties en boîtes, le soir. Il leur avait été expliqué que la deuxième

semaine serait différente : ils devraient partir de Saint-Georges et remonter le fleuve Oyapock en pirogue jusqu'à Camopi, l'Oyapock étant une frontière naturelle entre la Guyane et le Brésil. Ils devraient faire plusieurs escales avant d'arriver à Camopi.

Pour le jour du départ pour la remontée du fleuve, on leur avait donné rendez-vous sur un quai du port fluvial de Saint-Georges. Il avait été prévu qu'ils partageraient leur pirogue avec d'autres passagers : deux familles guyanaises et leurs enfants. La pirogue était en bois et pouvait accueillir huit à douze personnes. Elle était pilotée par des Bushinengés², maîtres dans l'art de la manœuvre entre les sauts du fleuve et les bancs de sable. Le motoriste était accompagné d'un takariste, chargé de diriger la pirogue et de l'écarter des rochers à l'aide d'une perche, le takari. C'est ce que Maxime avait lu sur le site internet du " Guide du routard ".

Les premiers jours se déroulèrent sans problème mais, près d'un lieu appelé " Parcours noir ", le moteur de la pirogue tomba en panne et il fut impossible de le redémarrer. Le motoriste décida alors d'accoster sur la rive française du fleuve pour établir un campement. On y attendrait le passage de la prochaine pirogue, le lendemain en milieu de journée.

À terre, tout le monde descendit de pirogue et l'un des guides organisa la mise en place du camp. Adeline, une des camarades de Maxime, ne put s'empêcher de dire :

« Mais personne ne nous retrouvera ici !

- Ne dis pas de sornettes » lui répondit Thomas, « c'est un

² Les Bushinengés sont les descendants d'esclaves africains qui se sont enfuis, au XVIII^e siècle, des exploitations de Guyane hollandaise pour aller vivre dans la forêt. Ils vivent essentiellement le long du fleuve Maroni, des côtés surinamien et français, même si nombre d'entre eux ont aujourd'hui gagné les villes du littoral. On distingue différents groupes : *Bonis*, *Saramacas*, *Djukas*, *Paramacas*. Parfaitement adaptés à la vie en forêt, ils sont également experts dans le maniement des pirogues (ils possèdent le quasi-monopole du canotage sur le Maroni) et sont réputés pour leur travail artisanal du bois (sculpture ou peinture).

fleuve assez fréquenté. »

Maxime fut chargé d'aller chercher du bois afin de faire du feu pour le repas du soir. Ayant sorti sa boussole, il enregistra sa position, prit un grand sac à dos qui appartenait au motoriste et s'aventura dans la forêt.

Il aurait de quoi raconter à son retour à la maison ! Il ouvrit les yeux et se sentit un peu mieux. Soudain, il crut entendre un bruit venant de quelque part dans l'obscurité. Il retint sa respiration et écouta avec attention ; mais, n'entendant plus rien, il se dit qu'il avait rêvé. Bon, il n'allait pas rester là ; il était temps de sortir du trou et au plus vite.

Il commença de se relever mais s'arrêta net et n'osa plus bouger : deux grands yeux jaunes le fixaient avec attention ...

2

Il prit peur parce qu'il venait de reconnaître un jaguar. Celui-ci poussa un feulement qui indiquait qu'il avait peur, lui aussi, à cause de la présence de Maxime. Le jeune homme resta figé un instant ; il ne devait surtout pas l'effrayer plus. Il se rappela d'un documentaire qu'il avait vu sur « Arte » concernant les attitudes à adopter face à un félin. Il grimpa encore un peu, sortit lentement la tête à la hauteur de la bête et la regarda droit dans les yeux. Il remarqua alors qu'elle était blessée car elle n'arrivait pas à poser une de ses pattes avant. Sans paniquer, il lui dit le plus calmement possible : « Tout doux ! Tout doux ! Je ne te veux pas de mal ! ».

Ces paroles semblèrent avoir un effet rassurant sur l'animal ; c'était plutôt le son de sa voix, sans doute. La bête se tapit lentement au sol. Maxime comprit qu'elle n'était pas dangereuse, pour le moment, et qu'elle semblait rassurée. Mais que faire maintenant ? Soudain, il entendit un bruit à l'extérieur du trou, leva la tête et vit une silhouette qui ressemblait vaguement à une forme humaine. Le jaguar se leva brusquement et s'avança vers la lumière. Il se mit à grogner. Maxime recula.

Pffft ! L'animal sursauta, poussa un rugissement et s'écroula lourdement, les yeux dans le vide, au fond du trou dont Maxime était presque sorti. Maxime leva la tête et vit un homme, fusil pointé sur eux.

« Vous avez eu de la chance ! » dit celui-ci. « Un animal blessé est toujours plus dangereux. Heureusement, cette flèche hypodermique le neutralisera un moment. »

Il saisit la main de Maxime et aida le garçon à remonter à la surface.

Une fois hors du trou, Maxime mit quelques instants à s'adapter à la lumière du jour, et il avait un peu de mal à ouvrir les yeux. Lorsqu'il distingua plus nettement le personnage qui se trouvait face à lui, il put le détailler. C'était un homme de grande taille, âgé d'une cinquantaine d'années ; il était vêtu d'un accoutrement digne d'Indiana Jones : chapeau et veste en cuir, pantalon pourvu de nombreuses poches. Sa barbe de plusieurs jours, son visage marqué et son regard perçant ne rassuraient pas Maxime. Il était partagé entre le soulagement d'être libéré et la crainte que lui inspirait cet homme étrange.

Maxime commença à bredouiller quelques mots de remerciements, mais l'homme, sans faire attention à lui, saisit son talkie-walkie :

« Robert, tu me reçois ? Il faut que vous veniez tout de suite, toi et tes hommes ... tu sais ... là, où la forêt est dévastée, pour récupérer un magnifique jaguar que j'ai endormi. Je suis tombé dessus vraiment par hasard. Ne traînez pas ! C'est urgent. Et venez avec le palan car il est au fond d'un trou ; vous n'arriverez certainement pas à l'extraire de là, sans ça !

- On arrive tout de suite, Patron ! Tu peux compter sur nous » répondit une voix nasillarde sortant du talkie-walkie.

L'homme mit fin à la conversation et rangea le talkie-walkie dans une des poches de son pantalon. Il se retourna vers Maxime et l'observa. Au bout d'un instant, il s'adressa à lui :

« Je m'appelle Jack, mais on me surnomme Indie. J'aimerais bien savoir comment tu t'appelles et ce que tu peux bien faire ici, dans ce bout du monde ! »

Maxime donna son nom et lui raconta son aventure, depuis que ses camarades et lui étaient arrivés en Guyane. Il le remercia de l'avoir secouru, mais n'osa pas lui demander ce qu'il faisait ici, lui aussi. Maxime n'était pas en confiance ; mais, il avait envie de connaître le sort destiné au félin.

« On va attendre mes gars et on avisera ensuite » dit Jack à Maxime. « La nuit va bientôt tomber. Je ne suis pas sûr que tu puisses rejoindre tes camarades, ce soir. »

Maxime ne sut que dire ; il se demandait ce qu'il devait faire. Il pensa encore à ses camarades qui devaient être morts d'inquiétude. Il sortit sa boussole et vit que sa batterie était très faible ; elle allait bientôt s'arrêter de fonctionner.

Il entendit un bruit de moteur au loin, puis vit arriver deux véhicules de type 4x4 et de la même couleur que la forêt. Il était impressionné par la facilité avec laquelle ces engins contournaient les troncs et fonçaient sur une piste que Maxime n'avait pas vue lorsqu'il était à la recherche de bois mort. En un instant, ils furent devant eux. Quatre hommes vêtus de treillis en descendirent ; on aurait dit des mercenaires. Ils regardèrent Maxime avec étonnement mais n'eurent pas le temps de poser des questions. Jack leur ordonna de le suivre et leur montra où se trouvait le jaguar.

Un des hommes monta dans le 4x4 qui était équipé du palan, le démarra et le déplaça en marche arrière vers le trou. Pendant ce temps, Jack alla chercher un filet de capture dans l'autre véhicule qui était bâché. Maxime s'approcha. Deux hommes descendirent dans le trou à l'aide d'élingues qu'ils avaient fixées à la poulie du palan. Jack leur jeta le filet quand ils furent au fond.

« Ne perdez pas de temps. On ne va pas y passer la nuit ! » leur dit-il.

Il avait rechargé son fusil et le pointait vers le fauve. En deux ou trois mouvements, ses acolytes avaient réussi à mettre l'animal dans le filet, et Maxime comprit que ce n'était pas la première fois qu'ils opéraient ainsi. L'animal endormi fut hissé hors du trou et le conducteur déplaça son véhicule vers l'autre 4x4. Quelqu'un retira alors la bâche qui recouvrait et cachait une assez grande cage. Un des hommes monta sur l'engin et entreprit d'ouvrir la trappe qui se trouvait sur le dessus de la cage. Le jaguar y fut glissé et enfermé. On recouvrit la cage. Jack et ses hommes se rassemblèrent ; l'un deux sortit une bouteille d'alcool, but quelques gorgées et la fit passer à la ronde. Ils parlaient et rigolaient fort.

Jack vint vers Maxime et lui annonça :

« Tu vas venir avec nous ; nous avons établi notre campement pas très loin. Demain matin, je t'aiderai à retrouver tes camarades. »

Maxime se demandait ce qu'il devait faire ; il n'avait pas d'autre alternative mais la confiance n'était pas là. Il entendit soudain de drôles de bruits ; Jack les entendit également mais pas ses comparses qui riaient de plus en plus fort. Ça ressemblait à des cris d'oiseaux. On aurait dit qu'ils communiquaient entre eux et qu'ils se rapprochaient.

« Fermez-la ! » dit Jack à ses hommes. « Je crois que ce sont encore ces foutus Wayapis ! »

Tout le monde se tut. Les cris, maintenant très proches, s'arrêtèrent d'un seul coup. Le silence était total. Il fut brisé par le sifflement d'une grande flèche ornée de plumes multicolores qui s'enfonça dans un tronc, à quelques centimètres de Jack. Celui-ci recula et hurla :

« Barrons-nous d'ici et vite ! »

Maxime s'apprêtait à le suivre quand trois autres flèches se fichèrent devant lui pour l'empêcher d'avancer. Jack essaya

Les yeux jaunes

de revenir vers lui mais plusieurs flèches tirées dans sa direction l'en dissuadèrent. Il courut vers le véhicule le plus proche et s'y réfugia. Les 4x4 démarrèrent à toute vitesse.

Maxime venait d'être abandonné à son triste sort ...

3

Une tribu d'indigènes fit son apparition : des hommes au visage maquillé, tête nue et cheveux longs, pieds nus, très simplement habillés, mais armés.

La plupart de ces amérindiens avait peu ou pas de maquillages colorés, seulement quelques signes noirs, sur une peau ocrée. Ils étaient tous torse nu et très musclés. Leurs vêtements étaient réduits à une ceinture blanche tressée retenant une large bande de tissu rouge vermillon, leur cachant le bas ventre. Trois d'entre eux portaient un pan d'étoffe identique, sur le postérieur. Ce trio arborait également des brassards de tissu bleu ou rouge, à mi- biceps.

Un seul était vêtu d'une longue jupe d'étoffe rouge et deux écharpes de tissu bleu et orange croisées sur sa poitrine. Son front était ceint d'un bandeau, orange et bleu également, orné de plumes noires et blanches, probablement de toucan si Maxime pouvait se fier à sa mémoire. Il était sans doute le chef.

Ils étaient armés d'arcs et de flèches emplumées, semblables à celles qui avaient précédé leur arrivée. Ils le menacèrent, dans un premier temps. Une bonne douzaine de flèches pointaient dans sa direction. Maxime tremblait de tous ses membres, tout en s'efforçant de rester digne. Les guerriers ou chasseurs comprirent bien vite qu'ils n'avaient rien à craindre

de lui. Ils lui firent comprendre, par quelques gestes secs et précis, de les suivre. Maxime ne fit pas l'idiot et leur obéit.

Ils s'enfoncèrent dans la forêt et traversèrent une rivière. Les drôles de bruits et les cris recommencèrent. La forêt était de plus en plus inextricable ; de multiples plantes sautaient sous les coups de machette du premier de colonne. Le jeune homme comprit qu'il était bien le prisonnier des hommes de la forêt, « les indiens des grands bois ». Il marchait sans être tenu par les indigènes. Il ne se serait pas risqué à leur fausser compagnie... Ils arrivèrent à l'orée d'une clairière. Maxime se retrouva, alors, à proximité de leur village : quelques cabanes rudimentaires, faites de grosses branches et de feuillages, se partageant le terrain avec des petits rectangles de terres cultivées.

Le chef supposé poussa un cri imitant le rire du singe qui sembla rendre la vie au village. Les femmes et les enfants sortirent de leurs abris et l'accueillirent avec joie et curiosité. Les femmes portaient des jupettes et des tuniques, souvent rouges ou bleues, elles aussi. Quelques unes avaient la chevelure retenue par un foulard haut en couleurs, sorte de turban nouée sur le dessus de la tête.

Les enfants étaient nus. Ils le regardaient, en lui souriant largement. Ils le touchaient, lui caressaient les cheveux, palpaient ses vêtements. Mais Maxime n'était pas d'humeur à se lier d'amitié. Par peur ou par timidité... il les repoussa.

Au centre du village, Maxime observa une drôle de maison. L'armature était constituée de très longs et fins troncs arqués, plantés en terre aux deux extrémités, assemblés parallèlement et recouverts de larges feuillages tressés. Sur un plancher en rondins, à une cinquantaine de centimètres du sol, un vieillard assis dans un large fauteuil en bois récitait des incantations. Il était drapé dans une large étoffe bleue et portait une collerette

de raphia et une majestueuse couronne de plumes multicolores comme celles des aras. Etait-ce le sorcier ?

Pour lui montrer qu'ils ne lui voulaient pas de mal, femmes et enfants lui apportèrent de la viande crue et des fruits multicolores. Il en reconnut certains : avocats, ananas, mangues, petites bananes et mandarines vertes et orangées. D'autres lui étaient totalement inconnus. Et cette viande crue ? Quels animaux avaient-ils chassés ? Une jeune fille, à la magnifique chevelure ornée de fleurs roses et blanches, lui tendit une flèche sur laquelle était enfilés trois petits poissons brillants. Une autre s'approcha, portant une calebasse et un gobelet de bois qu'elle lui présenta sur un plateau.

Maxime ne savait pas comment réagir...

Maxime se laissa tenter et décida d'accepter la nourriture qui lui semblait délicieuse. Il regarda les jeunes filles et leur fit un sourire. Il prit d'abord le gobelet puis la flèche de poissons et alla s'asseoir un peu plus loin. Une des jolies hôtesse le conduisit dans une case couverte de feuillage, l'installa dans une sorte de fauteuil à haut dossier de branches tressées et lui servit un assortiment des mets locaux. Il but et commença son repas. Il dévora ce festin et n'en laissa pas une miette aux enfants qui commençaient à vouloir manger, eux aussi. Tout était délicieux. Il termina par les fruits et, une fois repu, il observa avec attention ses hôtes qui prenaient également leur repas. Les plus jeunes, déçus de ne plus avoir que des plats quasiment vides, se mirent à pleurer, certains même à hurler. Leurs mères leur donnèrent alors quelque chose qui avait l'air encore meilleur que ce que lui-même avait goulûment avalé.

Par la porte ouverte de son habitation du moment, lui parvenait le brouhaha des voix et des rires, ce qui le rassura ; il s'adossa confortablement et ferma les yeux. Tous les événements de la journée défilèrent dans sa tête, les derniers instants vécus dans la clairière revenant très souvent, tant les émotions qu'il avait ressenties étaient intenses. Rassuré et rassasié, le charme des jeunes hôtesse aidant, il demanda aux femmes, par quelques gestes, s'il pouvait les aider à nourrir un des petits. Dès qu'il prit l'enfant dans ses bras, il s'envola dans un rêve... Il revit le visage d'Adeline, dont il était follement amoureux. Sa bien-aimée était au camp, avec les

autres. Elle devait être morte d'angoisse pour lui. Il espérait avoir plusieurs enfants avec elle. Il aimait tant les enfants !

Quand vint le soir, Maxime se sentait un peu plus à son aise, ici, et il décida de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il accepta d'aller s'allonger dans une des cabanes, en compagnie de jeunes indigènes, pour la nuit, lorsque celle-ci tomba. Il dormit cependant très mal, couché sur une simple fine couche de feuillages séchés posés à même le sol rocailleux. Après ce sommeil difficile, il se leva avec des maux de tête et l'impression d'avoir passé des heures cloué sur une planche de bois ! Il commença à se remettre de ses émotions devant un bol d'un liquide sucré qu'il ne sut identifier. Puis, il fit comprendre, toujours gestuellement, son désir de partir à la recherche de ses amis, accompagné par des adultes de la tribu. Mais les villageois ne l'entendaient pas ainsi, du moins pour cette journée...

Au camp, dans un premier temps, tous les amis de Maxime l'avaient attendu. Puis, perdant la notion du temps, trop affairés à réaliser les tâches qui leur avaient été attribuées par les guides, ils s'étaient investis dans l'installation du campement, se prenant pour des aventuriers. Lorsque l'un des guides avait voulu faire le feu le petit groupe s'était aperçu que Maxime n'était pas revenu avec le bois mort. Un vent de panique s'était emparé des lycéens. Ils avaient regretté de l'avoir laissé partir tout seul dans cette immense forêt. Mais c'est surtout Walid qui avait éprouvé véritablement ce regret car il avait été désigné pour l'accompagner.

« Que s'est-il passé, à la fin ? » avait demandé Céline.

« Tu ne peux plus te taire maintenant. Cela a trop duré. Maxime est peut-être en danger. Et toi, tu es assis là, avec tes secrets.

- Dis-nous ce qui s'est passé, » avait insisté Thomas.

Walid avait poussé un soupir, regardé ses camarades et dit :

« Nous nous sommes disputés. »

Ils l'avaient regardé avec étonnement mais n'avaient pas osé l'interrompre. Il avait continué :

« Je ne peux pas tout vous dire, mais il s'agit d'une histoire entre une fille, lui et moi. Quand je l'ai accompagné vers la forêt, il s'est arrêté et m'a annoncé qu'il préférait être seul, qu'il n'avait pas besoin de moi. Au début, j'ai insisté, je lui ai dit que ce n'était pas sérieux de partir seul dans cet endroit inconnu. Il n'a rien voulu savoir et il s'est fâché. Puis pour me rassurer, il a sorti sa boussole et m'a dit qu'avec elle, il retrouverait son chemin. C'est à ce moment qu'il a mémorisé notre position sur son GPS. "Je ne serai pas long", m'a-t-il dit. Je l'ai laissé partir. »

Il fallait faire vite, la nuit allait bientôt tomber. Les guides avaient rapidement constitué deux équipes et organisé méthodiquement les recherches. Chaque groupe, boussole à la main, avait emprunté une direction précise et avait parcouru une bonne distance dans cette forêt inhospitalière, emplie de bruits de toutes sortes, qui ne rassuraient personne. Inlassablement, les camarades de Maxime l'avaient appelé, son prénom avait résonné sans aucune réponse. Tous avaient espéré découvrir une trace, un indice marquant le passage de Maxime. Mais ils avaient aussi imaginé le pire, effrayés par les grincements, les craquements, les cris des animaux... L'inquiétude et la fatigue avaient fini par s'emparer de chacun. Le soleil commençant à décliner, il avait fallu se rendre à l'évidence ; découragés et avec regrets, ils avaient abandonné les recherches de cette fin de journée. Il était temps de retourner au camp de base. Demain il ferait jour...

Pendant leur absence, l'un des Bushinengés, connaissant parfaitement la forêt et ses dangers, s'était lancé, machette à la main, sur les traces de Maxime. Sa grande expérience du terrain lui avait permis de suivre les péripéties de Maxime et l'avait mené jusqu'aux portes du village des indigènes. Ayant

observé l'animation ambiante, il avait rebroussé chemin le plus rapidement possible pour prévenir le groupe que Maxime était hors de danger, pour la nuit. La nouvelle avait été accueillie avec un grand soulagement. Un feu de camp avait été improvisé et une nuit paisible avait enveloppé le camp.

Le lendemain matin, l'éclaireur Bushinengé guida le groupe à travers la forêt et la rivière jusqu'au village indigène. Maxime observait tous les villageois affairés aux préparatifs d'une grande cérémonie qui devait avoir lieu en fin de matinée. A l'arrivée des étrangers, tout le monde interrompit sa tâche et alla accueillir les nouveaux arrivants avec des corbeilles de fruits exotiques, des plateaux de viande et des Calebasses remplies d'un liquide rosé. Maxime en déduisit que la convivialité faisait partie des valeurs et des qualités de ses hôtes du moment.

Maxime et ses camarades étaient heureux de se retrouver ; un sourire transfigurant leurs visages, ils tombèrent dans les bras les uns des autres. Après ces retrouvailles touchantes, le sorcier éleva son bâton orné de plumes, de raphia et de cordelettes tressées au-dessus de sa tête. C'était le symbole de son pouvoir ; il donnait ainsi le coup d'envoi d'une cérémonie. Les jeunes européens allaient avoir véritablement le privilège d'assister à un rituel ancestral. Grâce à quelques indices observés depuis la veille, Maxime imaginait quelle cérémonie allait commencer : un Maraké.

Il avait lu, dans un guide sur la Guyane, en quoi consiste le rite initiatique du Maraké. Il mit un point d'honneur à l'expliquer à ses camarades, afin que nul ne risque de troubler le déroulement de la cérémonie :

« Le jeune doit subir plusieurs épreuves pour entrer dans le monde des adultes. Pour sa première participation au Maraké, il sera un tépiem. Le temps est venu de montrer, à tous, son courage, son endurance, sa volonté. Une des épreuves du

Maraké est particulièrement difficile : une vieille femme applique pendant quelques minutes, sur les bras, la poitrine, puis sur toutes les parties du corps du tépiem, une vannerie en forme d'animal, le kounanas, dans laquelle sont enfermées des fourmis et d'autres insectes aux piqûres venimeuses. Il doit supporter la douleur sans rien dire, sans faiblir, sans faire de grimaces. La nuit suivante sera longue, douloureuse, épuisante. Il devra refuser toutes les nourritures qui lui seront proposées avec insistance. Il devra danser toute la nuit, jusqu'au lever du soleil. Il aura ainsi accompli son premier Maraké et ne sera plus un tépiem. C'est à ce prix que l'on devient un homme...

Les filles observent les comportements de chacun et, le jour où elles choisiront un mari, c'est en toute connaissance de cause qu'elles le feront. Un bon chasseur ne se plaint pas ; il est capable d'endurer les moments difficiles, de résister, d'accepter les privations, de supporter la douleur sans gémir. » Il pensait que ses compagnons de la nuit avaient probablement été temporairement isolés de leurs familles car ils étaient les futurs initiés.

Rares sont les étrangers invités à un Maraké, moment clé de l'initiation qui règle le passage de l'enfance à l'adulte, avec des chants que l'on dit hypnotiques...

5

Le jour J était arrivé. Tous les tépiems, dont Jo, le tout nouvel ami de Maxime, participèrent au Maraké. Les femmes du village et les amies lycéennes de Maxime préparèrent les concurrents ; les hommes, accompagnés de Maxime et ses copains partirent à la chasse, pour le repas du soir. Dès que les hommes rentrèrent, le Maraké commença...

Quelques concurrents ne résistèrent pas à l'épreuve des insectes. À l'épreuve suivante, qui consistait à ne pas succomber à la tentation de la nourriture proposée, deux des concurrents cédèrent, car ils étaient affamés par un jeûne obligé. La nuit enveloppa le village et tous commencèrent à danser ; la moitié tomba à terre à cause des effets des piqûres, de leurs maux de jambe et de la faim. Le Maraké était la plus dure épreuve de leur jeune vie. Les concurrents qui réussirent l'épreuve ne furent pas nombreux. Ils furent acclamés comme des héros par ceux qui avaient échoué.

Plus tard, le repas fut servi et tout le monde se régala avec les fruits et la viande. Maxime et ses amis se reposèrent ensuite, quelques heures, dans deux cases mises à leur disposition.

Les épreuves s'étaient succédées pour chacun des futurs initiés, toutes plus difficiles les unes que les autres. Le sorcier avait noté scrupuleusement sur son journal de bord le comportement de chaque participant aux différentes étapes endurées. Tous avaient accompli leur premier Maraké avec

beaucoup de courage, de persévérance, de bravoure et d'abnégation. Maxime et ses camarades, heureux d'être témoins d'un tel rituel, étaient restés ébahis d'admiration devant une telle volonté et un tel investissement personnel de la part de chacun des initiés qui semblaient être à peu près du même âge qu'eux.

A côté, Maxime s'était senti minuscule et particulièrement ridicule avec toutes ses peurs et ses émotions négatives ressenties depuis le début de l'aventure. Il se lança un défi à lui-même : profiter de toutes les expériences de ce voyage pour se permettre de s'affirmer, de montrer de quoi il est capable, et surtout de se révéler être un homme.

En fin de matinée, après des adieux émus aux villageois, Maxime et son groupe s'enfoncèrent dans la forêt pour rejoindre leur camp de base. Le trajet fut silencieux, chacun absorbé dans le souvenir de la cérémonie. Les initiés avaient fait sensation au sein des lycéens. Les garçons étaient envieux de leur capacité d'aller au delà de leurs limites, et les filles épatées et séduites par leurs prouesses.

Arrivé au campement, Thomas fit le partage des tâches, mais cette fois-ci en groupe, plus question de perdre quelqu'un ! Les filles furent chargées de la préparation du repas et les garçons de l'organisation des tentes. Une petite soirée calme autour du feu se profilait ; elle était la bienvenue après tant d'émotions.

Les bruits nocturnes résonnant dans la forêt n'effrayaient plus Maxime, il avait pris de l'assurance. Cela était-il dû au pouvoir de l'amulette qu'il portait autour du cou, un porte-bonheur en bois sculpté à la forme d'un chat (symbole du courage, de la liberté et de la sagesse) que lui avait offert l'une des jeunes indigènes à son départ ?

6

Il s'endormit paisiblement. Au petit matin, quelque chose l'éveilla et il fut surpris de voir Jo à ses côtés : celui-ci venait de le secouer doucement. Il lui souriait. Maxime lui demanda :
« Salut Jo. Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je dois absolument te parler, ainsi qu'à tes copains. Je suis venu avec Daïna (la jeune fille qui avait donné l'amulette à Maxime). Notre chef nous a demandé de venir vous chercher car il a quelque chose d'important à vous dire. Je crois qu'il a besoin de votre aide.

- Ah bon ? Et bien, je vais réveiller les autres et on va en discuter. »

Il se leva et s'habilla. Ils sortirent de la tente. Le ciel était dégagé mais le jour se levait à peine ; quelques étoiles brillaient encore et la forêt était déjà très animée. Maxime remarqua Daïna vers le fleuve. Elle l'aperçut et ils échangèrent un sourire et un petit geste amical. Puis il se dirigea vers la tente voisine et réveilla ses occupants. Au bout de quelques minutes, tous étaient debout, encore endormis et surpris. Jo leur expliqua la raison de leur visite matinale. Personne n'osait prendre la parole. Daïna s'approcha du groupe. Maxime la regarda puis se décida à parler :

« On peut aller voir ce que le chef nous veut, non ? »

Le groupe s'agita un instant mais personne ne s'opposa.

Puis il se tourna vers le pilote de la pirogue et le questionna :

« Vous n'avez pas besoin de nous pour réparer ? Vous nous avez dit que la prochaine pirogue passerait vers 14h00, cela nous laisse un peu de temps.

- Si vous partez maintenant, vous serez largement de retour pour le début d'après-midi. Edmond, mon coéquipier vous accompagnera ; il connaît bien la forêt et un adulte ne sera pas de trop. Je réparerai le moteur en vous attendant. »

Venant tout juste de donner son accord, le piroguier ouvrit des yeux intrigués et demanda d'où venait le talisman que Maxime portait autour du cou.

« Ce que tu portes autour du cou est extrêmement rare. Seuls les anciens Tépiciens en possèdent un. Comment l'as-tu obtenu ?

- C'est justement un Tépicien qui me l'a offert ! » expliqua Maxime.

« As-tu une preuve ? Je crois plutôt que tu l'as volé !

- Non, non ! Je vous assure que vous vous trompez ! » répliqua Adeline.

« Nous avons participé à un Maraké ! » s'écria Thomas.

« Arrêtez de vous moquer de moi. Si vous l'avez vécu, alors citez-nous les épreuves !

- Nous ne l'avons pas vécu, mais nous l'avons suivi avec admiration. Les épreuves sont : résister aux piqûres de centaines d'insectes, ne pas céder à la tentation de manger, et danser jusqu'à épuisement.

- D'accord, je veux bien vous croire. Alors, vous avez eu beaucoup de chance d'assister à une telle cérémonie ! Surtout vous qui êtes des touristes ! Veille précieusement à ce talisman, car il est très précieux ! »

Ils déjeunèrent rapidement et firent un brin de toilette. Quelques instants plus tard, ils étaient prêts et suivirent Jo et Daïna qui les guidèrent à travers la forêt. Le petit groupe arriva au village indien et fut chaleureusement accueilli par ses habitants.

La porte de la hutte du chef s'ouvrit et celui-ci apparut. Il leva les bras vers le ciel et tous se turent. Il invita le petit groupe d'européens et leur guide à entrer. Ils s'assirent à même le sol.

Le chef observa chacun d'eux et s'adressa à Maxime.

« Tu te souviens du jaguar, n'est-ce pas ? Vois-tu, cet animal n'est pas n'importe quel animal. Il est très important pour nous, c'est l'âme de notre village. Nos ancêtres l'ont toujours vénéré. Nous ressentons beaucoup de peine depuis sa capture par les hommes que tu as rencontrés. Et nous ne tolérerons pas plus longtemps sa captivité. Mes éclaireurs ont enfin découvert l'endroit où ces hommes se cachent. Ce n'est pas très loin d'ici. Cela fait longtemps que nous les traquons. Ils capturent nos animaux et les emmènent loin d'ici. Pour les vendre, certainement. Ces gens sont des braconniers ! Nous avons déjà alerté la gendarmerie mais sans résultat. »

Il s'arrêta un instant puis reprit :

« Je vous ai fait venir pour nous aider à libérer le jaguar ! »

Tous se regardèrent. Comment de jeunes touristes européens pourraient-ils aider une communauté d'indiens à libérer un jaguar capturé par des braconniers ?

« Mais comment vous aider ? » demanda Walid.

« Que pouvons-nous faire ? » continua Maxime.

« Avec les sages du village, nous avons élaboré un plan qui pourrait réussir si vous êtes d'accord pour nous prêter votre concours.

- Quel est ce plan ? » interrogea Adeline.

« Vous pourriez vous rendre dans le campement des braconniers et les occuper un moment. Nous en profiterions pour libérer le jaguar. Ils ne sont pas plus de quatre. Nous ne pouvons pas nous permettre de les aborder directement, sans faire couler le sang.

- J'ai une idée ! » intervint Adeline.

Ses camarades la regardèrent, étonnés par la spontanéité de son engagement.

« Mais Maxime ne doit pas être avec nous, » ajouta-t-elle. « Nous pourrions faire comme si nous étions encore à sa recherche. Ce serait le but de notre visite. Nous serions plus crédibles.

- Mais cela peut-être dangereux ! » s'inquiéta Walid.

« Sans doute, mais pour quelles raisons voudraient-ils nous faire du mal ? Nous dirons que nous ne sommes pas seuls car nous avons fait appel à la gendarmerie qui cherche Maxime vers l'endroit de sa disparition. Qu'en pensez-vous ?

- Je suis d'accord », dit Maxime. « Moi, j'irai avec les indiens. »

Puis s'adressant à Edmond, il ajouta :

« Viendrez-vous avec nous ? ... Vous n'êtes pas obligé ... Cela nous rassurerait !

- Oui, bien sûr, mais je serai plus utile pour libérer le jaguar. Je suivrai donc Maxime et les indiens. »

Les discussions qui suivirent permirent d'organiser plus précisément l'expédition. On demanda à Maxime et à Edmond d'échanger leurs vêtements pour des tenues plus discrètes. Il va falloir se confondre avec la forêt. Ils mirent une combinaison de couleur kaki et on donna un chapeau à Maxime pour cacher ses cheveux blonds. Les indiens avaient le visage décoré de peintures vertes, marron et noires. Daïna se fit une joie de maquiller délicatement, elle-même, le visage de Maxime... Ils échangèrent des regards amusés et complices.

Il fut décidé qu'un éclaireur accompagnerait les camarades de Maxime vers le camp des braconniers, puis se cacherait. Les autres emprunteraient un chemin différent pour atteindre un endroit permettant une discrète surveillance du camp. Ils se mirent en route. Selon les éclaireurs, le camp était à une

heure de marche, à condition d'avancer d'un bon pas. Il ne fallait pas perdre de temps. Les braconniers pourraient très bien être en déplacement.

Le chef mena lui-même l'expédition à travers la forêt. Ils se déplaçaient rapidement, sans un bruit. Une grosse averse était tombée, ici, il y a peu. Ils sentirent une chaleur très humide. Ils arrivèrent enfin au camp des braconniers. Le chef organisa la répartition de ses hommes, sans dire un mot, uniquement à l'aide de gestes de ses mains. Il plaça également Maxime et Edmond. Il exigea le silence et interdit tout mouvement. De leurs positions, ils pouvaient observer d'un côté les trois véhicules, dont l'un transportant la cage du jaguar, et de l'autre les abris des braconniers disposés autour d'un feu de camp. Ils attendirent encore un petit instant, puis des bruits se firent entendre au loin. On entendit des appels ; Maxime perçut son nom. Il comprit que ses camarades étaient passés à l'action.

Les braconniers sortirent de leurs abris. Maxime reconnut Jack qui ordonna à un de ses hommes de se diriger vers les 4x4. Il avait l'air furieux. Il partit ensuite avec les deux autres en direction du groupe qui arrivait. Pour lui, il n'était absolument pas question de les laisser approcher.

C'était une situation assez idéale. Le plan avait l'air de fonctionner. Il fallait maintenant se débarrasser de l'homme qui avait rejoint les véhicules. Le chef ordonna, silencieusement à un de ses guerriers de sortir de la forêt et fit un autre geste pour lui demander de neutraliser le braconnier. On vit alors l'indien ramper vers sa cible puis il sortit une sarbacane de taille moyenne dans laquelle il plaça une petite flèche, certainement paralysante. Le chef avait bien informé tout le monde qu'il ne voulait faire de mal à personne. Le guerrier rampa encore un peu pour atteindre une distance efficace et porta la sarbacane à sa bouche. Maxime n'entendit

pas le sifflement de la fléchette mais il vit l'homme s'effondrer. Le chef envoya deux autres guerriers chercher le corps. Il prépara une sorte de bâillon et des cordelettes.

Maxime observait ses amis, au loin, qui occupaient Jack et ses hommes. Il était temps d'agir. Il était convenu qu'Edmond trafique deux des véhicules pour les empêcher de rouler et qu'il conduise le 4x4 avec le jaguar en cage. Quelques indiens l'aiderent à sortir le véhicule en le poussant en silence. Soudain, ils entendirent, tout près d'eux, le son nasillard d'un talkie-walkie et la voix de Jack, tout aussi nasillarde qui interrogeait son complice :

« Robert ? Ici Jack ! Tu m'réçois ? Tout va bien de ton côté ?
À toi ! »

Ils se regardèrent, affolés. Que fallait-il faire maintenant ? Qui allait bien pouvoir voler à leur secours ?

7

Maxime prit son courage à deux mains et répondit à Jack :

« Je te reçois, Jack, tout va bien !

- C'est bien toi, Robert ? Ta voix est étrange...

- Oui, oui ! C'est mon... Atchoum !... Mon "rhube".

- Ok ! Et tout va bien ?

- Ouais !

- A tout à l'heure. »

Maxime soupira de soulagement, son stratagème n'avait apparemment pas été découvert.

Mais... Ils entendirent le haut-parleur grésiller, à nouveau...

Après un court instant, la voix reprit :

« Robert, tu m'réponds ou quoi ? »

Le chef fit signe à ses hommes de ne plus bouger. Maxime se posa mille questions mais « Comment éviter un drame ? » était celle qui revenait le plus souvent. En effet, si la situation s'aggravait, elle mettrait alors ses camarades en danger.

Le chef regarda Maxime puis se dirigea vers le talkie-walkie. Il le prit dans une main et observa l'objet avec étonnement. Il demanda à Maxime qui s'était approché de lui :

« Comment ça fonctionne ?

- Il faut appuyer sur le bouton jaune puis parler en même temps. Pour écouter, il faut relâcher le bouton. »

Le chef suivit les conseils de Maxime et parla devant le micro

du talkie-walkie :

« C'est le chef des Wayapis qui te parle. Je te cherche depuis très longtemps, depuis que tu manques de respect à nos animaux et à notre forêt. J'ai repris le jaguar que tu voulais nous voler et ton homme de main est mon prisonnier. Tes voitures sont maintenant sous notre contrôle. Mon peuple et moi ne souhaitons qu'une seule chose : que tu disparaisses d'ici et que vous soyez punis pour tout le mal que vous avez fait ! »

Il lâcha le bouton. Un grésillement et la voix de Jack suivirent :
« Tu crois m'impressionner ? Moi, j'ai ici un groupe de jeunes touristes qui n'ont pas l'air d'être là par hasard. Ta présence coïncide étrangement avec leur venue. Alors, Chef, voilà ce que nous allons faire : nous allons vous rejoindre et discuter calmement, toi et moi. Je vous conseille de rester tranquilles, toi et tes hommes. Pense à ces jeunes et innocents touristes ! »

Le talkie-walkie se tut.

Tous se regardèrent et Edmond qui était descendu du véhicule, s'approcha du chef et s'adressa à lui :

« Il faut absolument prévenir la gendarmerie de Saint-Georges. Envoyez un homme à "Parcours noir" avec le message que je vais écrire à mon collègue. Il est encore temps, la pirogue qui vient de Camopi n'est pas encore passée et grâce à sa radio de bord, la gendarmerie pourra être avertie. »

Maxime fut soulagé par cette proposition. Le chef qui avait bien compris la situation, accepta bien évidemment. Il regarda ses hommes et en désigna un qui vint le rejoindre aussitôt. Edmond rédigea alors son message sur du papier et avec un crayon qu'il était allé chercher dans le 4x4. Il le tendit ensuite au messager choisi par le chef qui lui répéta sa mission : donner le message au piroguier et attendre les secours pour

les guider ici même. L'homme s'éloigna en courant et disparut dans la forêt.

Jack, ses hommes et les camarades de Maxime approchaient et étaient bien visibles maintenant. Ils seraient vers eux dans un instant. Le chef fit signe à un de ses hommes de se cacher dans la forêt. Ce qu'il fit discrètement.

Jack approcha seul, son arme à la main. Ses deux compagnons attendaient un peu plus loin, à quelques mètres, pour maintenir le groupe d'européens à distance. Eux aussi étaient armés. Adeline vit Maxime et faillit faire repérer le jeune homme.

Jack n'eut pas besoin de ça pour le reconnaître tout de suite et il lui lança, d'un air arrogant :

« Je m'attendais bien à te revoir, mais pas dans ces circonstances. Tu es le protégé du chef wayapi, maintenant ! Peu importe, nous allons bien trouver un arrangement. N'est-ce pas, Chef ? »

Le chef ne répondit pas et attendait patiemment la suite. Il le regardait avec méfiance.

« Où est Robert ? Je ne le vois pas. »

Le chef lui expliqua qu'il était « endormi » et lui indiqua la direction où se trouvait son homme de main.

« Voilà ce que nous allons faire, continua-t-il. Vous allez tout d'abord libérer Robert et le mettre dans ce 4x4 derrière vous puis vous vous éloignerez jusqu'aux baraques. Quand je jugerai que vous n'êtes plus gênants, je libérerai alors tes petits camarades. C'est simple, non ? Vous n'avez pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? Alors, exécution ! »

Le chef libéra lui-même Robert et deux de ses hommes chargèrent Robert à l'intérieur du 4x4. Jack fit signe aux siens de s'approcher.

Maxime, le chef wayapi et Edmond étaient tous trois contre

l'arrière du véhicule qui contenait le jaguar enfermé dans sa cage. Celui-ci s'agita et se mit à grogner longuement.

« Vous pouvez dire adieu à cet animal », ironisa Jack.

Maxime sentit monter l'énervement du chef wayapi qui devait maudire Jack.

Il entendit le jaguar pousser un énorme grondement qui surprit tout le monde et au même moment Maxime sentit une brûlure sur sa poitrine.

Un intense jet de lumière s'échappa de l'amulette que Maxime portait à son cou. Cela ne dura qu'un instant mais ceux qui faisaient face à Maxime furent subitement éblouis et mirent tous ensemble les mains devant leurs yeux, par réflexe, pour les protéger. Le chef et Edmond réagirent très rapidement et neutralisèrent Jack en lui prenant son arme et le plaquant à terre. Les indiens, dont ceux qui étaient cachés, intervinrent également en se jetant sur les deux hommes qui gardaient les camarades de Maxime, les désarmèrent et les maintinrent au sol.

Jack et ses hommes eurent les mains attachées et ils n'arrivaient toujours pas à garder les yeux ouverts tellement l'éblouissement avait été violent. On n'oublia pas Robert dans le 4x4 car il pouvait désormais se réveiller à tout moment. Quant aux lycéens, ils étaient tous sains et saufs, ainsi que leur guide, mais à la fois soulagés et très choqués.

La situation avait changé en un rien de temps. Le jaguar était redevenu silencieux. Maxime accourut vers ses camarades qui s'étaient assis tout en maintenant leur main devant les yeux. Il les rassura et leur décrivit la situation. Ils étaient contents de se savoir débarrassés des braconniers mais encore inquiets pour leurs yeux.

« J'ai cru voir les yeux jaunes d'un félin, » dit Adeline.

« Moi aussi ! C'était puissant ! » enchérit Walid.

Les autres avaient vu la même chose.

« Ça alors ! C'est arrivé à la suite du rugissement du jaguar. Je n'avais qu'une pensée en tête : renverser la situation et c'est arrivé, comme par enchantement. Je n'en reviens toujours pas » avoua Maxime.

« L'esprit du jaguar a utilisé le pouvoir de l'amulette », expliqua le chef wayapi, avec un sourire.

Maxime avait du mal à croire ce que venait de dire le chef. Il n'empêche, il s'était passé une chose vraiment extraordinaire. Quelques instants plus tard, tous avaient recouvré la vue. Les braconniers avaient été placés dans leurs baraquements, sur leurs lits et sous la surveillance de plusieurs indiens. Edmond avait déplacé le 4x4 qui contenait le jaguar, pour le mettre à l'ombre.

Quelques heures plus tard, les secours arrivèrent. Un groupe de gendarmes, menés par l'indien messager, s'occupèrent de récolter les témoignages de tous, à l'exception des braconniers évidemment. Ils constatèrent la capture de l'animal, le port illégal d'armes des braconniers et l'équipement surprenant des véhicules.

Edmond répara les deux véhicules qu'il avait immobilisés. Le chef wayapi demanda qu'on libère le jaguar car sa captivité n'avait que trop duré. L'officier de gendarmerie n'y vit pas d'inconvénient. Edmond utilisa le palan pour soulever la cage hors du véhicule. L'animal souffla de rage. La cage fut placée au sol contre le 4x4 et orientée vers la forêt. Edmond qui était resté sur les marches de l'escalier métallique du 4x4 prit un grand crochet et activa le mécanisme d'ouverture de la cage. L'animal sortit rapidement, bondit vers la forêt puis disparut.

Ses yeux jaunes resteront marqués dans la mémoire des jeunes métropolitains. Maxime s'était trouvé face à eux quand il était dans le trou avec l'animal. Ses amis en auront un souvenir collectif incroyable.

Les gendarmes emmenèrent les braconniers dans leurs 4x4. Leur matériel fut confisqué. L'officier de gendarmerie expliqua qu'un ou plusieurs hélicoptères de la base militaire pouvaient venir les chercher, dans la clairière non loin de là. Il demanda à Maxime et ses amis ce qu'ils comptaient faire désormais.

Le chef wayapi s'empressa de répondre qu'ils étaient les invités privilégiés de son peuple et qu'il serait très honoré s'ils passaient encore quelques temps parmi eux. Maxime et ses amis se concertèrent puis ils dirent qu'ils préféreraient ne plus se rendre à Camopi comme c'était prévu. Ils resteraient ici, avec les Wayapis pour profiter de leur hospitalité et de leur gentillesse.

Leur retour en France métropolitaine était prévu le dimanche suivant, en fin de journée. A leur arrivée, quelqu'un de familier les attendrait et écouterait le récit de leur aventure...

A l'aéroport, tout le monde les accueillit presque en héros, même la presse. Ils rentrèrent tous chez eux et ne tardèrent pas à raconter encore et encore leur incroyable histoire.

Quelles vacances !

Quant à Adeline et Maxime, ils s'aimaient bel et bien ; on suppose que Maxime avait, enfin, fait le premier pas.

Remerciements

Nous adressons nos remerciements les plus sincères et chaleureux à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces sept mois d'écriture, provoquer notre étonnement et notre émerveillement.

Nous avons vu, au fur et à mesure des sept sessions, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire choisi et précis, descriptions des personnages et des sites infiniment détaillées, imagination suivie même si parfois un peu débridée, situations complexes, énigmes diversifiées, etc. Tout cela, au fil des mois, a contribué à former ces quatre romans dans lesquels chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Nous n'avons eu aucune crainte lors du lancement de ce second « roman des collèges » ; le premier avait été un succès et il n'y avait aucune raison que celui-ci ne le soit pas, lui aussi.

Les enseignants de lettres volontaires nous ont suivis, cette fois-ci encore, avec enthousiasme. Même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel, leur courage, leur volonté et leur ténacité n'ont pas failli ; ils ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité. Mais, était-il possible de résister à la volonté farouche de ses élèves de voir aboutir un tel projet ?

Merci, mille fois merci, à vous qui avez participé avec nous à ce travail précieux. Entre les mains se trouve le résultat concret de notre travail collectif. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Remerciements

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier MM. Richard Kruczek et Christophe Salahub, respectivement Principal et Principal-adjoint du Collège Camille Claudel de Chevigny-St-Sauveur, M. Laurent Bertrand et Mme Anne Bachelet, respectivement Principal et Principale-Adjointe du collège Roland Dorgelès de Longvic, MM. Jean-Claude Nicolardot et Michel Vuez, respectivement Principal et CPE du collège Gaston Roupnel de Dijon.

La presse régionale écrite a porté à la connaissance de ses lecteurs, notre projet et l'activité de nos écrivains. Le Bien Public, par l'intermédiaire de ses correspondants, et principalement Emmanuel Clémence, nous a consacré de longs articles, agrémentés de photos couleurs collectives de nos collégiens. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Et puisque nous parlons de prix, n'oublions pas celui qui nous a été attribué, au titre de *Mosaïques*, par le Fonds MAIF pour l'Éducation. *Mots et Plume* a reçu l'un des cinq prix nationaux mis en jeu en 2010, relatifs à des initiatives pour l'accès à l'éducation pour tous.

Tous nos remerciements vont également à nos partenaires financiers pour le roman des collèges : le Crédit Mutuel (caisses de Dijon-Colombière et de Chevigny-Quetigny et la fédération de Bourgogne-Champagne), la ville De Longvic, l'amicale des donneurs de sang bénévoles de Longvic et la fédération des conseils de parents d'élèves de Longvic.

Ils nous permettent tous, ainsi, de faire imprimer ce livre et d'en remettre gratuitement un exemplaire à chacun des participants ainsi qu'au CDI de chaque collège.

Remerciements

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos lecteurs : Elodie Balzer, Colienne de Brouwer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Nicole Francin, Annie et Jean-Louis Gervais, Françoise Dulong-Lauraine, Corinne Mathey, Nicole Mignot et Françoise Pesle. Pendant les sept sessions d'écriture, ils ont pris sur leur temps libre pour lire, décortiquer et analyser les chapitres soumis à leur contrôle. Leurs critiques constructives et les notations fournies ont été un atout sérieux et un appui précieux, lorsqu'il s'est agi pour nous, toutes les sept semaines, de retenir les meilleures parties de chacun des textes et de les fusionner. Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination fertile de nos jeunes écrivains avait concocté.

Nous sommes persuadés que quelques-uns de nos écrivains en herbe saurons utiliser l'écrit, plus tard, dans le cadre de leurs loisirs. Peut-être aurons-nous le plaisir de les côtoyer dans un salon du livre ? Ce serait, pour nous, la plus belle des récompenses.

Longvic, le 1^{er} juin 2011

Alain Mignot et Alain Hartelaub,
Ecrivains, Fondateurs de *Mots et Plume*,
Pilotes de *Mosaïque*



association d'auteurs et écrivains

www.mots-et-plume.fr

୧୦୨



www.editions-le-herisson.fr

୧୦୨

COPY MEDIA



Achevé d'imprimer en mai 2011 par www.copy-media.net
CS 20023 – 33693 MERIGNAC CEDEX

୧୦୨

Dépôt légal : juin 2011

ISBN : 979-10-90347-01-4

